Bibliotheque
de
Spietz.

John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

TOME SIXIÉME.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Établiſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME SIXIÉME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Établiſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE QUINZIEME.

L'ESPAGNE étoit maîtreſſe des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or, du nouveau monde, & de preſque toute l'Amérique méridionale. Les Portugais, après une longue ſuite de victoires, de défaites, d'entrepriſes, de fautes, de conquêtes

& de pertes, avaient conſervé les plus beaux établiſſemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Bréſil. Le gouvernement de France n'avait pas même penſé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des poſſeſſions dans ces régions éloignées.

Toute ſon ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions ſur le Milanès & les deux Siciles avoient entraîné cette puiſſance dans des guerres ruineuſes qui l'avoient long-tems occupée. Elle avoit été encore plus détournée des grands objets d'un commerce étendu & de conquêtes dans les deux Indes par ce qui ſe paſſoit dans ſon intérieur.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement conteſtée ; mais on lui réſiſtoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laiſſé des traces, & pluſieurs de ſes abus ſubſiſtoient encore. Le prince étoit ſans ceſſe occupé à contenir une nobleſſe inquiéte & puiſſante. La plupart des provinces qui compoſoient la monarchie ſe gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avoient des priviléges, ou toujours attaqués, ou toujours pouſſés à

l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Il falloit pour la conduire manier une multitude de reſſorts délicats. La cour étoit forcée à l'intrigue, à la ſéduction ; la nation négocioit ſans ceſſe avec le prince. La cour avoit une autorité illimitée, ſans être avouée par les loix ; la nation ſouvent trop indépendante n'avoit aucune sûreté pour ſa liberté. De-là on s'obſervoit, on ſe craignoit, on ſe combattoit ſans ceſſe. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la maniere de l'aſſujettir. La nation elle-même ſe ſoupçonnoit des beſoins, & ignoroit ſes forces & ſes reſſources. Le peuple ne voyoit que ſes ſeigneurs, ſes droits bleſſés, ſa ſituation & la cour.

La France laiſſa donc les Eſpagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un ſeul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'Amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui ayent jamais illuſtré ce grand empire. Cet homme extraordinaire à qui la nature avoit donné de voir plus

loin que ſa patrie & ſon ſiécle envoya l'an 1562 Jean Ribaud dans la Floride. Cette immenſe contrée de l'Amérique ſeptentrionale s'étendoit alors depuis le Mexique juſqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé ſous le nom de Caroline. Les Eſpagnols l'avoient parcourue en 1512, mais ſans s'y établir. On ne ſait qu'admirer le plus, ou le motif de cette découverte, ou celui de ſon abandon.

Tous les Indiens des Antilles croyoient ſur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards aſſez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la paſſion des hommes, & la conſolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romaneſque des Eſpagnols. La perte de pluſieurs d'entr'eux qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de ſoupçonner qu'ils avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr, on penſa que s'ils ne reparoiſſoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient

trouvé le ſecret d'une jeuneſſe éternelle, & ce ſéjour de délices d'où l'on ne vouloit plus ſortir.

Ponce de Léon fut le plus célébre entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Perſuadé qu'il exiſtoit un troiſieme monde dont la conquête étoit réſervée à ſa gloire, mais croyant que ce qui lui reſtoit de vie étoit trop court pour l'immenſe carriére qui s'ouvroit devant ſes pas, il réſolut d'aller renouveller ſes jours & recouvrer la jeuneſſe dont il avoit beſoin. Auſſi-tôt il dirigea ſes voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico ſenſiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'eſt ainſi que le hazard immortaliſa le nom d'un avanturier qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere.

Preſque tout ce que l'eſprit humain inventa d'utile & d'important, eſt le fruit de la folie plutôt que de l'induſtrie. Le hazard, qui eſt le cours inapperçu de la nature, ne ſe repoſe jamais, & ſert indiſtinctement tous les hommes. Le génie ſe fatigue, ſe rebute & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quel-

ques momens. Ses efforts même ne le menent qu'à ſe trouver ſur la route du hazard, pour le ſaiſir. La différence entr'eux & le vulgaire, c'eſt qu'ils ſavent le preſſentir & le chercher. Plus ſouvent encore le génie employe ce que le hazard a jetté ſous ſa main. C'eſt le lapidaire qui met le prix au diamant que le payſan a déterré ſans le ſavoir.

Les Eſpagnols avoient mépriſé la Floride, parce qu'ils n'y avoient point trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui nous fait tous vieillir. Les François y découvrirent un tréſor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel ſerein, une terre abondante, un climat tempéré, des ſauvages amis de la paix & de l'hoſpitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce tréſor. Si l'on eût ſuivi les ordres de Coligny ; ſi l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir ; ſi la ſubordination avoit été maintenue entre les Européens ; ſi les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on pouvoit fonder une colonie où le tems eût fait éclore une proſpérité durable. Mais la légéreté Françoiſe ne permettoit pas tant de ſageſſe dans la

conduite. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point enſemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des ſubalternes indociles. La fureur de la chaſſe & de la guerre échauffa tous les eſprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui déſoloient la France, détournerent les regards des ſujets, d'une entrepriſe où l'état n'avoit jamais arrêté ſes vues. Les querelles abſurdes de la théologie aliénoient tous les eſprits, diviſoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé la loi ſacrée de la nature qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs ſemblables, & il ne l'avoit pas même violée à propos. La religion réformée avoit fait en France, les plus grands progrès, lorſqu'elle y fut perſécutée. Une partie conſidérable de la nation ſe trouva enveloppée dans la proſcription; & elle courut aux armes.

L'Eſpagne non moins intolèrante avoit prévenu les querelles de religion, en laiſſant prendre au clergé cet empire dont l'influence s'eſt étendue & perpétuée juſqu'à nos jours. L'inquiſition tou-

jours armée contre la moindre apparence de nouveauté ſçut empêcher le culte nouveau d'entrer dans l'état, & n'eût point à les détruire. Tout occupé de l'Amérique ; accoutumé à s'en attribuer la poſſeſſion excluſive ; inſtruit des tentatives de quelques François pour s'y établir & de l'abandon où les laiſſoit le gouvernement, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit arrive à la Floride ; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, & fait un maſſacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre avec cette inſcription : *non comme François, mais comme hérétiques.*

Loin de ſonger à venger cet outrage, le miniſtere de Charles IX ſe réjouit en ſécret de l'anéantiſſement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas, parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots, & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la réſolution

de ne témoigner aucun reſſentiment. Il étoit réſervé à un particulier d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgues né au mont de Marſan en Gaſcogne, navigateur habile & hardi ; ennemi des Eſpagnols de qui il avoit reçu des outrages ; paſſionné pour ſa patrie, pour les expéditions périlleuſes & pour la gloire ; vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui ; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pouſſe de poſte en poſte avec une valeur, une activité incroyable ; les bat partout, & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres ſur leſquels on écrit : *non comme Eſpagnols, mais comme aſſaſſins.*

Si les Eſpagnols s'étoient contentés de maſſacrer les François, jamais on n'auroit uſé contr'eux d'une repréſaille ſi cruelle. Ce fut l'entitheſe de l'inſcription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable, parce qu'on trouva un mot plaiſant. Ce n'eſt pas le ſeul exemple où l'on ſoupçonneroit que ce n'eſt pas la choſe qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la choſe.

L'expédition du brave de Gourgues

n'eut pas d'autres ſuites. Soit qu'il manquât de proviſions pour reſter dans la Floride ; ſoit qu'il prévît qu'il ne lui viendroit aucun ſecours de France ; ſoit qu'il crût que l'amitié des ſauvages finiroit avec le pouvoir de l'acheter, ou qu'il penſât que les Eſpagnols viendroient l'accabler, il fit ſauter les forts qu'il avoit conquis ; & reprit la route de ſa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due & très-mal par la cour. Deſpote & ſuperſtitieuſe ; elle avoit trop à craindre la vertu.

Depuis 1567, qu'il eut évacué la Floride, les François perdirent de vue le nouveau monde. Egarés par un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raiſon, l'eſprit, le cœur, les entrailles, le ſentiment, l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus ſociable, devint le plus barbare, le plus ſanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas aſſez des bûchers & des échafauts. Criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leurs prêtres qui ne crioient que ſang & que

vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ſes ſujets. Ses larmes les firent pleurer ſur leurs maux. Il leur rendit tous les doux penchans de la vie ſociale, leur ôta les armes des mains, & les fit conſentir à vivre heureux ſous ſes loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre ſous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premieres idées devoient ſe tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint Auguſtin autrefois conſtruit par les Eſpagnols à dix ou douze lieues de la colonie françoiſe, les Européens n'avoient pas un ſeul établiſſement dans ce vaſte & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit ſa fertilité! Il paſſoit même pour riche en mines d'or & d'argent, parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, ſans ſoupçonner qu'ils venoient de quelques vaiſſeaux jettés ſur les côtes par le naufrage. Le ſouvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites ne pouvoit pas encore être effacé. Il eſt vraiſemblable qu'on craignit d'aigrir l'Eſpagne qui n'étoit pas diſpoſée à ſouffrir le moindre établiſſe-

ment dans le Golfe du Mexique ou au voiſinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple ſi redoutable dans le nouveau monde, inſpira la réſolution de s'éloigner de lui le plus qu'il ſeroit poſſible. Les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique obtinrent par cette raiſon la préférence. La route en étoit déja tracée.

François Ier. y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani qui ne fit qu'obſerver l'iſle de Terre-neuve, & quelques côtes du continent, mais ſans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations qui étoient les premieres débarquées au nouveau monde, crierent à l'injuſtice, en voyant qu'on y courait ſur leurs traces. *Eh quoi !* dit plaiſamment François Ier. *le roi d'Eſpagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, ſans ſouffrir que j'y prenne part comme leur frere ! je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam qui leur légue ce vaſte héritage.* Cartier alla plus loin que ſon prédéceſſeur. Il entra dans le fleuve Saint

Laurent ; mais après avoir échangé avec les ſauvages quelques marchandiſes d'Europe contre des pelleteries, il ſe rembarqua pour la France où l'on oublia par légéreté une entrepriſe qu'on paroiſſoit n'avoir formée que par imitation.

Heureuſement les Normands, les Bretons, les Baſques continuerent à faire la pêche de la morue ſur le grand banc, le long des côtes de Terre-neuve, dans tous les parages voiſins. Ces hommes intrépides, & qui avoient de l'expérience, ſervirent de pilotes aux avanturiers qui depuis 1598 tenterent de fonder des colonies dans ces contrées défertes. Aucun de ces premiers établiſſemens ne proſpéra, parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies excluſives qui n'avoient, ni les talens qu'il falloit pour choiſir les meilleures poſitions, ni des fonds ſuffiſans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole ; mais envain : c'étoit toujours avec une avidité ſans vues & ſans moyens. Tous ces différens corps ſe ruinoient l'un après l'autre, ſans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient conſommé à la France plus d'hommes

d'argent & de vaiſſeaux que n'en coûtoit à d'autres états la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint Laurent, & jetta ſur ſes bords en 1608 les fondemens de Quebec qui devint le berceau, le centre, la capitale de la nouvelle France ou du Canada.

L'eſpace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie offroit à ſes premiers regards des forêts ſombres, épaiſſes & profondes dont la ſeule hauteur atteſtoit l'ancienneté. Des rivieres ſans nombre venoient de loin arroſer ces immenſes pays de leurs larges canaux. L'intervalle qu'elles laiſſoient étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre dont la circonférence embraſſoit depuis deux cens juſqu'à cinq cens lieues. Ces mers intérieures communiquoient entr'elles ; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint Laurent, alloient groſſir conſidérablement le lit de l'océan. Tout dans cette région intacte du nouveau monde, portoit l'empreinte du grand & du ſublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majeſté qui commandoit la vénération, mille graces ſauvages qui ſurpaſ-

ſoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'eſt-là qu'un peintre, un poëte auroit ſenti leur imagination s'exalter, s'échauffer, & ſe remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhaloient, reſpiroient un air de longue vie. Cette température qui par la poſition du climat devoit être délicieuſe, ne perdoit rien de ſa ſalubrité par la rigueur ſinguliere d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette ſingularité qu'aux bois, aux ſources, aux montagnes dont ce pays eſt couvert; ceux-là n'ont pas tout vu. D'autres obſervateurs ajoutent à ces cauſes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées.

Les habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de caſtor ſerré par une ceinture de cuir, une chauſſure de peau de chevreuil; c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis a toujours excité les lamentations de leurs vieillards ſur la décadence des mœurs.

Peu de ces ſauvages connoiſſoient la culture ; encore n'étoit-ce que celle du mays, qu'ils abandonnoient aux femmes comme indignes des ſoins de l'homme indépendant. Leur plus vive impréca-tion contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s'abaiſſoient juſqu'à la pêche ; mais leur vie & leur gloire étoit la chaſſe. Toute la nation y alloit comme à la guerre ; chaque famille, chaque cabane comme à ſa ſubſiſtance. Il falloit ſe préparer à cette expédition par des jeûnes auſteres, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur de-mandoit pas la force de terraſſer les ani-maux, mais le bonheur de les rencon-trer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous ſe mettoient en cam-pagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le ſécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle ſaiſon de l'année : l'ours, le che-vreuil, le cerf & l'orignal ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîteſſe, à travers quatre à cinq pieds de neige. Comme on n'étoit arrêté ni par les buiſ-ſons, ni par les ravines, ni par les étangs, ni par les rivieres ; que tout étoit bientôt

franchi par des hommes qui alloient toujours par la ligne la plus droite ; qu'on gagnoit à la courſe la plûpart des animaux légers : rarement la chaſſe étoit malheureuſe. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on ſe nourriſſoit de la ſeve ou de la pellicule qui naît entre le bois & la groſſe écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chaſſe à l'autre, on faiſoit, on reparoit les arcs & les fléches ; les raquettes qui ſervoient à courir ſur la neige ; les canots ſur leſquels on devoit paſſer les lacs & les cataractes. Ces meubles de voyage & quelques pots de terre formoient toute l'induſtrie & les arts de ces peuples errans. Ceux d'entr'eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux les ſoins qu'exigeoit leur vie plus ſédentaire, & la précaution de paliſſader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Le ſauvages s'abandonnoient alors dans une ſécurité profonde à la plus entiere inaction. Ce ſentiment inquiet de ſa propre foibleſſe, cette laſſitude de tout & de ſoi-même qu'on appelle ennui ; ce beſoin de fuir la ſolitude & de ſe décharger ſur autrui du fardeau de ſa vie, étoient

inconnus de ce peuple content de la nature & de ſa deſtinée.

Leur ſtature étoit taillée en général dans les plus belles proportions : mais plus propres à ſupporter les fatigues de la courſe que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient ſans doute l'habitude de la chaſſe & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obſcur & ſale. Cette couleur déſagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes continuellement expoſés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eu les peuples ſauvages de ſe peindre le corps & le viſage, ſoit pour ſe reconnoître de loin entre ennemis ou alliés, ſoit pour ſe rendre plus agréables dans l'amour, ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graiſſe de quadrupede ou d'huile de poiſſon, uſage familier & néceſſaire pour ſe garantir de la piquure inſoutenable des moucherons & des inſectes qui couvrent tous les pays que l'homme laiſſe en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des ſucs ou des matieres rouges, qui peut-être

étoient le poiſon le plus mortel pour les mouſtics. Ajoutez à ces enduits qui pénétrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppoſe encore à tous ces inſectes ou que reſpirent ces peuples dans leurs cabanes où ils ſe chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes ; ç'en étoit aſſez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau ſans doute, ou du moins ſupportable à leurs yeux peu délicats. Du reſte ils avoient la vue, l'odorat, l'ouïe, tous les ſens d'une fineſſe ou d'une ſubtilité qui les avertiſſoient de loin ſur leurs dangers ou leurs beſoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoiſſoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la ſurabondance de nourriture qu'ils prenoient après des dietes exceſſives.

Leur population étoit peu nombreuſe ; & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent deſirer la multiplication des hommes ; parce que gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles ſont réduites

à la néceſſité de combattre pour envahir ou pour repouſſer ; parce qu'elles n'ont jamais aſſez de terrein & d'eſpace pour leur vie entreprenante, diſpendieuſe & compoſée de mille beſoins. Mais les peuples iſolés, errans, gardés par les déſerts qui les ſéparent, par les courſes qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de ſouffrir des injuſtices, ces peuples ſauvages n'ont pas beſoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le ſoient aſſez pour réſiſter aux animaux féroces, pour repouſſer un ennemi qui n'eſt jamais fort, pour ſe ſecourir mutuellement, tout eſt bien. Plus ils le ſeroient au-delà, plus promptement ils auroient dévaſté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils ſeroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le ſeul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions qui pouvoient bien ne s'être pas préſentées aux ſauvages du Canada d'une maniere ſi développée, la nature des choſes ſuffiſoit ſeule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitaſſent des contrées abondantes en gibier & en poiſ-

ſon, il y avoit des ſaiſons & quelquefois des années où cette unique reſſource leur manquoit : la famine faiſoit alors d'horribles ravages chez des nations trop petites pour ſe paſſer de ſecours étranger, & trop éloignées entr'elles pour s'en donner. Leurs guerres ou leurs hoſtilités paſſageres, mais cauſées par des haines éternelles étoient très-deſtructives. Des chaſſeurs continuellement exercés à pourſuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient ſurpris à la courſe; des hommes dont l'oreille étoit familiariſée aux cris de la mort, & la vue à l'effuſion du ſang, devoient dans les combats ſe montrer plus impitoyables encore, s'il eſt poſſible, que ne le ſont nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui ſéduiſirent Pierre le Grand au point qu'il ordonna de ne laiſſer boire que de l'eau de la mer aux enfans de ſes matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous; il eſt certain qu'un grand nombre de jeunes ſauvages périſſoient par la faim, par la ſoif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit aſſez vigoureux

pour réſiſter aux exercices communs dans ces climats, pour paſſer les plus grandes rivieres à la nage, pour faire des chaſſes de deux cens lieues, pour ſe défendre du ſommeil durant pluſieurs jours, pour ſe paſſer long-tems de nourritures : ces hommes en étoient moins propres à la génération & ſentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carriere que l'on fournit dans nos ſociétés où les habitudes ſont plus uniformes & plus tranquilles.

L'auſtérité de l'éducation partiale, la pratique des rudes travaux & l'uſage des nourritures groſſieres ont fait une illuſion dangereuſe. Les philoſophes, ſéduits par le ſentiment des maux de l'humanité, ont voulu conſoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur perſuadant que c'étoit le plus ſain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un ſyſtême qui leur endurciſſoit tranquillement le cœur, & les diſpenſoit de la compaſſion & de la bienfaiſance. Non, il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs ſueurs. Un

payſan eſt un vieillard à ſoixante ans ; tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingt ans. Les gens de lettres même dont les occupations ſont peu favorables à la ſanté comptent dans leur claſſe un aſſez grand grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels ſophiſmes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment ſur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ſes gémiſſemens, & détournent leur ſenſibilité de deſſus leurs vaſſaux pour la porter toute entiere ſur leurs chiens & ſur leurs chevaux.

On trouva dans le Canada trois langues meres, l'algonquine, la ſiouſe & la huronne. On jugea que ces langues étoient primitives, parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choſes par le ſon. Les dialectes qui en dérivoient ſe multiplioient preſqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abſtraits, parce que l'eſprit enfant des ſauvages ne s'écarte guere loin des objets & des tems préſens, & qu'avec peu d'idées, on a

rarement beſoin de les généraliſer, & d'en repréſenter pluſieurs dans un ſeul ſigne. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, preſque toujours animés d'un ſentiment prompt, unique & profond, remués par les grandes ſcenes de la nature, prenoit dans leur imagination ſenſible & forte, un caractere vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration dont leur ignorance même les rendoit ſuſceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoient toujours des êtres phyſiques qu'ils retraçoient avec des couleurs ſenſibles, & leurs diſcours devenoient pittoreſques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées compoſées ou compliquées, ils employoient des expreſſions figurées. Le geſte, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, ſuppléoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familieres dans leur converſation, qu'elles ne le ſont dans la poéſie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les aſſemblées publiques étoient ſurtout remplies d'images, d'énergie & de mouvement.

mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain ne parla avec autant de force & de ſublimité qu'un chef de ces ſauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *nous ſommes*, répondit-il, *nés ſur cette terre ; nos peres y ſont enſevelis. Dirons-nous aux oſſemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere ?*

Il eſt aiſé de penſer que de pareilles nations ne pouvoient pas être auſſi douces, auſſi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve toujours chez les peuples du nord, à moins qu'ils ne ſoient comme les Lapons d'une eſpéce fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce dégré de lumiere & de police où l'inſtinct ſeul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'eſt chez ces peuples que les philoſophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient diviſés en pluſieurs petites nations dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoiſſoient des chefs héréditaires ; d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigées que par leurs vieillards.

C'étoient de ſimples aſſociations, comme fortuites & toujours libres, unies ſans aucun lien. La volonté générale n'y aſſujettiſſoit pas même la volonté particuliere. Les déciſions étoient de ſimples conſeils qui n'obligeoient perſonne, ſous la moindre peine. Si dans une de ces ſingulieres républiques, on décernoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une eſpece de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire, exercé ſur un ſujet ou un citoyen. Au défaut de pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le reſpect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces ſociétés ſans loix comme ſans biens. La raiſon qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnances de police. La concorde & la ſûreté ſe maintenoient ſans l'entremiſe du gouvernement. Jamais il ne bleſſoit ces deux puiſſans inſtincts de la nature, l'amour de l'égalité & celui de l'indépendance.

Delà ces égards que les ſauvages obſervent réciproquement entr'eux. Ils ſe prodiguent des marques d'eſtime par un

retour de celle que chacun exige pour ſoi-même. Prévenans & réſervés ils pé-ſent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité qu'on prendroit pour de la mélancolie, eſt ſur-tout remarquable dans leurs aſſemblées nationales. Chacun y harangue à ſon tour, ſelon ſon âge, ſon expérience & ſes ſervices. Jamais on n'eſt interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudiſſement déplacé. Les affaires publiques y ſont maniées avec un déſintéreſſement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne ſe fait preſque jamais que par des vues perſonnelles ou par eſprit de corps. Il n'eſt pas rare de voir un orateur ſauvage qui étoit en poſſeſſion des ſuffrages, avertir ceux qui déféroient à ſes conſeils, qu'un autre eſt plus digne de leur confiance.

Ce reſpect mutuel entre les habitans d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre ceſſe. Les envoyés ſont reçus, ſont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'eſt jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes qui n'ont pas

même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent à des habitations fixes, ne diſputent à perſonne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiéte pas. La terre, diſent-ils, eſt faite pour tous les hommes; aucun n'y doit poſſéder la portion de deux. Toute la politique des ſauvages ſe réduit donc à des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à ſuſpendre des hoſtilités trop meurtrieres. Eſt-on convenu de la treve ou de l'union; on s'en donne mutuellement le gage par des colliers de porcelaine. C'eſt une eſpece de coquillage ou de colimaçon. Les blancs ſont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets plus rares & les noirs encore davantage, ſont les plus eſtimés. On leur donne une forme cylindrique; on les perce; on les diſtribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la ſuite les uns des autres. Les colliers ſont de larges ceintures où les grains diſpoſés par rangs, ſont aſſujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tiſſu aſſez propre. La meſure, le poids & la couleur de ces coquillages décident de l'im-

portance des affaires. Ils ſervent de bijoux, de regiſtres & d'annales. C'eſt le lien des peuples & des individus. C'eſt un gage inviolable & ſacré qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes, aux traités. Les chefs des bourgades ſont les dépoſitaires de ces faſtes de la nation. Ils en connoiſſent la ſignification; ils en interprètent le ſens; ils tranſmettent avec ces caracteres de convention, l'hiſtoire du pays à tous les jeunes gens.

Comme les ſauvages n'ont point de richeſſes, ils ſont bienfaiſans. On le voit, on le ſent dans le ſoin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de proviſions avec ceux dont la chaſſe, la pêche ou les récoltes ont trompé les eſpérances. Leurs tables & leurs cabanes ſont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'eſt dans les fêtes que brille ſur-tout cette hoſpitalité généreuſe qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'eſt moins par ce qu'il poſſéde que par ce qu'il donne qu'un ſauvage aſpire à la conſidération. Ainſi la proviſion d'une chaſſe de ſix mois, eſt ſouvent diſtribuée en un jour; & celui qui régale a

bien plus de plaiſir que tous ceux qu'il invite.

Tous les peintres des mœurs ſauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre avec le caractere naturel, une antipathie de reſſentiment ? Ces peuples n'aiment, n'eſtiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions que nous croyons ſi néceſſaire pour le maintien des ſociétés, eſt aux yeux d'un ſauvage le comble de la démence. Ils ſont également ſcandaliſés que chez nous un homme ait lui ſeul plus de bien que pluſieurs autres ; & que cette premiere injuſtice en entraîne une ſeconde, qui eſt plus de conſidération à plus de richeſſes. Mais ce qui leur ſemble une baſſeſſe, un aviliſſement au deſſus de la ſtupidité des bêtes ; c'eſt que des hommes qui ſont égaux par la nature, ſe dégradent juſqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un ſeul homme. Le reſpect que nous avons pour les titres, les dignités, & ſur-tout pour la nobleſſe héréditaire, ils l'appellent inſulte, outrage pour l'eſpece humaine. Quand on ſait conduire un canot, bat-

tre l'ennemi, conſtruire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, ſans autre guide que le vent & le ſoleil, ſans autre proviſion qu'un arc & des fléches : c'eſt alors qu'on eſt un homme, & que faut-il de plus ? Cette inquiétude qui nous fait paſſer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre induſtrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces uſages qui, plus ils s'éloignent de la nature, plus ils nous inſpirent de vanité. Leur franchiſe & leur bonne-foi ſont indignées des fineſſes & des perfidies qui ont fait la baſe de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs appuyés quelques-uns ſur le préjugé, la plupart ſur la raiſon, ont rendu les Européens odieux aux ſauvages. Ils ſont devenus par repréſailles, durs & cruels envers nous. L'averſion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre ſociété. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aiſance, tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller

prendre dans les forêts l'arc & la maſſue de l'homme ſauvage.

Une ſeule félicité manquoit aux libres Amériquains ; le bonheur d'aimer paſſionnément leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuſe, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agrémens ne ſont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles ſubi le joug de l'hymen que tous les hommes ſemblent oublier des avantages qui ne ſont deſtinés que pour un ſeul. L'époux même qu'elles chériſſent uniquement devient inſenſible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'eſt pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altérent ; elles perdent en même-tems, & le deſir & le pouvoir de plaire. Laborieuſes, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, jetter la ſemence, faire la moiſſon ; tandis que leurs maris, dédaignant de courber la tête & le dos ſous le joug de l'agriculture, s'amuſent à chaſſer, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer ſur la terre l'empire de l'homme.

Pluſieurs de ces nations ont l'uſage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie ſe ſont du moins réſervé le divorce. L'idée d'un lien indiſſoluble n'eſt pas encore entrée dans l'eſprit de ces hommes libres juſqu'à la mort. Quand les gens mariés ne ſe conviennent pas, ils ſe ſéparent de concert, & partagent entr'eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raiſon que le ſyſtême oppoſé des chrétiens. Le grand eſprit, diſent-ils, nous a créés pour être heureux ; & ce ſeroit l'offenſer que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale eſt d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos miſſionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre enſemble, ma femme & moi. Mon voiſin n'étoit pas mieux avec la ſienne. Nous avons changé de femme, & nous ſommes tous contens.*

Un écrivain illuſtre, & qu'il faut encore reſpecter comme orateur & comme poëte, quand on n'eſt pas de ſon avis comme philoſophe, penſe que l'amour n'eſt point chez les Amériquains un principe d'induſtrie, de génie & de mœurs.

comme il l'eſt en Europe, parce que les Amériquains, dit-il, ont un ſixieme ſens plus foible que les Européens. On prétend que ces ſauvages ne connoiſſent ni les tourmens ni les délices de la plus ardente des paſſions. L'air & la terre dont l'humidité contribue ſi fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même ſéve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes comme chez les femmes de longues chevelures, liſſes, épaiſſes, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guere plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le ſang de ces peuples eſt aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mammelles. Delà ce penchant tardif pour les femmes ; cette vigueur lente, cette ardeur foible qui fuit le ſexe dans le flux du mois, qui l'évite dans les tems de groſſeſſe, qui ne ſe réveille que dans certaines ſaiſons de l'année. Delà cette vivacité d'imagination qui les rend ſuperſtitieux, peureux dans les ténébres comme des enfans, auſſi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs diſcours, ſenſibles en

un mot, mais peu paſſionnés. Enfin, delà venoit ſans doute en partie ce défaut de population qu'on a toujours remarqué chez eux ; ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas aſſez les femmes ; & c'eſt un vice national que les vieillards ne ceſſoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pourroit-on pas dire que la paſſion pour les femmes languit moins par le tempérament des ſauvages que par leur caractere moral ? Les plaiſirs de l'amour y ſont trop faciles, pour y exciter puiſſamment les deſirs. Parmi nous en effet, eſt-ce dans les ſiecles où le luxe favoriſe l'incontinence qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans ? Dans quel pays l'amour fût-il une ſource d'héroïſme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans, par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foibleſſes de leur ſexe ? C'eſt à Sparte, c'eſt à Rome, c'eſt en France même dans les tems de la chevalerie que l'amour a fait entreprendre & ſouffrir de grandes choſes. C'eſt-là que ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme. L'ame de

la nature étoit alors l'ame de la nation. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en ſéduire pluſieurs, le regne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour phyſique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des eſpérances qui perpétuoient les deſirs & conſervoient les forces. Mais cet amour qui jouiſſoit peu, produiſoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art; c'étoit une paſſion. Engendrée par l'innocence même, elle ſe nourriſſoit de ſacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux ſauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés; ce n'eſt pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier beſoin de l'homme arrête chez eux les cris du ſecond. Le ſoin de leur nourriture épuiſe preſque toutes leurs forces. La chaſſe & les courſes ne leur laiſſent ni les moyens, ni le loiſir de peupler. Toute nation errante ne ſera jamais féconde. Que deviendroient des femmes obligées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans dans leur ſein ou dans leurs bras? Que deviendroient ces enfans eux-mê-

mes, privés d'une mammelle qui tariroit en chemin ? La chaſſe empêche donc, & la guerre détruit la multiplication des hommes. Un ſauvage guerrier réſiſte aux piéges ſéducteurs dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à pourſuivre celui qui le fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſques dans leur lit ; ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point déſert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. Auſſi propres à la génération que nos peuples du nord, ils uſent toute leur vigueur à leur conſervation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du midi donnent tout à cette ſeconde paſſion, c'eſt que la premiere eſt promptement ſatisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme conſomme peu, toute la ſurabondance des forces ſe donne à la population, qui d'ailleurs eſt ſecon-

dée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes ſont plus voraces que la nature n'eſt prodigue, le tems & les facultés de l'eſpece humaine ſont abſorbés par des fatigues qui nuiſent à la multiplication.

Mais la preuve que les ſauvages ne ſont pas moins ſenſibles que nous à la paſſion des femmes, c'eſt qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Ils ſont allaités juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois juſqu'à ſix ou ſept. Dès l'âge le plus tendre, on reſpecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet eſprit libre & martial qui doit former un jour la baſe de leur caractere. On évite même d'employer des raiſons trop fortes pour les perſuader, parce que ce ſeroit une eſpece de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent ſçavoir, ils ſont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller après ſix mois verſer des larmes ſur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ſes mamelles.

Des liens preſque auſſi forts & plus durables encore chez les ſauvages, ce ſont ceux de l'amitié. Jamais elle n'y eſt altérée par cette foule d'intérêts oppoſés qui dans nos ſociétés affoibliſſent toutes les liaiſons, ſans en excepter les plus douces & les plus ſacrées. C'eſt-là que le cœur d'un homme ſe choiſit un cœur pour y dépoſer ſes penſées, ſes ſentimens, ſes projets, ſes peines, ſes plaiſirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent conſtamment l'un ſur le corps de l'autre. Dans les dangers preſſans, s'ils ſont ſéparés, chacun d'eux invoque le nom de ſon ami, l'eſprit de ſon ami. C'eſt-là ſon Dieu tutélaire.

Les ſauvages ont une pénétration & une ſagacité qui étonnent tout homme qui ne ſçait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre eſprit pareſſeux; parce que nous n'avons preſque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le beſoin de penſer. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adreſſe, c'eſt peut-être que ces peuples n'ayant que des idées relatives

aux premiers beſoins, l'égalité qui régne entr'eux met chaque ſauvage dans la néceſſité de les acquérir, & de paſſer toute ſa vie à faire ſon cours de connoiſſances uſuelles : d'où il réſulte que la ſomme des idées de chaque ſociété de ſauvages n'eſt pas plus grande que la ſomme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les ſauvages ont des chanſons. Leur chant, dit-on, eſt monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre. La premiere fois qu'on parle devant nous une langue étrangere ; tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, ſans aucune inflexion, ſans proſodie. On ne commence à diſtinguer les mots, les ſyllabes ; à s'appercevoir que les unes ſont plus ſourdes, les autres plus aiguës, occupent un certain eſpace, qu'après une aſſez longue expérience. Ne faudroit-il pas du moins autant de tems pour prononcer ſur la mélodie d'un peuple qui doit être toujours ſubordonnée à ſa langue ?

Leurs danſes ſont preſque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles ſont

ſi variées, ſi vraies, ſi rapides, ſi terribles, qu'un Européen qui les voit pour la premiere fois ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un inſtant la terre va être couverte de ſang & de membres épars, & que de tous les danſeurs, de tous les ſpectateurs, il ne reſtera pas un ſeul homme. N'eſt-il pas ſingulier que dans les premiers âges du monde & chez les ſauvages, la danſe ſoit un art d'imitation, & qu'elle ait perdu ce caractere dans les pays policés, où elle ſemble réduite à un certain nombre de pas exécutés ſans action, ſans ſujet, ſans conduite? Mais il en eſt des danſes comme des langues : elles deviennent abſtraites ainſi que les idées dont elles ſont compoſées. Les ſignes en ſont plus allégoriques, à proportion que l'eſprit des peuples eſt plus rafiné. De même qu'un mot dans une langue ſavante exprime pluſieurs idées; un pas, une attitude ſuffit pour rappeller pluſieurs ſentimens dans une danſe raiſonnée. C'eſt la faute des danſeurs ou des ſpectateurs qui n'ont pas d'imagination, quand ils ne rendent ou ne voient point de caractere & d'expreſſion dans une danſe figurée. D'ailleurs, les ſauvages ne peuvent peindre que des

paſſions fortes & des mœurs féroces ; les images en doivent être plus expreſſives dans leurs danſes qui ſont le langage des geſtes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paiſibles ont à peindre des paſſions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées ſubtiles. Cependant il faudroit quelquefois ramener les danſes à leur origine, y retracer des mœurs ſimples, y faire revivre les premiers ſentimens de la nature par des mouvemens qui les repréſentent, & s'éloigner des traces antiques & ſavantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuſes & parlantes des ſauvages du Canada.

Ceux-ci toujours livrés uniquement à la paſſion qui les occupe, ont une ſorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oiſifs, & ſur-tout pour les jeux de hazard. Ces hommes ordinairement ſi taciturnes, ſi modérés, ſi maîtres d'eux-mêmes, ſi déſintéreſſés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens; ils y perdent le repos, la raiſon, & tout ce qu'ils poſſédent. Dénués de la plupart des choſes, curieux de ce qu'ils voient quand il leur plaît, preſſés de l'avoir & d'en jouir ; ils ſe li-

vrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'eſt une ſuite de leurs mœurs ; c'eſt encore une ſuite de leur caractere. L'aſpect du bonheur préſent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le ſuivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce ſont alternativement des enfans imbécilles & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu ſeul les meneroit à la ſuperſtition; quand ils ne ſeroient pas ſujets par leur nature à ce fléau de l'eſpece humaine. Mais comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils ſouffrent moins de cette maladie que les peuples policés ; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raiſon. Les Iroquois ſuppoſent confuſément un premier être qui régle à ſon gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet ou laiſſe faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux: *l'homme d'en-haut l'a voulu*, diſent-ils ; & il y a plus de philoſophie dans cette ſoumiſſion que dans tous les raiſonnemens, toutes les déclamations de nos philoſophes. La plupart des autres nations ſauvages adorent ces deux principes qui ne

tardent pas à naître dans l'eſprit humain, dès qu'il a conçu des ſubſtances inviſibles. Quelquefois c'eſt un fleuve, une forêt, la lune & le ſoleil qu'ils adorent; en un mot, des êtres où ils ont remarqué une certaine puiſſance & du mouvement; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cauſe, ils ſuppoſent une ame.

Ils ſemblent avoir quelque idée d'une autre vie; mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas deſtinée à la punition du crime, à la récompenſe de la vertu. Ils penſent que le chaſſeur infatigable, le guerrier ſans peur & ſans pitié; l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu ſa bourgade victorieuſe, à ſa mort paſſera dans une terre abondante où toutes ſortes d'animaux raſſaſieront ſa faim. Mais ceux qui auront vieilli ſans gloire & dans l'indolence, ſeront rélégués à jamais dans un ſol ſtérile où la famine & les maladies les aſſiégeront éternellement. Leurs dogmes ſont faits pour leurs mœurs & pour leurs beſoins. Ils croient à des plaiſirs & à des peines qu'ils connoiſſent. Ils ont plus d'eſpérances que de craintes; ils ſont heureux juſques dans leurs erreurs.

Cependant ils ſont tourmentés par des ſonges.

Rien n'eſt ſi naturel à l'ignorance que d'attacher du myſtere aux ſonges ; que de les rapporter à quelque être puiſſant qui prend le moment où toutes nos facultés ſont ſuſpendues & liées par le ſommeil, pour veiller ſur nous en l'abſence de nos ſens. C'eſt comme une ame étrangere qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui ſe paſſe au loin dans l'avenir toujours préſent à l'être qui l'a déjà créée, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'éleve que dans un état de ſociété commencée, fait chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophête, ſans avoir eu des ſonges. C'eſt le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chaſſe, les nerfs ſont quelquefois douloureuſement affectés par l'intempérie de l'air, les fatigues & les longues diettes. Alors les ſauvages ont des ſonges ; & ces ſonges ſont triſtes & funeſtes. Ils rêvent qu'ils ſont entourés d'ennemis ; ils voient

leur bourgade ſurpriſe nager dans le ſang; ils reçoivent des outrages, des bleſſures; on leur enleve leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces viſions pour un avis des dieux; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs ſombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la ſureté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chaſſe, à la guerre, à la fatigue, rêvent auſſi pour avoir part à l'adminiſtration de la peuplade. On voit ainſi chez ces nations le germe du ſacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées aſſurent qu'ils n'ont jamais vu un ſauvage en colere. Sans la ſuperſtition, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers ſont or-

dinairement appaiſées par le corps de l'état La conſidération que la nation témoigne à l'offenſé, calme ſon amour propre, & diſpoſe ſon ame à la paix. Il eſt plus difficile d'éviter les démêlés, & de pacifier les hoſtilités entre deux peuples.

La chaſſe eſt un germe de guerre. Dès que deux troupes ſéparées par des forêts de cent lieues, viennent à ſe rencontrer dans leurs courſes, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contr'elles-mêmes les fléches qu'elles réſervoient aux ours. Dès-lors une légere eſcarmouche eſt la ſemence d'une diſcorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra de leur ſang, & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les bleſſures des deux bandes, quand de part & d'autre ce n'eſt qu'une jeuneſſe bouillante qui dans l'impatience de ſon âge eſt allée au loin faire l'eſſai de ſes premieres armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légérement.

Quand il y a ſujet de guerre, ce n'eſt pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'aſſemble, &

le chef parle. Il expoſe les griefs & les injures. On peſe, on balance les dangers & les ſuites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, ſans prendre le change. Les intérêts ſont diſcutés avec une force de raiſon & d'éloquence quinaît de l'évidence & de la ſimplicité des objets; avec une impartialité même dont la chaleur des paſſions laiſſe encore les eſprits plus ſuſceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre eſt décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation univerſelle; les alliés y ſont invités. Rarement ils s'y refuſent; parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des priſonniers.

Enſuite on s'occupe à choiſir un chef, un capitaine de l'expédition; & on a beaucoup d'égard à la phiſionomie. Ce moyen de juger des hommes ſeroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de phiſionomie, ſont pleins de diſſimulation & de paſſions factices. Mais le premier coup d'œil ne trompe guere les ſauvages qui guidés par la nature

ture ſeule en connoiſſent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte; parce que dans des armées qui marchent ſans tambours, ſans clairons pour mieux ſurprendre l'ennemi, rien n'eſt plus propre à ſonner l'allarme, à donner le ſignal du combat que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce ſont ſur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ſes victoires, pour marcher le premier au péril; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire; & les ſauvages trouvent qu'il ſied bien de ſe louer à un héros balafré qui montre ſes cicatrices.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. » Camarades, dit-il, » les os de nos freres ſont encore découverts. Ils crient contre nous; il faut » les ſatisfaire. Jeuneſſe, aux armes; » rempliſſez vos carquois; peignez-vous » des couleurs funébres qui portent la » terreur. Que les bois retentiſſent de » nos chants de guerre. Déſennuyons » nos morts par les cris de la vengeance. » Allons nous baigner dans le ſang en» nemi, faire des priſonniers & vaincre, » tant que l'eau coulera dans les fleuves,

» que le ſoleil & la lune reſteront at-
» tachés au firmament. »

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les hazards de la guerre, vont trouver le chef & lui diſent : *Je veux riſquer avec toi. Je le veux bien*, répond-t-il, *nous riſquerons enſemble.* Mais comme on n'a ſollicité perſonne, de peur que la honte du refus ne fît marcher des lâches; il faut ſubir bien des épreuves, avant d'être reçu ſoldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi, témoignoit la moindre impatience, quand après de longues dietes, on l'expoſe à l'ardeur du ſoleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piquures ſanglantes des inſectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Eſt-ce ainſi que ſe forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triſte, quel préſage funeſte ! Des hommes qui n'ont pu ſe dérober par la fuite à ces levées de troupes, s'y ſouſtraire par des priviléges ou de l'argent, ſe traînent l'œil baiſſé, le viſage pâle & conſterné, devant un délégué dont les fonctions ſont odieuſes, & la probité ſuſpecte aux peuples. Des parens déſolés & tremblans ſemblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir ſort d'une urne fatale, &

déſigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mere dans le déſeſpoir preſſe & retient vainement ſur ſon ſein le fils qu'on arrache de ſes bras : maudiſſant le jour de ſon hymen, de ſon enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'eſt pas à ce prix qu'on fait de vrais ſoldats. Ce n'eſt pas dans cet appareil de deuil & de conſternation que les ſauvages ſe préſentent à la victoire. C'eſt du milieu des feſtins, des chants, des danſes qu'ils ſe mettent en marche. Les jeunes mariées ſuivent un jour ou deux leurs époux, mais ſans donner aucun ſigne de chagrin ou de triſteſſe. Des femmes qui ne pouſſent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oſeroient-elles amollir par des pleurs, même de tendreſſe, les défenſeurs, les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes une eſpece de javelot hériſſé de pointes d'os, avec le caſſe-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite maſſue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'eſt une petite hache qu'ils manient avec une dextérité ſurprenante. La plupart n'ont aucune arme défenſive ; mais s'il leur

arrive d'attaquer les paliſſades qui entourent les bourgades, ils ſe couvrent le corps d'une planche légere. Quelques-uns d'entr'eux qui ſe faiſoient une maniere de cuiraſſe d'un tiſſu de jonc y renoncerent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée ſe fait ſuivre dans ſes expéditions par les rêveurs, qui ſous le nom de jongleurs décident trop ſouvent des opérations. Elle marche ſans étendarts. Tous les guerriers, preſque nuds au combat pour être plus agiles, ſe barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles, ou avec de la terre pour ſe cacher de loin & mieux ſurprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle, leur averſion pour le déguiſement, les guerres qu'ils ſe font ſe tournent en ruſes. Cet art de ruſer, commun à toutes les nations ſoit ſauvages, ſoit policées, quoiqu'il ſemble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur, cet art eſt devenu néceſſaire aux petites nations du Canada. Elles ſe ſeroient toutes abſolument détruites, ſi loin de n'aimer la victoire que teinte du ſang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs

compagnons. L'honneur eſt donc d'accabler l'ennemi ſans qu'il s'y attende. Une fineſſe de ſens que tout cultive & rien n'émouſſe, apprend à ces peuples à diſcerner les lieux par où l'on a paſſé. Soit par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des veſtiges ſur l'herbe la plus courte, ſur la terre ſéche & dure, ſur la pierre même ; ils voient à la maniere dont ces traces ſont imprimées, quelle nation elles déſignent. Peut-être ne les reconnoiſſent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre ?

Lorſqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviſte près de l'ennemi, on fait une décharge générale de fléches, & l'on fond ſur lui le caſſe-tête à la main. S'il eſt ſur ſes gardes, ou trop bien retranché, on ſe retire s'il eſt poſſible ; ſinon, il faut ſe battre juſqu'à la mort ou à la victoire. Celui qui l'emporte, acheve les bleſſés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & du reſte fait des priſonniers.

Le vainqueur laiſſe ſur le champ de bataille ſon caſſe-tête, où il a eu ſoin de tracer la marque de ſa nation, celle

de ſa famille, & ſon portrait, c'eſt-à-dire, un ovale avec les figures peintes ſur ſon viſage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur ou plutôt de victoire ſur un tronc d'arbre, ou ſur une écorce, avec du charbon broyé dans un mêlange de couleurs. On ajoute à ce trophée, l'hiſtoire non ſeulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caracteres hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ſes exploits, marqué par autant de nottes; celui de ſes ſoldats par autant de lignes; celui des priſonniers par autant de marmouſets; celui des morts par des figures humaines ſans tête. Ce ſont là les ſignes parlans & techniques qui ont précédé chez toutes les ſociétés originales, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & des nombreuſes bibliothéques qui ſurchargent les palais des riches oiſifs, & la tête des pauvres ſçavans.

L'hiſtoire des guerres eſt courte chez les ſauvages. Ils ſe hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force ſur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire eſt de marcher avec précipitation, ſans jamais s'arrêter en route, juſqu'à ce qu'il ſoit arri-

vé ſur ſon territoire & dans ſa bourgade. C'eſt-là qu'on le reçoit avec les tranſports de la plus vive joie, avec des éloges qui font la récompenſe. Enſuite on s'occupe du ſort des priſonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux ſont ceux qu'on choiſit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de ſe paſſer, ou dans des occaſions plus éloignées. Cette adoption a été ſagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuiſés. Les priſonniers incorporés dans une famille y deviennent couſins, oncles, peres, freres, époux; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent; & ces tendres noms leur donnent tous ſes droits, en même-tems qu'ils leur impoſent tous ſes engagemens. Loin de ſe refuſer aux ſentimens qu'ils doivent à la famille dont ils ſont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'eſt pourtant un étrange renverſement des liens de la nature. Il faut qu'ils ſoient bien foibles pour changer ainſi d'objet avec les viciſſitudes de la fortune. C'eſt que la guerre en effet

ſemble rompre tous les nœuds du ſang ; & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De là vient chez les ſauvages cette union entre les amis, plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent enſemble, ſont plus étroitement liés que ceux qui ſont nés enſemble ou ſous le même toit. Quand la guerre ou la mort a briſé la parenté qui eſt cimentée par la nature ou celle qui eſt formée par le choix, le ſort qui donne des chaînes au ſauvage priſonnier, lui donne auſſi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'uſage ont fait cette loi ſinguliere, qui ſans doute eſt née de la néceſſité.

Mais quelquefois un captif refuſe cette adoption ; & quelquefois il en eſt exclu. Un priſonnier grand & bien fait avoit perdu pluſieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit deſtiné, *nous t'avions choiſi pour vivre avec nous ; mais dans la ſituation où je te vois hors d'état de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie ? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le ſauvage. *Eh bien*, répliqua la femme, *tu ſeras attaché ce*

ſoir au poteau du bûcher ; pour ta propre gloire & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, ſouviens-toi de ne pas démentir ton courage. Il le promit, & tint parole. Durant trois jours, il ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance qui les bravoit, une gayeté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas ; elle l'encouragea même par des éloges, lui fourniſſant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des ſupplices. Quel mêlange de vertus & de férocité ! tout eſt grand chez ces peuples qui ne ſont pas aſſervis à l'homme. C'eſt le ſublime de la nature dans ſes horreurs & ſes beautés.

Les captifs que perſonne n'adopte, ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce ſemble, leur faire regretter la vie. La meilleure chere, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur eſt épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles juſqu'au moment de leur arrêt. Eſt-ce commiſération ou rafinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere*, répond le

priſonnier, *c'eſt fort bien, je te remercie.*

Ces mots ſont reçus avec un applaudiſſement univerſel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le priſonnier eſt livré, invoque auſſi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reſte à venger. *Approche*, lui crie-t-elle, *je te prépare un feſtin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te deſtine. Ce guerrier va être mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ſur tout le corps. On lui enlevera la chevelure. On boira dans ſon crâne. Tu ſeras vengée & ſatisfaite.*

Cette furie alors fond ſur le patient qui eſt attaché à un poteau, près d'un braſier ardent; & frappant ou mutilant ſa victime, elle donne le ſignal de toutes les cruautés. Il n'eſt pas une femme, il n'eſt pas un enfant dans la peuplade que ce ſpectacle aſſemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui ſillonnent la chair avec des tiſons ardens; d'autres la tranchent en lambeaux; d'autres lui arrachent les ongles; d'autres lui coupent les doigts, les rôtiſſent & les dévo-

rent à ſes yeux. Rien n'arrête ſes bourreaux que la crainte de hâter ſa mort: ils s'étudient à prolonger ſon ſupplice durant des jours entiers, & quelquefois une ſemaine.

Au milieu de ces tourments, le héros entonne & répéte tranquillement ſa chanſon de mort, inſulte à la foibleſſe de ſes ennemis qui ne ſavent pas venger les parens qu'il leur a tués, les excite par ſes outrages ou par ſes prieres à redoubler de cruautés. C'eſt un combat de la victime contre ſes bourreaux; c'eſt un défi horrible entre la conſtance à ſouffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'yvreſſe de l'enthouſiaſme ôte ou ſuſpende le ſentiment de la douleur; ſoit que l'habitude & l'éducation opérent ces prodiges d'héroïſme, le patient meurt, ſans que le feu ni le fer ayent pu lui arracher une larme, un ſoupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fauſſes, vantez encore la conſtance de vos martyrs. Le ſauvage de la nature, efface tous vos miracles.

Cette inſenſibilité vient-elle du climat ou du genre de vie? Un ſang plus froid, des humeurs plus épaiſſes, un tem-

pérament que l'humidité de l'air & du ſol rend plus flegmatique, peuvent ſans doute émouſſer au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement expoſés à toutes les injures des ſaiſons, aux fatigues de la chaſſe, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à ſouffrir qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. On dit que les ſauvages n'éprouvent preſque point les convulſions de l'agonie ; ſoit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une bleſſure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux ſuites de la mort, ne leur donne pas une ſenſibilité factice contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie phyſique & morale les porte à braver cette mort que tout nous apprend à redouter ; à ſurmonter cette douleur que notre moleſſe irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'eſt la férocité des ſauvages dans la vengeance. On frémit de penſer que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, ſoit dans les nations, ſoit dans les particuliers, la vengeance n'eſt point atroce chez les peu-

ples où regnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens les préſervent des offenſes. La vengeance n'eſt pas un ſentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ſes mains, où l'enlevement d'un ſeul homme menace la ſociété de ſa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous ; chez des hommes indépendans qui ont une eſtime d'eux-mêmes que des hommes aſſervis ne peuvent avoir ; chez des ſauvages dont les affections ſont peu étendues & fort vives : on doit venger ſans meſure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la perſonne dans quelque endroit infiniment ſenſible : on doit pourſuivre juſqu'à la derniere goutte de ſang le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frere, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries crient vengeance au fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts parmi les accens lugubres des oiſeaux de la nuit ; elles apparoiſſent dans les phoſphores & les éclairs ; & la ſuperſtition

parle pour elles dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion ſe préſente. Si l'on conſidere la haine que les ſauvages ſe portent de horde à horde ; leur vie dure & diſetteuſe ; la continuité de leurs guerres ; leur peu de population ; les pieges ſans nombre que nous ne ceſſons de leur tendre , on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il ſe ſoit écoulé trois ſiecles , ils auront diſparu de deſſus la terre. Alors que penſera la poſtérité de cette eſpece d'hommes qui ne ſera plus que dans l'hiſtoire des voyageurs ? Les tems de l'homme ſauvage ne ſeront-ils pas pour elle , ce que ſont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité ? Ne parlera-t-elle pas de lui , comme nous parlons des Centaures & des Lapithes ? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs uſages ? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems , ne paſſeront-ils pas pour des romans ſemblables à celui que Platon nous a laiſſé ſur l'ancienne Atlantide ? Combien nous ferons de diſputes philoſophiques ? De même que nous inclinons aujourd'hui malgré

l'inſtabilité perpétuelle dont nous ſommes les témoins & le jouet, à regarder l'état actuel d'une eſpece de créatures, ſur-tout lorſqu'il eſt immémorial & univerſel, comme l'état néceſſaire & primordial : alors il y aura des eſprits ſyſtématiques qui prouveront par une infinité de raiſons priſes de la dignité de l'eſpece humaine, de ſes hautes deſtinées, de la nobleſſe de ſon ſort pendant ſa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après ſa mort, de la ſageſſe de la providence qui ne paroît avoir que de grandes vues ſur l'homme : ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, ſans police, ſans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion ſera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui regneront alors, elle ſera ortodoxe ou hétérodoxe. On ſera peut-être hérétique, impie, philoſophe ; haï, perſécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oſer aſſurer un jour que l'homme fut tel qu'il eſt au Canada d'après le témoignage même de nos miſſionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractere : voilà comme vous vous mentez à

vous-même, contre la nature qui vous accuſe, contre la terre qui vous confond, contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impoſtures, pour garant de vos injuſtices ! Prophêtes à venir, tyrans de nos neveux : puiſſent ces lignes que la vérité daigne inſpirer à l'homme foible, à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer aſſez long-tems pour vous démentir.

Sans doute il eſt important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des ſauvages. C'eſt peut-être à cette connoiſſance que nous devons tous les progrès que la philoſophie morale a faits parmi nous. Juſqu'ici les moraliſtes avoient cherché l'origine & les fondemens de la ſociété, dans les ſociétés qu'ils avoient ſous leurs yeux. Suppoſant à l'homme des crimes pour lui donner des expiateurs ; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ſes guides & ſes maîtres, ils appelloient myſtérieux, ſurnaturel & céleſte, ce qui n'eſt que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foibleſſe ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les inſtitutions ſociales ne dérivoient, ni des beſoins de la nature, ni des dogmes de la

religion, puiſque des peuples innombrables vivoient indépendans, ſans culte & ſans propriété ; on a découvert les vices de la morale & de la légiſlation dans l'établiſſement des ſociétés. On a ſenti que ces maux originels venoient des fondateurs & des légiſlateurs, qui la plupart avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les ſages vues de juſtice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs ſucceſſeurs, & l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a répandu de grandes lumiéres, germe des petits biens que la réforme opére. C'eſt donc pour ainſi dire l ignorance des ſauvages qui a éclairé les peuples policés.

Le caractere des Amériquains ſeptentrionaux s'étoit ſinguliérement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une eſpece de confédération. Les premiers qui travailloient la terre faiſoient part de leurs productions à leurs alliés qui de leur côté devoient partager avec eux le fruit de leur chaſſe. La défenſe étoit réciproque entre ces deux nations liées par leurs beſoins. Durant la

ſaiſon où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient enſemble. Les Algonquins chaſſoient ; & les Iroquois ſe contentoient d'écorcher les bêtes, de faire ſécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année il arriva qu'un parti d'Algonquins peu adroits ou peu exercés à la chaſſe, y réuſſit fort mal. Les Iroquois qui les ſuivoient, demanderent la permiſſion d'eſſayer s'ils ſeroient plus heureux. Cette complaiſance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refuſée. Une dureté ſi déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chaſſe très-abondante. La confuſion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer juſqu'au ſouvenir, ils attendirent que les chaſſeurs Iroquois fuſſent endormis, & leur caſſerent à tous la tête. Cet aſſaſſinat fit du bruit. La nation offenſée demanda juſtice. Elle lui fut refuſée avec hauteur. On ne lui laiſſa pas même l'eſpérance de la plus légere ſatisfaction.

Les Iroquois outrés de ce mépris jurerent de périr ou de ſe venger. Mais n'étant pas aſſez forts pour tenir tête à leur ſuperbe offenſeur, ils allerent au

loin s'eſſayer & s'aguerrir contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiſeaux, c'eſt leur langage : alors ils ne craignirent plus de ſe meſurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple avec une férocité proportionnée à leur reſſentiment.

C'eſt dans le tems où le feu de ces haines embraſoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez qui habitoient le bas du fleuve Saint Laurent ; les Algonquins qui occupoient ſes rives depuis Quebec juſqu'à Montreal ; les Hurons répandus autour du lac qui porte leur nom ; quelques peuples moins conſidérables errans dans les intervalles, favoriſerent l'établiſſement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois ſans pouvoir leur réſiſter, ces diverſes nations virent dans leurs nouveaux hôtes une reſſource ineſpérée dont ils ſe promirent un ſuccès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils ſe flatterent de les engager dans leur querelle ; & ils ne ſe tromperent pas. Champlain qui auroit dû profiter de la ſupériorité des lumieres que les Européens ont ſur les Amériquains, pour

chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Epouſant avec ardeur les intérêts de ſes voiſins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingt lieues en long ſur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint Laurent, & les contrées fameuſes depuis ſous le nom de nouvelle Yorc & de Penſylvanie. L'eſpace compris entre ces vaſtes bornes, étoit fertiliſé par de belles rivieres. On y voyoit cinq nations, qui réduites de nos jours à moins de quinze cens guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une eſpece de ligue ou d'aſſociation aſſez ſemblable à celle des Suiſſes ou de la Hollande. Leurs députés s'aſſembloient tous les ans pour faire le feſtin d'union, & pour délibérer ſur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendiſſent pas à être provoqués par des ennemis ſi ſouvent vaincus, ils ne furent pas ſurpris. L'action s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient ſur leur ſupériorité habituelle;

les autres ſur le ſecours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet Champlain & les deux François qui l'accompagnoient n'eurent pas plutôt tué à coups d'arquebuſe deux chefs Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſieme, que l'armée entiere également étonnée & conſternée prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défenſe. Dans la campagne ſuivante, elle crut devoir ſe retrancher contre des armes qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la réſiſtance, les retranchemens furent emportés par les ſauvages ſoutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la premiere expédition. Preſque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere où ils ſe noyerent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite ou forcée à vivre en paix, ſi les Hollandois qui en 1610 avoient fondé à ſon voiſinage la colonie de la nouvelle Belge, ne lui euſſent fourni ni fuſils, ni munitions. Peut-être même l'engageoient-ils ſourdement à

continuer les hoſtilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ſes ennemis formoient un plus grand objet que le produit de ſes propres chaſſes. Quoi qu'il en ſoit, le poids que cette liaiſon avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On ſe faiſoit réciproquement beaucoup de mal, ſans qu'il en réſultât que de l'affoibliſſement pour l'un & l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de ſuccès & de diſgraces qui dans les gouvernemens où l'intérêt eſt plus conſulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faiſoit que nourrir les haines, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantiſſement. Les plus foibles nations diſparurent en effet de la face de la terre, & les autres ſe réduiſirent inſenſiblement à rien.

Cependant les François ne s'élevoient pas ſur tant de débris. En 1626, ils n'avoient encore que trois miſérables établiſſemens entourés de paliſſades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans compoſoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré

les hommes qu'on y avoit fait paſſer. Il étoit rigoureux, mais ſain ; & les Européens y fortifioient leur tempérament ſans riſquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cauſe que le ſyſtême d'une compagnie excluſive qui ſe propoſoit moins de créer une puiſſance nationale au Canada que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que ſubſtituer à ce monopole, la liberté. Mais le tems d'une théorie ſi ſimple n'étoit pas venu. Le gouvernement ſe contenta de ſubſtituer à cette compagnie une aſſociation plus nombreuſe, & compoſée de gens plus riches & plus accrédités.

On lui donna la diſpoſition des établiſſemens formés & à former dans le Canada ; le droit de les fortifier & de les régir à ſon gré, de faire la guerre ou la paix, ſelon ſes intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre à tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit ſe faire par terre & par mer lui fut cédé pour quinze ans. La traite du caſtor & des pelleteries lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le Roi fit préſent de

deux gros vaiſſeaux à la ſociété compoſée de ſept cens intéreſſés. Douze des principaux obtinrent des lettres de nobleſſe. Les gentilshommes, le clergé même déja trop riche, purent participer à ce commerce, ſans déroger à la pureté de l'honneur ou du ſaint miniſtere. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir, toutes ſortes de denrées, toutes ſortes de marchandiſes, ſans être aſſujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque durant ſix ans dans la colonie, en aſſuroit le libre exercice en France. Une derniere faveur fut l'entrée franche de tous les ouvrages manufacturés dans ces contrées éloignées. Cet arrangement ſingulier, dont il n'eſt pas aiſé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la nouvelle France un avantage incomparable ſur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtriſe, de fraix de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de marques de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie dès l'an 1628

qui

qui étoit le premier de ſon privilege deux ou trois cens ouvriers des profeſſions les plus convenables, & juſqu'à ſeize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur diſtribuer enſuite une quantité de terres défrichées ſuffiſantes pour leur ſubſiſtance, avec le bled néceſſaire pour les enſemencer la premiere fois.

La fortune ne ſeconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaiſſeaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois que le ſiege de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham ennemis par jalouſie, par caractere, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux miniſtres ambitieux, ſaiſirent cette occaſion pour mettre aux priſes les deux rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloiſe qui combattoit pour ſes interêts, eut l'avantage ſur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conſeil de Louis XIII connoiſſoit ſi peu l'importance de cet établiſſement qu'il

opinoit à n'en pas demander la reſtitution ; mais l'orgueil de ſon chef qui regardoit l'irruption des Anglois comme ſon injure perſonnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on craignoit ; & le traité de Saint Germain-en-Laie rendit en 1632 le Canada avec la paix aux François.

L'adverſité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement du Canada, la même ignorance, la même négligence, qu'avant ſa perte. Le métropole ne rempliſſoit aucun des engagemens qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainſi dire, récompenſée par la prolongation du privilege. Les cris que pouſſoit la colonie entiére ſe perdoient dans l'immenſité des mers ; & les députés chargés d'aller peindre l'horreur de ſa ſituation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laiſſe approcher la vérité tremblante, que pour lui impoſer ſilence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui bleſſoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les ſuites qu'elle devoit avoir naturellement. Les échanges com-

mencerent à devenir rares, parce que les communications étoient trop dangereuſes. Les ſauvages mal appuyés des François leurs alliés, fuyoient continuellement devant l'ancien ennemi qu'ils étoient accoutumés à craindre. Les Iroquois reprenant leur ſupériorité, ſe vantoient hautement qu'ils forceroient l'étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ſes enfans, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Les François eux-mêmes oubliés de leur métropole, hors d'état de faire leurs foibles récoltes ſans riſquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établiſſement ſi peu ſoutenu. Telle étoit la miſere & la dégradation de cette colonie, qu'elle ne ſubſiſtoit plus que par les aumônes que les miſſionnaires recevoient d'Europe.

Enfin le miniſtere tiré de ſa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l'eſprit des nations, fit paſſer en 1662 quatre cens hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par le Régiment de Carignan. On reprit par degrés un aſcendant décidé ſur les Iroquois. Trois de leurs cinq nations, effrayées de leurs pertes,

propoſerent un accommodement ; & les deux autres y furent amenés en 1668 par les ſuites de leur affoibliſſement. La colonie jouit alors pour la premiere fois d'une profonde paix. C'étoit le germe de la proſpérité ; la libérté du commerce le fit éclorre. Le caſtor ſeul reſta ſous le monopole.

Cette révolution dans les affaires, fit fermenter l'induſtrie. Les anciens colons concentrés par foibleſſe autour de leurs paliſſades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultiverent avec plus de ſuccès & de confiance. Tous les ſoldats qui conſentirent à ſe fixer dans le nouveau monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrein proportionné à leur grade. Les établiſſemens déja formés acquirent plus de conſiſtance ; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet eſprit de vie & d'activité multiplia les échanges des ſauvages avec les François ; & ce commerce ranima les liaiſons entre les deux mondes. Il ſembloit que ces commencemens de proſpérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les adminiſtrateurs de la co-

lonie, non-ſeulement de bien vivre avec les peuples voiſins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un eſpace de quatre ou cinq cens lieues, il ne ſe commettoit pas un ſeul acte d'hoſtilité ; choſe peut-être inouie juſqu'alors dans l'Amérique ſeptentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus promptement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chaſſe, à moins que la puiſſance qui l'avoit cimentée, n'employât à la maintenir une certaine ſupériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractere remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne ſe faire que des ennemis qui ne fuſſent ni alliés, ni voiſins des François. Malgré ce ménagement, on leur ſignifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les priſonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une ſommation ſi fiere irrita leur orgueil. Ils

répondirent qu'ils ne laiſſeroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance ; & qu'on devoit ſavoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriſer. Cependant ébranlés par le ton impoſant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux ſur le reſte.

Mais cette eſpece d'humiliation aigrit le reſſentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à ſouffrir des outrages. Les Anglois qui en 1664 avoient chaſſé les Hollandois de la nouvelle Belge, & qui étoient reſtés en poſſeſſion de leur conquête qu'ils avoient nommée la nouvelle Yorck, profiterent des diſpoſitions où ils voyoient les Iroquois. Aux ſemences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des préſens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui réſiſterent à la ſéduction furent attaqués. Tous furent invités & quelques-uns forcés à porter leur caſtor & les autres pelleteries à la nouvelle Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues & payées que dans la colonie Françoiſe.

Denonville envoyé depuis peu dans le Canada pour faire reſpecter l'autorité du plus fier des rois, ſouffroit impatiemment tant d'inſultes. Quoiqu'il fût non-ſeulement en état de couvrir ſes frontieres, mais d'entreprendre même ſur les Iroquois, comme on ſentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation ſans la détruire, il fut convenu de reſter dans une inaction apparente, juſqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une ſi extrême réſolution. Ces ſecours arriverent en 1687 ; & la colonie eut alors onze mille deux cens quarante-neuf perſonnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette ſupériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foibleſſe. Il déshonora le nom François chez les ſauvages par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différens par la négociation, il abuſa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jéſuite Lambreville pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahiſon,

les anciens des Iroquois firent appeller leur miſſionnaire. » Tout nous autoriſe » à te traiter en ennemi, lui dirent-ils ; » mais nous ne pouvons nous y réſou- » dre. Ton cœur n'a point eu de part à » l'inſulte qu'on nous a faite ; & il ſe- » roit injuſte de te punir d'un crime que » tu déteſtes plus que nous. Mais il faut » que tu nous quittes. Une jeuneſſe » inconſidérée pourroit ne voir en toi » qu'un perfide qui a livré les chefs de » la nation à un indigne eſclavage ». Après ce diſcours, ces ſauvages, que les Européens ont toujours appellé barbares, donnerent au miſſionnaire des conducteurs qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger ; & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voiſins des grands lacs ; mais Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier ſuccès. Tandis qu'il réfléchiſſoit au lieu d'agir, la campagne ſe trouva finie ſans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoiſes qui n'étoient pas éloignées des établiſſemens François. Elles y firent à pluſieurs repriſes les plus

horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévaſtations qui leur ôtoient juſqu'à la reſſource d'y remédier, ne ſoupirerent que pour la paix la plus prompte. Le caractere de Denonville ſecondoit ces deſirs. Mais il étoit difficile d'amener à une conciliation un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lamberville qui conſervoit encore ſon premier aſcendant ſur des eſprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel né dans les forêts, le Rat, le ſauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique ſeptentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choiſie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquiſe. On lui dit, qu'un traité étoit entamé, que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montreal, qu'ainſi ce ſeroit déſobliger le gouverneur François que de continuer les hoſtilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offenſé de ce que

les François diſpoſ
& de la paix, ſans
réſolut de punir ce
Il dreſſa une emb
les uns ſont tués, l
Quand ceux-ci lui
voyage, il en paru
né, que Denonvil
l'avoit envoyé p
Pouſſant la feinte j
relâcha tous ſur l'
d'un ſeul qu'il gar
remplacer un de ſe
l'attaque. Enſuite il
grande diligence à
il fit préſent de ſon
mandant François
que Denonville tra
quois, fit caſſer la
ſauvage. Dès qu'il
venir un vieux Iro
tems captif chez
donna la liberté pou
ſa nation, que tan
amuſoient leurs enn
ciations, ils contin
priſonniers & les ma
fice digne de la poli

le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre depuis peu brouillée avec la France, à l'occaſion du détrônement de Jacques II, crut de ſon intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloiſe repartie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'Octobre pour en former le ſiege. Elle avoit dû compter ſur une foible réſiſtance, par la diverſion que les ſauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteuſement à ſon entrepriſe après de grandes pertes, trompée dans ſon attente par des cauſes ſingulieres qui méritent quelque attention.

Le miniſtere de Londres en formant le projet d'aſſervir le Canada, avoit décidé que ſes forces de terre & celles de mer y arriveroient par des mouvemens paralleles. Cette ſage combinaiſon fut exécutée avec une préciſion extrême. A meſure que les vaiſſeaux remontoient le fleuve Saint Laurent, les troupes franchiſſoient les terres pour aboutir en même-tems que la flotte au théâtre de

la guerre. Elles y touchoient preſque ; quand les Iroquois qui leur ſervoient de guide & de ſoutien, ouvrirent les yeux ſur le danger où ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils dans leur conſeil, entre deux nations Européennes, chacune aſſez forte pour nous exterminer, également intéreſſées à notre deſtruction lorſqu'elles n'auront plus beſoin de notre ſecours, que nous reſte-t-il ſinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte ſur l'autre ? Alors elles ſeront forcées de briguer notre alliance ou même d'acheter notre neutralité. Ce ſyſtême qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préſide à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, ſous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois ; & les François en ſûreté dans les terres, réunirent avec autant de ſuccès que de concert toutes leurs forces à la défenſe de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur reſſentiment contre la France, reſtant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre, ces deux puiſſances de l'Europe, irréconciliables par ri-

valité, mais ſéparées par le territoire d'une nation ſauvage qui craignoit également les ſuccès de l'une & de l'autre, ne ſe cauſerent pas la moitié des maux qu'elles ſe ſouhaitoient ; & la guerre ſe réduiſit à quelques ravages funeſtes aux colons, mais preſque indifférens pour toutes les nations qui la faiſoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclorre des actions qui ſembloient élever la nature humaine au-deſſus de tant de fureurs.

Des François & des ſauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les proviſions leur manquerent en chemin. Les Hurons chaſſoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François moins habiles chaſſeurs. Ceux-ci vouloient ſe défendre de cette généroſité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les ſauvages ; *il eſt juſte que nous partagions avec vous les alimens de la vie ; nous ne ſerions pas hommes d'en agir autrement*

avec des hommes. Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des ſauvages.

Un corps d'Iroquois averti qu'un parti de François & de leurs alliés, s'avançoit avec des forces ſupérieures, ſe diſperſa précipitamment. Onnontagné qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des ſauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel ſpectacle ce fut de voir quatre cent barbares acharnés autour d'un vieillard qui loin de pouſſer un ſoupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus eſclaves de ces vils Européens ! Un de ſes bourreaux outré de ſes invectives lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'inſultes. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnontagné, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourrir en homme.* Et ce ſont de tels hommes que les François & les Anglois conſpirent à détruire depuis un ſiecle ! Ils auroienttrop à rougir ſans doute de vivre au milieu de ces maîtres en héroïſme,

en magnanimité. Courrez, lâches nations, déshonorer la terre ſous un autre hémiſphère ; & pour vous venger de votre baſſeſſe, ou vous punir de votre avarice, n'y laiſſez que vos ſemblables.

La paix de Riſwick fit ceſſer tout à la fois les calamités de l'Europe & les hoſtilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons ſentirent le beſoin qu'ils avoient d'un long repos pour réparer les pertes de la guerre. Ce fut proprement la premiere fois que le Canada mit bas les armes. Les ſauvages commencerent à reſpirer ; les Européens reprirent leurs travaux ; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chaſſeurs, acquit plus de conſiſtance.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient, n'étoient pour ainſi dire qu'un vaſte repaire de bêtes ſauvages. Elles s'y étoient prodigieuſement multipliées ; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déſerts, ſans troupeaux & ſans animaux domeſtiques, laiſſoient plus d'eſpace & de nourriture aux eſpeces errantes &

libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces eſpeces à l'infini ; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la ſouveraineté de l'homme, titre ſi cruel & ſi coûteux à tous les êtres vivans. Faute d'arts & de culture, le ſauvage ſe nourriſſoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe, plutôt que nos beſoins eut adopté l'uſage de leurs peaux, les Amériquains leur firent une guerre d'autant plus vive qu'elle leur valoit une abondance & des jouïſſances nouvelles pour leurs ſens ; d'autant plus meurtriere qu'ils avoient adoptés nos armes à feu. Cette induſtrie deſtructive fit paſſer des bois du Canada dans les ports de France, une grande quantité, une grande diverſité de pelleteries, dont une partie fut conſommée dans le royaume, & l'autre alla dans les états voiſins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe ; elle les tiroit du nord de notre hémiſphère ; mais en trop petit nombre pour que l'uſage en fût très-étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'A-

mérique a voulu qu'elles priſſent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque choſe de celles dont la mode exiſte encore.

La Loutre eſt un animal vorace, qui courant ou nageant ſur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poiſſon, & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son ſéjour & ſon goût dominant l'ont fait ranger parmi les Amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau ; mais c'eſt improprement, puiſque la Loutre a beſoin de reſpirer à-peu-près comme tous les animaux terreſtres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arroſés qui ne ſont pas brûlans ; mais il eſt bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y eſt auſſi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs ; mais en cela même plus nuiſible, puiſqu'elle y eſt l'objet des pieges que les hommes tendent à la Loutre.

La Fouine a le même attrait pour les chaſſeurs du Canada. Cet animal y eſt de trois eſpeces. La premiere eſt la commune ; la ſeconde s'appelle viſon ; & la troiſieme eſt nommée puante, parce que

l'urine que la peur, ſans doute lui fait lâcher quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'air à une grande diſtance. Leur poil eſt plus brun, plus luſtré, plus ſoyeux que dans nos contrées.

Le Rat même eſt utile par ſa peau dans l'Amérique ſeptentrionale. Il y en a ſurtout deux eſpeces dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle Rat de bois, a deux fois la groſſeur de nos Rats. Son poil eſt communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a ſous le ventre une bourſe qu'elle ouvre & ferme à ſon gré. Quand elle eſt pourſuivie, elle y met ſes petits & ſe ſauve avec eux. L'autre Rat qu'on appelle muſqué, parce que ſes teſticules renferment du muſc, a toutes les inclinations du caſtor, dont il paroît même être un diminutif, & la peau ſert aux mêmes uſages que celle du caſtor.

L'hermine qui eſt de la groſſeur de l'Ecureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la phyſionomie fine, & les mouvemens ſi prompts que l'œil ne peut les ſuivre. L'extrêmité de ſa queue longue, épaiſſe & bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil roux

en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient en hiver blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli fait une des beautés du Canada ; mais quoique plus petit que la Martre, il n'y eſt pas auſſi commun.

La Martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de notre habitation ; animal chaſſeur & vivant d'oiſeaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand, parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure brune & jaune eſt recherchée quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la Martre ſi diſtinguée ſous le nom de Zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos juſqu'au bout de la queue. Les Martres ne quittent communément le fonds de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans. Auſſi le commerce de leurs peaux n'eſt pas auſſi régulier en Canada que celui des autres fourrures ; mais il eſt alors abondant, parce qu'elles ſortent en grandes trou-

pes. Les naturels du pays en augurent un bon hiver ; c'eſt-à-dire beaucoup de neige qui doit procurer une grande chaſſe.

Un animal que les anciens appelloient Lynx, connu en Sibérie ſous le nom de Loup-cervier, ne s'appelle que Chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux infiniment perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis ; mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau dont le poil eſt fort long & d'un beau gris-blanc ; moins eſtimée pourtant que celle du Renard.

Cet animal carnivore & deſtructeur, eſt originaire des climats glacés, où la nature qui fournit peu de végétaux, ſemble obliger tous les animaux à ſe manger les uns les autres. Naturaliſé dans les zones tempérées, il n'y a pas gardé ſa premiere beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le nord, il l'a conſervé long,

doux & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & ſouvent d'un rouge tirant ſur le roux. Le plus beau ſans comparaiſon eſt le poil tout-à-fait noir ; mais c'eſt un mérite plus rare au Canada que dans la Moſcovie qui eſt plus ſeptentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique ſeptentrionale, outre ces mêmes pelleteries, des peaux de cerf, de Daim & de Chevreuil ; des peaux de Renne ſous le nom de Caribou ; des peaux d'Elan ſous le nom d'Original. Les deux dernieres eſpeces qui dans notre hémiſphere ne ſe trouvent que vers le cercle polaire, l'Elan en-deçà, le Renne au-delà, ſe retrouvent dans le nouveau monde à de moindres latitudes ; ſoit parce que le froid eſt plus vif en Amérique par des cauſes ſingulieres d'exception à la loi générale ; ſoit peut-être auſſi, parce que ces nouvelles terres ſont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuſes ſervent à faire d'excellens buffles qui peſent très-peu. La chaſſe de tous ces animaux ſe fait pour les Européens. Mais les ſauvages en ont une par excellence qui fut de tout tems leur chaſſe favorite. Elle convenoit plus à

leurs mœurs guerrieres, à leur force, à leur bravoure, & ſur-tout à leurs beſoins : c'eſt la chaſſe de l'Ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal eſt le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au-lieu de cavernes, il choiſit pour retraite un tronc pourri de quelque vieux arbre morts ſur pied. C'eſt-là qu'il ſe loge en hiver le plus haut qu'il peut grimper. Comme il eſt très-gras à la fin de l'automne, qu'il eſt vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne ſe donne aucun mouvement, & qu'il dort preſque continuellement, il doit perdre peu par la tranſpiration, & rarement ſortir de ſon aſyle, pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu ; & dès qu'il veut deſcendre, il eſt abattu ſous les fleches avant d'arriver à terre. Les ſauvages ſe nourriſſent de ſa chair, ſe frottent de ſa graiſſe, ſe couvrent de ſa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faiſoient à l'Ours, lorſqu'un intérêt nouveau tourna leur inſtinct vers la chaſſe du Caſtor.

Cet animal qui poſſéde les dons ſecourables de la ſociété, ſans en éprouver comme nous les vices & les malheurs ;

cet animal à qui la nature donna le beſoin, inſpira l'inſtinct de vivre avec ſes ſemblables, pour la propagation & la conſervation de ſon eſpece ; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le ſort arrachent des larmes d'admiration & d'attendriſſement au philoſophe ſenſible qui contemple ſa vie & ſes mœurs : Le caſtor qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'eſt ni carnarcier, ni ſanguinaire, ni guerrier, eſt devenu la plus furieuſe paſſion de l'homme chaſſeur ; la proie où le ſauvage eſt le plus cruellement acharné, graces à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & ſoixante livres de peſanteur, qu'il doit ſur-tout à la groſſeur de ſes muſcles ; il a la tête comme un rat, & la porte baiſſée avec le dos arqué comme une ſouris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en ſervir ; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en eſt ſervi. De même le caſtor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage ; il a des doigts ſéparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu

de mains ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents inciſives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces inſtrumens qui ne ſont preſque d'aucun uſage, quand l'animal vit ſeul, ou qui ne le diſtinguent point alors des autres animaux, lui donnent une induſtrie ſupérieure à tous les inſtincts, quand il vit en ſociété.

Sans paſſions, ſans violence & ſans ruſe, dans l'état iſolé, à peine oſe-t-il ſe défendre. A moins qu'il ne ſoit pris, il ne ſait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état ſocial, tous les moyens de ſe conſerver ſans guerre, & de vivre ſans faire ni ſouffrir d'injure. Cet animal paiſible & même familier eſt d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à perſonne, parce qu'il n'a beſoin que de lui-même, il entre en communauté, mais il ne veut point ſervir, ni ne prétend commander. Un inſtinct muet au dehors, mais qui lui parle en dedans, préſide à ſes travaux.

C'eſt le beſoin commun de vivre & de peupler qui rappelle les Caſtors & les raſſemble

raſſemble en été pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous les côtés, & ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois cens, mais toujours ſur le bord de l'eau ; parce que c'eſt ſur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invaſions. Quelquefois ils préferent les lacs dormans au milieu des terres peu frequentées ; parce que les eaux y ſont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étangs, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruiſſeaux ; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. La ſeule penſée de cet ouvrage, eſt un ſyſtême d'idées très-compoſées, très compliquées, qui ſemble n'appartenir qu'à des êtres intelligens; & ſi ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un Chrétien croiroit & diroit que les Caſtors ont une ame ſpirituelle, ou que celle de l'homme n'eſt que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur ſur une épaiſſeur de douze pieds à la baſe, qui décroît juſqu'à deux ou trois pieds par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le tra-

vail, on choiſit l'endroit d'une riviere, où il y a le moins d'eau. S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abatre pour qu'il tombe de lui-même en travers ſur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le ſcie ou plutôt on le ronge au pied avec quatre dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé de ſes branches par le peuple ouvrier qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits ſont également abattus, dépécés & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres juſqu'au bord de la riviere, d'autres les conduiſent ſur l'eau juſqu'à l'endroit où ſe doit faire la chauſſée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une queue & des pieds ? Le voici. Avec les ongles on creuſe un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu ſur le bord de la riviere ou contre le madrier qui la traverſe. Avec les pieds, on dreſſe le pieu & on l'enfonce par la pointe dans le trou où il ſe plante debout. Avec la queue, on fait du mortier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches pour maçonner le pilotis. Le

talus de la digue eſt oppoſé au courant de l'eau pour mieux en rompre l'effort par degrés, & les pieux y ſont plantés obliquement à raiſon de l'inclinaiſon du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber ; & pour lui ouvrir un écoulement qui diminue l'action de ſa pente & de ſon poids, on ouvre deux ou trois iſſues au ſommet de la digue par où la riviere débouche une partie de ſes eaux.

Quand cet ouvrage eſt achevé en commun par la république, chaque citoyen ſonge à ſe loger. Chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau ſur le pilotis. Elles ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diametre, ſur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier, maçonnées en dedans & au dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtus d'une eſpece de ſtuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur.

Chaque maiſon a deux portes, l'une du côté de la terre pour aller faire des proviſions ; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir ſi l'ennemi vient, c'eſt-à-dire, l'homme deſtructeur des cités & des répnbliques. La fenêtre de la maiſon eſt ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle ſert en hiver à garantir des glaces qui ſe forment épaiſſes de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, eſt appuyée ſur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui faiſant un bâtardeau devant la maiſon, laiſſe une iſſue pour s'échaper ou nager ſous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement un plancher jonché de verdure, & tapiſſé de branches de ſapin. On n'y voit point de meubles de propreté, même pour les ordures qu'on ne ſouffre point dans la maiſon, comme on fait dans nos palais.

Les matériaux de ces édifices ſont toujours voiſins de l'emplacement. Ce ſont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains qui s'en conſtruiſent des logemens. Ces citoyens ont le plaiſir en taillant ce bois

de s'en nourrir, pour ainſi dire. A l'exemple de certains ſauvages de la mer glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eſt vrai que ceux-là ne l'aiment que ſéche, pilée & apprêtée avec des ragoûts ; au lieu que ceux-ci la mâchent & la ſuccent toute fraîche.

On fait des proviſions d'écorce & de branches tendres, dans des magaſins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ſes habitans. Chacun reconnoit ſon magaſin, & perſonne ne va piller dans celui de ſes voiſins. Chaque tribu vit dans ſon quartier, contente de ſon domaine, mais jalouſe de la propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le travail. On y ramaſſe, on y dépenſe ſans querelles ni procès les proviſions de la communauté. Des citoyens qui ne ſe ſentent point la ſoif du ſang & de l'or, n'ont jamais la guerre pour aucune eſpece de butin. Leur avidité ſe borne à des mets ſimples que le travail même leur prépare; leur unique paſſion eſt l'amour conjugal qui a pour baſe & pour terme l'amour de ſa race.

Deux êtres aſſortis & réunis par un goût, par un choix réciproque, après s'être éprouvés par une aſſociation à des

travaux publics pendant les beaux jours de l'été, conſentent à paſſer enſemble la rude ſaiſon des hivers. Ils s'y préparent par l'approviſionnement qu'ils font en ſeptembre. Les deux époux ſe retirent dans leur cabane dès l'automne qui n'eſt pas moins favorable aux amours que le printems. Si la ſaiſon des fleurs invite les oiſeaux du ciel à ſe perpétuer dans les bois; la ſaiſon des fruits excite peut-être auſſi fortement les habitants de la terre à la repeupler. L'hiver donne au moins le loiſir d'aimer; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne ſe quittent plus. Aucun travail, aucun plaiſir ne fait diverſion, ne dérobe du tems à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette paſſion univerſelle de la nature. Si quelque beau ſoleil vient égayer la triſte ſaiſon, le couple heureux ſort de ſa cabane, va ſe promener ſur le bord de l'étang ou de la riviere, y manger de l'écorce fraîche, y reſpirer les ſalutaires exhalaiſons de la terre. Cependant la mere met au jour vers la fin de l'hiver les fruits de l'hymen conçu en automne; & tandis que le pere attiré dans les bois par les douceurs du printems, laiſſe à ſes petits

la place qu'il occupoit dans ſa cabane étroite, elle les allaite, les ſoigne, les éléve au nombre de deux ou trois. Enſuite elle les mene dans ſes promenades où le beſoin de ſe refaire & de les nourrir, lui fait chercher des écrevices, du poiſſon, de l'écorce nouvelle, juſqu'à la ſaiſon du travail.

Ainſi vit cette république dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes Chartreuſes. Mais elles n'en ont que l'apparence; & ſi le bonheur habite dans ces deux ſortes de communautés, il faut avouer qu'il ne ſe reſſemble guere à lui-même en ſes moyens; puiſque là c'eſt à ſuivre la nature qu'on le fait conſiſter, & qu'ici c'eſt à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme en ſa folie a cru trouver la ſageſſe. Une foule d'êtres vivent dans une ſorte de ſociété qui ſépare à jamais les deux ſexes. L'un & l'autre iſolés dans des cellules où pour être heureux, ils n'auroient qu'à ſe réunir, conſument les plus beaux jours de leur vie à étouffer, à déteſter le penchant qui les attire à travers les priſons & les portes de fer que la peur a élevées contre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où eſt l'impiété, ſinon dans

l'inhumanité de ces inſtitutions ſombres & féroces qui dénaturent l'homme pour le diviniſer, qui le rendent ſtupide, imbécille & muet comme des bêtes, pour qu'il devienne ſemblable aux Anges ? Dieu de la nature, c'eſt à ton tribunal qu'il faut en appeller de toutes les loix qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une ſtérilité que ton exemple déſavoue. N'es-tu pas eſſentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du cahos, toi qui fais ſans ceſſe ſortir & renaître la vie du ſein de la mort même ? Qui eſt-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être ſolitaire qui trouble le ſilence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux qui ſans ſe vanter de l'inſtinct de te connoître, te glorifie dans ſes amours, en perpétuant la ſuite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain, architecte, induſtrieux, intelligent, prévoyant & ſyſtématique dans ſes plans de police & de ſociété, c'eſt le Caſtor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux ſi ſa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & ſauvage à la ruine de ſes cabanes & de ſa race ! Souvent

les Amériquains ont détruit les établiſſemens des Caſtors, & ces animaux infatigables ſont venus les réédifier pluſieurs étés de ſuite dans l'enceinte d'où ils avoient été chaſſés. C'eſt en hiver qu'on vient les inveſtir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chaſſeurs, un coup de queue frappé fortement ſur l'eau, ſonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à ſe ſauver ſous les glaces. Mais il eſt bien difficile d'échaper à tous les piéges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le Caſtor à l'affût. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guere le tirer au fuſil ſur les bords de l'étang dont il ne s'éloigne jamais aſſez pour être ſurpris. L'eût-on bleſſé avant qu'il ſe fût jetté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger, & s'il meurt de ſa bleſſure, on le perd, parce qu'il ne ſurnage point.

Un moyen plus sûr d'attraper les Caſtors, eſt de dreſſer des trappes dans les bois où ils vont ſe régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de coupeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe, & leur écraſe

les reins. L'homme caché dans un lieu voiſin accourt, ſe jette ſur ſa proie, acheve de la tuer & l'emporte.

D'autres ſortes de chaſſe ſont encore plus uſitées & d'un plus grand ſuccès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire ſortir les habitans, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On prend ce moment pour leur caſſer la tête. D'autrefois l'animal chaſſé de ſon logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout au tour, en briſant la glace à quelques toiſes. Veut-on prendre la peuplade entiere, au lieu de rompre les écluſes pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande, on ouvre la chauſſée pour laiſſer couler l'eau de l'étang où les Caſtors vivent. Reſtés à ſec, hors d'état de s'échapper ou de ſe défendre, on les prend à loiſir & à volonté. Mais on a ſoin d'en laiſſer toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour reprendre l'habitation; & cette généroſité n'eſt qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conſerver peu, que pour avoir plus à détruire. Le Caſtor dont le cri plaintif ſemble implorer ſa clémence

& ſa pitié, ne trouve dans le ſauvage que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ſes propres beſoins, que pour les ſuperfluités d'un monde étranger. O nature ! où eſt ta providence, où eſt ta bienfaiſance d'avoir armé les animaux eſpece contre eſpece, & l'homme contre tous ?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'induſtrie des Caſtors, avec la vie errante des ſauvages du Canada ; peut-être avouera-t-on que vu la ſupériorité des organes de l'homme ſur ceux de tous les animaux, le Caſtor s'étoit bien plus avancé dans les arts de ſociabilité que l'Amériquain, quand l'Européen alla étendre & porter ſes connoiſſances & ſes progrès dans l'Amérique ſeptentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau monde que l'homme, tranquille poſſeſſeur de ces contrées favorables à ſon eſpece, le Caſtor avoit mis à profit une paix de pluſieurs ſiécles, pour perfectionner l'uſage de ſes facultés. Sous notre hémiſphere, l'homme s'eſt emparé des régions les plus ſaines & les plus fertiles ; il en a chaſſé ou il y a ſubjugué tous les autres

animaux. L'Abeille ſeule & la Fourmi ont dérobé par leur petiteſſe leurs loix & leur gouvernement à la jalouſe & deſtructive domination de ce tyran de la nature humaine. Ainſi voit-on quelques républiques ſans éclat & ſans vigueur ſe ſoutenir par leur foibleſſe, même au milieu des vaſtes monarchies de l'Europe qui tôt ou tard les engloutiront. Mais les quadrupedes ſociables, relégués dans des climats inhabitables & contraires à leur multiplication, ſe ſont trouvés par-tout iſolés, incapables de ſe réunir en communauté, d'étendre leurs connoiſſances & leur perfectibilité ; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour ſe croire d'une nature ſupérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre ſon eſpece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que méchaniques, & ne ſuppoſent aucun principe ſemblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi conſiſte la perfection, ſi l'être le plus civiliſé ſe trouve le plus parfait ; ſi la poliſſure qui diminue la ſolidité de la ma-

tiere, en releve le prix & la valeur ; ſi ce ſont des armes luiſantes ou des armes péſantes qu'il faut à l'homme robuſte ; ſi ce qu'il gagne en propriété des choſes, il ne le perd pas en propriété de ſa perſonne ; ſi tout ce qu'il ajoute à ſes jouiſſances, n'eſt pas retranché de ſa durée : le Caſtor qui parmi nous eſt errant, ſolitaire, timide, ignorant, ne connoiſſoit-il pas dans le Canada le gouvernement civil & domeſtique, les ſaiſons du travail & du repos, certaines regles d'architecture, l'art curieux & ſavant de conſtruire des digues ? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité avec des inſtrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec ſa queue. Ses dents qui lui ſervent à la place de mille outils ſont circulaires, & gênées par les lévres. L'homme au contraire avec une main qui ſe plie à tout, & ſe ſoumet à tout, a dans ce ſeul organe de tact tous les inſtrumens réunis de la force & de l'adreſſe. Mais il doit à cet unique avantage de ſon organiſation la ſupériorité de ſon eſpece ſur toutes les autres. Ce n'eſt point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiſeaux, qu'il eſt le roi des animaux, c'eſt parce

qu'il eſt armé d'une main ſouple, flexible, induſtrieuſe, terrible & ſecourable. Sa main eſt ſon ſceptre. Ce même bras qu'il éleve au ciel comme pour y chercher ſon origine, il l'étend & l'appéſantit ſur la terre, pour y dominer par la deſtruction, pour en bouleverſer la ſurface, & dire quand il a tout ravagé, c'eſt ici que je regne ſans ſujets, mais ſans rivaux. La plus sûre marque de la population de l'eſpece humaine, eſt la dépopulation des autres eſpeces. Ainſi diminue & diſparoît inſenſiblement dans le Canada celle du Caſtor, depuis que les Européens ont pris goût à ſa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui en change la couleur, en modifiant l'eſpece. Dans le même canton où ſont les peuplades de Caſtors civiliſés, il y a pourtant des Caſtors ſauvages & ſolitaires. Ces animaux rejettés, dit-on, de la ſociété par leurs défauts, vivent ſans maiſon, ſans magaſin, dans un boyau ſous terre. On les appelle Caſtors terriers. Leur robe eſt ſale, leur poil eſt rongé ſur le dos, par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils ſe creuſent. Ce terrier qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou foſſé plein

d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de ſe garantir de l'inondation dans la crûe des eaux. Quelques-uns de ces Caſtors ſont aſſez ſauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur eſpece ; ils n'aiment que la terre. Tels ſont nos Lièvres d'Europe. Ces Caſtors ſolitaires & terriers n'ont pas le poil auſſi luiſant, auſſi poli que ceux qui vivent en ſociété. Leur fourrure ſe reſſent de leurs mœurs.

On trouve des Caſtors en Amérique depuis le trentieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au ſoixantieme. Toujours clair ſemés au midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce ſont les plus beaux. Cependant ſous ce climat le plus froid qui ſoit habité par cette eſpece, il y en a parmi les noirs de tout à fait blancs ; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux ſur le chignon & la croupe : tant la nature ſe plaît à marquer les nuances du chaud

& du froid, & la variété de toutes ſes influences, non-ſeulement dans la figure, mais juſques ſur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux, dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils mépriſent juſqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là ſont rares.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Françoiſe fit d'abord ce commerce à Tadouſſac, port ſitué à trente lieues au deſſous de Quebec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un ſecond entrepôt. Avec le tems, Montreal attira ſeul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin ſur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des ſauvages qui les apportoient, ne manqua pas de groſſir, à meſure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandiſes, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient ſans conduire avec eux une nouvelle nation. C'eſt ainſi qu'on vit ſe former une eſpece de foire

où ſe rendoient tous les peuples de ce vaſte continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richeſſe ; & la colonie qu'ils avoient fondée à la nouvelle Yorck, ne tarda pas à détourner une ſi grande circulation. Après s'être aſſurés de leur ſubſiſtance, en donnant leurs premiers ſoins à l'agriculture, ils penſerent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations fieres de ce nom, ne ſouffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations ſauvages qu'ils avoient conſtamment pour ennemies, ni que celles-ci vinſſent ſur leur territoire leur diſputer par la concurrence les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt ſuſpendu les hoſtilités nationales entre les ſauvages, l'Anglois ſe répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences ſur le François ſon rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ſes marchandiſes s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit ſeul les groſſes étoffes qui convenoient le mieux

au goût des ſauvages. Le commerce du caſtor étoit libre chez lui, tandis que chez les François il étoit & fut toujours aſſervi à la tyrannie du monopole. C'eſt avec cette liberté, cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandiſes qui faiſoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada, un uſage qu'ils avoient d'abord reſſerré dans des bornes aſſez étroites. La paſſion de courir les bois qui fut celle des premiers colons avoit été ſagement reſtreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année vingt-cinq permiſſions de franchir ces bornes pour aller faire le commerce chez les ſauvages. L'aſcendant que prenoit la nouvelle York, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoient des eſpeces de priviléges excluſifs qu'on exerçoit par ſoi-même ou par d'autres. Ils duroient un an ou même au-delà. On les vendoit; & le produit en étoit diſtribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux miſſionnaires, à ceux qui s'étoient ſignalés par une belle action

ou par une entrepriſe utile ; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même qui vendoit les permiſſions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit verſé dans les caiſſes publiques ; mais il ne devoit compte à perſonne de cette adminiſtration.

Elle eut des ſuites funeſtes. Pluſieurs de ceux qui faiſoient la traite ſe fixoient parmi les ſauvages, pour ſe ſouſtraire aux aſſociés dont ils avoient négocié les marchandiſes. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois où les profits étoient plus conſidérables. Sur des lacs immenſes, ſouvent agités de violentes tempêtes ; parmi des caſcades qui rendent ſi dangereuſe la navigation des fleuves les plus larges du monde entier ; ſous le poids des canots, des vivres, des marchandiſes qu'il falloit voiturer ſur les épaules dans les *portages* où la rapidité, le peu de profondeur des eaux oblige de quitter les rivieres pour aller par terre ; à travers tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périſſoit dans les neiges ou dans les glaces ; par la faim ou par le fer de l'ennemi. Ceux

qui rentroient dansla colonie avecun bénéficedefix ou ſept cent pour cent, neleur devenoient pas toujours plus utiles ; ſoit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès ; ſoit parce que leur exemple inſpiroit le dégoût des travaux aſſidus. Leurs fortunes ſubitement amaſſées diſparoiſſoient auſſi vîte, ſemblables à ces montagnes mouvantes qu'un tourbillon de vent éleve & détruit tout à coup dans les pleines ſablonneuſes de l'Afrique. La plupart de ces coureurs épuiſés par les fatigues exceſſives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieilleſſe prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux ſurces inconvéniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit ſans relâche à élever une échelle de forts qu'elle croyoit néceſſaire à ſa conſervation, à ſon agrandiſſement dans l'Amérique ſeptentrionale. Ceux qu'elle avoit conſtruits, ſoit à l'oueſt, ſoit au midi du fleuve Saint Laurent pour reſſerrer l'ambition des Anglois avoient de la grandeur, de la ſolidité. Ceux qu'elle

avoit jettés ſur les différens lacs, dans les poſitions les plus importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au nord juſqu'à mille lieues de Quebec ; mais ce n'étoient que de miſérables paliſſades, deſtinées à contenir les ſauvages, à s'aſſurer de leur alliance & du produit de leurs chaſſes. Il y avoit dans tous une garniſon plus ou moins nombreuſe, à raiſon de l'importance du poſte & des ennemis qui le menaçoient. C'eſt au commandant de chacun de ces forts qu'on jugea devoir confier le droit excluſif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de ſa domination. Ce privilege s'achetoit ; mais comme il étoit toujours une occaſion de gain, ſouvent même d'une fortune très-conſidérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favoriſés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eût pas les fonds néceſſaires pour l'exploitation, ils trouvoient aiſément des capitaliſtes qui s'aſſocioient à leur entrepriſe. On prétendoit que loin de contrarier le bien du ſervice, ce ſyſtême lui étoit favorable, parce qu'il mettoit les militaires dans la néceſſité d'avoir des liaiſons plus ſuivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mou-

vemens, de ne rien négliger pour s'aſſurer de leur amitié. Perſonne ne voyoit ou ne vouloit voir que cette diſpoſition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre ſentiment que celui de l'intérêt ; & ſeroit la ſource d'une oppreſſion ſuivie.

Cette tyrannie, devenue en peu de tems univerſelle, ſe fit ſentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abuſant de leur privilege excluſif, eſtimoient ſi peu ce qu'on leur préſentoit, donnoient une ſi grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les ſauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils ſe rendoient en foule à Chouaguen ſur le lac Ontario, où les Anglois leur accordoient des conditions beaucoup plus favorables. On fit craindre à la cour de France les ſuites de ces nouvelles liaiſons. Elle réuſſit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois poſtes, & donnant un meilleur traitement aux ſauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il ? Le roi fut ſeul en poſſeſſion des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs ; le roi eut ſans concurrence les

peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne ; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus ſujet à ſe corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaiſes pelleteries, achetées ſans fidélité, étoient entaſſées ſans ſoin dans des magaſins où elles devenoient la proie des vers. Lorſque la ſaiſon de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit ſur des bateaux, abandonnés à la merci des ſoldats, des paſſagers, des matelots qui n'ayant aucun intérêt ſur ces marchandiſes, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité ! Arrivées ſous les yeux des adminiſtrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'eſt ainſi que les avances conſidérables faites par le gouvernement, lui retournoient preſque en pure perte.

Mais ſi ce commerce ne produiſoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux ſauvages ; quoique l'or & l'argent n'en fuſſent point le ſigne dangereux. En échange de leurs pellèreries, ils recevoient à la vérité des ſcies, des couteaux, des

haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de groſſes étoffes de laine, premiers inſtrumens ou gages de la ſociabilité. Mais on leur vendoit auſſi ce qui leur eût été funeſte, même à titre de don & de préſent, des fuſils, de la poudre, du plomb, du tabac & ſur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boiſſon, le préſent le plus funeſte que l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eût pas plutôt été connue des ſauvages, qu'ils ſe prirent pour elle de la plus forte paſſion. Il leur étoit également impoſſible, & de s'en abſtenir, & d'en uſer avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domeſtique; qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les ſœurs, les freres à s'inſulter, à ſe mordre, à ſe déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'eſt vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en paſſer, & ſi vous refuſez

de

de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'eſt vous qui avez fait le mal ; il eſt ſans remede.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des déſordres qu'occaſionnoit un ſi funeſte commerce, l'a tour-à-tour proſcrit, toléré, autoriſé, en raiſon des biens ou des maux qu'on y faiſoit enviſager à ſes miniſtres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie ne fut guere moins vive en fraude qu'en liberté. Cependant les eſprits ſages la regardoient comme la cauſe principale de la diminution d'hommes, & par conſéquent de peaux de bêtes, diminution qui devenoit tous les jours plus ſenſible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vu depuis, lorſque l'élévation du duc d'Anjou ſur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre univerſelle. Ce feu paſſa les mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât. Depuis longtems les Anglois & les François bri-

guoient à l'envi l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'eſtime ou de crainte avoient enflé ſon cœur naturellement haut. Il ſe croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ſes intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoſtilités. Cette réſolution s'accordoit avec la ſituation de la colonie Françoiſe, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de ſa métropole. La nouvelle York au contraire, dont les forces déja conſidérables augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans ſa querelle. Ses inſinuations, ſes préſens, ſes négocations furent inutiles juſqu'en 1709. A cette époque, elle réuſſit à ſéduire quatre des cinq nations; & ſes troupes reſtées juſqu'alors dans l'inaction, s'ébranlerent ſoutenues d'un grand nombre de guerriers ſauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'aſſurance preſque infaillible de le conquérir, lorſqu'un chef Iroquois qui n'avoit jamais

approuvé la conduite qu'on tenoit, dit ſimplement aux ſiens : que deviendrons-nous, ſi nous réuſſiſſons à chaſſer les François ? Ce peu de mots prononcés avec un air de myſtere & d'inquiétude, rappella promptement à tous les eſprits leur premier ſyſtême, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour aſſurer l'indépendance de la nation Iroquoiſe. Auſſi-tôt il fut réſolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public ; mais comme il paroiſſoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir ſuppléer à une défection manifeſte par une trahiſon ſecrette. Les ſauvages ſans loix, les vertueux ſpartiates, les religieux hébreux, les Grecs & les Romains éclairés & belliqueux, tous les peuples brutes ou policés ont toujours ajouté la ruſe à la force dans le droit des gens, ou la politique. La raiſon n'a pas encore atteint l'art d'être heureuſe ſans nuire.

On s'étoit arrêté ſur les bords d'une petite riviere, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois qui paſſoit à la chaſſe tout le loiſir que lui laiſſoit la guerre, imagina de jetter dans

la riviere un peu au-deſſus du camp ; toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois qui ne ſe défioient pas d'une ſemblable perfidie, continuerent malheureuſement à puiſer dans cette ſource empeſtée. Il en périt ſubitement un ſi grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la ſuite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Françoiſe. Une flotte nombreuſe deſtinée contre Quebec, & qui portoit cinq ou ſix mille hommes de débarquement, entra l'année ſuivante dans le fleuve Saint Laurent. Elle étoit ſûre d'atteindre au but de ſon armement, ſi elle fût arrivée au terme de ſa deſtination. Mais la préſomption de ſon amiral, & le courroux de élémens la firent périr dans la route. Ainſi le Canada tout à la fois délivré de ſes inquiétudes, & du côté de la terre & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu ſans ſecours & ſans perte, contre la force & la politique des Anglois.

Cependant la France qui pendant quarante ans avoit ſoutenu ſeule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou

repouſſé toutes les nations réunies, fait avec ſes propres ſujets ſous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ſes divers royaumes ; la France qui avoit produit dans ſon ſein aſſez de grands hommes pour immortaliſer vingt regnes, & ſous un ſeul regne tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples ; la France alloit couronner tant de gloire & de ſuccès en plaçant une branche de ſa maiſon royale ſur la monarchie des Eſpagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eu dans le tems de ſes plus éclatantes proſpérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une ſupériorité prompte & déciſive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ſes deſtinées. Fiere & vigoureuſe ſous un roi brillant de toutes les graces & la force de la jeuneſſe, après s'être élevée avec lui par tous les dégrés de la gloire & de la grandeur, elle deſcendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'eſprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuſe, décida du choix des

miniſtres, des généraux, des adminiſtrateurs ; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui plus que les autres hommes s'attachent au ciel, quand la terre va leur manquer, ſemblent chercher dans leur vieilleſſe une nouvelle eſpece de flatteurs qui les bercent d'eſpérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'eſt alors que l'hypocriſie toujours prête à ſurprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les frayeurs qu'elle y avoit ſemées ; & ſous prétexte de les conduire au ſeul bonheur qui peut leur reſter, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge eſt un état de foibleſſe ainſi que le premier, une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais, l'intrigue eſpère davantage, & le mérite moins ; les talens ſe retirent, & les ſollicitations de toute eſpece s'avancent ; les places tombent au hazard ſur des hommes qui tous également incapables de les remplir, ont la préſomption de s'en croire dignes. La nation dès-lors perd ſa force avec ſa confiance, & tout va comme tout eſt mené,

ſans deſſein, ſans vigueur & ſans intelligence.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une ſuite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des ſacrifices plus extraordinaires encore que ſon abaiſſement. Mais il ſembla les dérober aux yeux de ſon peuple, en les faiſant ſurtout au-delà des mers. On peut juger combien il en dût coûter à ſa fierté de céder aux Anglois la baye d'Hudſon, Terre-neuve & l'Accadie, trois poſſeſſions qui formoient avec le Canada l'immenſe pays connu ſous le nom glorieux de nouvelle France. On verra dans le livre ſuivant comment une puiſſance accoutumée à multiplier ſes conquêtes, tâcha de réparer ſes pertes.

Fin du quinzieme Livre.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Etabliſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEIZIEME.

LA guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne avoit embraſé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux ſiecles l'inquiétude qui la tourmente. Tous les trônes s'étoient

ébranlés, pour en diſputer un ſeul, qui ſous Charles-Quint les avoit tous fait trembler. Une maiſon ſouveraine de cinq ou ſix états, avoit donné à la nation Eſpagnole cette grandeur Coloſſale qui devoit enchanter ſon imagination. Une maiſon plus puiſſante encore, parce qu'avec moins de bras elle avoit un plus grand corps, ambitionnoit de commander à cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon rivaux depuis deux cens ans, faiſoient les derniers efforts pour emporter une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel embraſſeroit les plus belles & les plus nombreuſes couronnes. L'Europe partagée entre deux maiſons dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles puſſent étendre leurs branches, mais non que pluſieurs ſceptres fuſſent réunis comme autrefois dans une ſeule main. Tout s'arma pour diſperſer ou ſéparer un vaſte héritage; & l'on réſolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une puiſſance qui avec ce nouveau poids dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce

qu'elle étoit ſoutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux ſoldats, défola tous les pays qu'elle devoit ſecourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire fit la loi; mais avec une inconſtance qui ne ceſſoit d'irriter le feu de la diſcorde. Les mêmes drapeaux proſpéroient dans un pays, & ſuccomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit ſur mer, étoit défait ſur terre. On apprenoit en même-tems & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin après que les états eurent été épuiſés d'or & de ſang; après douze ans de calamités & de dépenſes, les peuples qui s'étoient éclairés au milieu des incendies de la guerre, s'empreſſerent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ſes premiers regards vers l'Amérique ſeptentrionale où ſembloit l'appeller l'analogie du ſol & du climat; & ce fut l'iſle du Cap Breton qui fixa d'abord ſon attention.

Les Anglois regardoient cette poſſeſ-

ſion comme l'équivalent, de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Auſſi s'oppoſoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi mal réconcilié de la peupler, de la fortifier, quoiqu'elle lui appartînt. Ils ne voyoient que ce moyen pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ſes navigateurs. La modération de la Reine Anne, ou peut-être la corruption de ſes miniſtres, ſauverent cette nouvelle humiliation à la France. Cette couronne fut autoriſée à faire au Cap Breton tous les arrangemens qui lui conviendroient.

Cette iſle ſituée entre les quarante-cinq & les quarante-ſept degrés de latitude nord, eſt à l'entrée du golphe Saint Laurent. Terre-neuve à ſon orient ſur la même embouchure, n'en eſt éloignée que de quinze ou ſeize lieues; l'Acadie à ſon couchant n'en eſt ſéparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainſi placée entre les domaines cédés à ſes ennemis, elle menaçoit leurs poſſeſſions, en protégeant celles de ſes maîtres. Sa longueur eſt d'environ trente-ſix lieues, & ſa plus grande largeur de

vingt-deux. Elle eſt hériſſée dans toute ſa circonférence de petits rochers ſéparés par les vagues au-deſſus deſquelles pluſieurs élevent leur ſommet. Tous ſes ports ſont ouverts à l'orient, en tournant au ſud. On ne trouve ſur le reſte de ſon enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtimens dans des anſes ou entre des iſlets. A l'exception des lieux montueux, la ſurface du pays a peu de ſolidité. Ce n'eſt par-tout qu'une mouſſe légere & de l'eau. La grande humidité du terrein s'exhale en brouillards, ſans rendre l'air mal-ſain. Du reſte le climat eſt très-froid, ce qui doit provenir, ſoit de la prodigieuſe quantité de lacs long-tems glacés qui couvrent plus de la moitié de l'iſle, ſoit des forêts qui la rendent inacceſſible aux rayons du ſoleil, d'ailleurs affoiblis par d'éternels nuages.

Quoique le Cap Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François qui en prirent poſſeſſion au mois d'Août 1713 furent proprement ſes premiers habitans. Ils changerent ſon nom en celui de l'iſle Royale, & jetterent les

yeux ſur le fort Dauphin pour y former leur principal établiſſement. Ce Havre préſentoit un circuit de deux lieues. Les vaiſſeaux qui venoient juſqu'aux bords, y ſentoient à peine les vents. Les bois de chêne néceſſaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, ſe trouvoient fort près. La terre y paroiſſoit moins ſtérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable ; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ſes avantages, le fit abandonner même après des travaux aſſez conſidérables. Les vues ſe tournerent vers Louiſbourg dont l'abord étoit plus facile ; & la commodité fut préférée à la ſûreté.

Le port de Louiſbourg ſitué ſur la côte orientale de l'iſle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il eſt le plus étroit. Le fond en eſt bon : on y trouve ordinairement depuis ſix juſqu'à dix braſſes d'eau ; & il eſt aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer, ſoit pour ſortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-

commode pour le radoub des vaiſſeaux de toute grandeur, qui peuvent même y hiverner avec quelques précautions. Le ſeul inconvénient de ce havre excellent eſt de ſe trouver fermé par les glaces dès le mois de Novembre, & de ne s'ouvrir qu'en Mai & ſouvent en Juin. Son entrée naturellement fort reſſerrée, eſt encore gardée par l'iſle aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau couleroit immanquablement à fond tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le paſſage. Deux batteries, l'une de trente-ſix, & l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle placées vis-à-vis ſur les côtes oppoſées, fortifient & croiſent ce feu terrible.

La ville bâtie ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour ; ſes rues ſont larges & régulieres. On n'y voit guere que des maiſons de bois. Celles qui ſont de pierre, ont été conſtruites aux dépens du gouvernement, & ſont deſtinées à loger les troupes & les officiers. On y a conſtruit des calles ; ce ſont des ponts qui avan-

çant conſidérablement dans le port ſont très-commodes pour charger, pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louiſbourg. Cette entrepriſe fut exécutée ſur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place reſpectable. On laiſſa ſeulement ſans rempart une eſpace d'environ cent toiſes du côté de la mer; parce qu'on le jugea ſuffiſamment défendu par ſa ſituation. On ſe contenta de le fermer d'un ſimple bâtardeau. La mer y étoit ſi baſſe, qu'elle formoit une eſpece de lagune inacceſſible par ſes écueils à toute ſorte de bâtimens. Le feu des baſtions collatéraux achevoit de mettre cette eſtacade à couvert d'une deſcente.

La néceſſité de tranſporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux néceſſaires pour ces grandes conſtructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépenſa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour ſoutenir les pêcheries, pour aſſurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un aſyle en tems de guerre aux vaiſſeaux

qui viendroient des iſles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richeſſes du midi fuſſent gardées par les forces du nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'iſle les pêcheurs François fixés juſqu'alors à Terre-neuve. On eſpéra que leur nombre ſeroit bientôt groſſi par les Acadiens, auxquels les traités avoient aſſuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs poſſeſſions ſous la domination de l'Angleterre, que de les ſacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuſerent d'occuper, fut ſucceſſivement remplie par quelques malheureux qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louiſbourg, au fort Dauphin, au port Toulouſe, à Nericka, ſur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des graves pour ſécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'iſle. La terre s'y refuſe. Les

grains qu'on a tenté d'y ſemer à pluſieurs repriſes, le plus ſouvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré pour ſervir de ſemence à la moiſſon ſuivante. On ne s'eſt opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit aſſez bon, mais qui demandoit qu'on en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de ſe multiplier. La terre ſembloit n'appeller à l'iſle Royale que des pêcheurs & des ſoldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorſqu'elle reçut des habitans, le commerce de bois y a toujours été peu conſidérable. Ce n'eſt pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage : pluſieurs même qui pouvoient ſervir pour la charpente ; mais le chêne y a toujours été fort rare, & le ſapin n'a jamais donné beaucoup de réſine.

La traite des pelleteries étoit un objet aſſez peu important. Elle ſe réduiſoit à un petit nombre de peaux de Loup-cerviers, d'Orignaux, de Rats muſqués, de Chats ſauvages, d'Ours, de Loutres &

de Renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade ſauvage de Mikmaks qui s'étoit établie dans l'iſle avec les François, & qui n'eût jamais plus de ſoixante hommes en état de porter les armes. Le reſte venoit de Saint Jean ou du continent voiſin.

Il eût été poſſible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horiſontales, de n'avoir jamais plus de ſix ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées, ſans qu'on ſoit réduit à creuſer la terre ou à détourner les eaux. On a trouvé ce charbon peu propre aux forges, parce qu'il brûle le fer; mais pour tous les autres uſages, il n'en eſt point d'auſſi bon dans toute la ſurface du globe. Quoique la nouvelle Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuſe depuis 1745 juſqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, ſi les bâtimens expédiés pour les iſles Françoiſes n'avoient eu beſoin de leſt. Un feu qu'il n'a pas été poſſible d'étouffer a embraſé une des principales mines. Il brûle encore, & l'on peut ſoupçonner qu'il doit

produire un jour quelque révolution extraordinaire. Si l'imprudence d'un ſeul homme a pu allumer par une étincelle un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre ; qu'il faut peu de choſe à la nature, pour exciter un volcan, qui conſume un pays avec ſes habitans !

Toute l'activité de la colonie s'eſt conſtamment tournée vers la pêche de la morue ſéche. Les habitans moins aiſés y employoient annuellement deux cens chaloupes, & les plus riches cinquante à ſoixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les ſoirs porter leur poiſſon, qui, préparé ſur le champ avoit toujours le degré de perfection dont il étoit ſuſceptible. Les bâtimens plus conſidérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient pluſieurs jours leur morue ; & comme elle prenoit ſouvent trop de ſel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de ſuivre leur proie, à meſure que le défaut de nourriture lui faiſoit abandonner l'iſle Roya-

le ; & par la facilité de porter eux-mêmes durant l'automne le produit de leurs travaux aux iſles méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'iſle, il en arrivoit tous les ans de France qui ſéchoient leur morue, ſoit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, ſoit ſur les graves dont l'uſage leur étoit toujours réſervé.

La métropole envoyoit auſſi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de boiſſons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choſes qui étoient néceſſaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires, ſe bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe auſſi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandiſes avec de la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaiſon, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'iſle Royale n'envoyoit pas toute ſa pêche en Europe. Une partie paſſoit aux iſles Françoiſes du midi ſur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient de-

puis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du ſaumon & du maquereau ſalés, de l'huile de poiſſon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec des ſirops & du rataffia.

L'iſle Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé pour la plus grande partie par les colons de la nouvelle Angleterre qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation qui ſe faiſoit toute entiere à Louiſbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſere affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'iſle. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſ-

tenciles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un très-haut intérêt. Ceux même qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances, ne tarderent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches malheureuſes les y réduiſirent en peu de tems. Des ſecours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les écraſerent ſans reſſource. Telle eſt une des injuſtices de l'inégalité des conditions, que l'homme né ſans fortune, n'en acquiert preſque jamais que par la violence ou la fraude qui ont valu les richeſſes à la plupart des familles qui les poſſedent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale néceſſité par l'induſtrie & le travail. Cependant toutes les colonies Françoiſes de la nouvelle France n'étoient pas prédeſtinées dès leur origine à cet état de langueur.

Plus heureuſe que l'iſle Royale, celle de Saint Jean a mieux traité ſes habitans. Plus avancée dans le golphe Saint Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guere qu'une dans ſa plus grande largeur. Sa courbure naturelle qui ſe termine en pointe aux deux

extrêmités, lui donne la figure du croiſſant de la lune. Quoique la propriété n'en eût jamais été diſputée à la France, cette couronne ſembloit l'avoir dédaignée, avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-neuve lui ouvrirent les yeux ſur ce foible reſte ; & le gouvernement voulut ſavoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid exceſſif, la neige abondante, la quantité d'inſectes prodigieuſe ; mais qu'une côte ſaine, un port excellent, & de havres commodes, rachetoient ces déſagrémens. On y vit un pays uni que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes par une infinité de petites ſources qui le traverſoient ; un ſol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les eſpeces de grains ; du gibier & des bêtes fauves ſans nombre ; un abord exceſſif des meilleures ſortes de poiſſon, une population de ſauvages plus conſidérable que dans les autres iſles. Ce dernier fait confirmoit ſeul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître en 1719 une compagnie qui forma le double projet de défricher une

iſle ſi productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureuſement l'intérêt qui avoit uni les aſſociés les diviſa, avant même qu'ils euſſent mis la main à l'exécution de leur entrepriſe. Saint Jean étoit retombé dans l'oubli, lorſque les Acadiens mécontens des traitemens qu'ils éprouvoient des Anglois, commencerent à paſſer dans cette iſle en 1749. Avec le tems, ils s'y réunirent juſqu'au nombre de trois mille cent cinquante quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & ſurtout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainſi la pêche de la morue ne fut permiſe qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint Pierre.

Borner l'induſtrie par des prohibitions ou des privileges excluſifs, c'eſt nuire tout à la fois au travail que l'on permet & à celui que l'on défend. Quoique l'Iſle de Saint Jean n'offre pas aſſez de graves pour ſecher la grande quantité de poiſſon qui ſe porte ſur ſes côtes, & que ce poiſſon ſoit trop gros pour être aiſément ſeché ; une puiſſance dont les pêcheries ne ſuffiſoient pas à la conſommation

ſommation de ſes nombreux ſujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de ſecheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte qui auroit fait ſeule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint Jean à l'agriculture, on les privoit de toute reſſource dans les années trop fréquentes, où la moiſſon étoit dévorée ſur pied par les Mulots & les Sauterelles. On réduiſoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec ſa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriſer, par l'impoſſibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'iſle ne recevoit annuellement d'Europe qu'un ou deux petits batimens qui abordoient au port la Joie. C'eſt Louisbourg qui fourniſſoit à ſes beſoins. Elle les payoit avec ſon froment, ſon orge, ſon avoine, ſes légumes, ſes bœufs & ſes moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à ſa police, plutôt qu'à ſa ſûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'iſle Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet adminiſtrateur comman-

doit au loin ſur un vaſte continent, dont la Louiſiane formoit la plus riche portion.

La Louiſiane que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Inſtruits par les ſauvages qu'il y avoit à l'occident du Canada un grand fleuve qui ne couloit ni au nord ni à l'eſt, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre dans le golfe du Mexique s'il avoit ſon cours au ſud, ou dans la mer du ſud s'il alloit ſe décharger à l'oueſt. La communication avec ces deux mers étoit aſſez importante pour être recherchée. On chargea de cette entrepriſe Joliet, habitant de Quebec qui avoit de l'eſprit & de l'expérience, & le jéſuite Marquette dont la vertu étoit reſpectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes qui, avec des vues également honnêtes, vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent enſemble du lac Michigan, entrerent dans la riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent juſqu'aſſez près de ſa ſource, malgré les rapides qui en rendent la navigation pénible. Après

quelques jours de marche, ils ſe rembarquerent ſur la riviere d'Ouiſconſing, & navigant toujours à l'oueſt, ils ſe trouverent ſur le Miſſiſſipi qu'ils deſcendirent juſqu'aux Akanſas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin; mais les vivres leur manquoient. C'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes ſeulement dans un pays dont ils ne connoiſſoient pas les mœurs; & d'ailleurs il leur étoit démontré que le fleuve ſe jettoit dans le golfe du Mexique. Cette connoiſſance étoit le premier but de leur voyage; ils crurent devoir reprendre la route du Canada. Entrés dans la riviere des Illinois, ils trouverent ce peuple aſſez nombreux, & diſpoſé à ſe lier avec leur nation. Sans rien cacher, ſans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie toutes les lumieres qu'ils avoient acquiſes.

La nouvelle France comptoit alors au nombre de ſes habitans un Normand nommé la Salle, poſſédé de la double paſſion de faire une grande fortune, de parvenir à une réputation brillante. Ce perſonnage avoit acquis dans la ſociété

des jéſuites où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, l'activité, l'enthouſiaſme, le courage d'eſprit & de cœur, que ce corps ſçavoit ſi bien inſpirer aux ames ardentes dont il aimoit à ſe recruter. La Salle prêt à ſaiſir toutes les occaſions de ſe ſignaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne ſongeoit pas à ſuivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, ſe préſente à la cour de Verſailles, s'y fait écouter, preſque admirer, dans un tems où la paſſion des grandes choſes échauffoit à la fois le prince & la nation. Il en revient comblé de graces, avec un ordre formel d'achever ce qu'on avoit ſi heureuſement commencé.

Cependant pour mieux réuſſir, il eut la ſageſſe de ne pas précipiter les événemens. Depuis les derniers établiſſemens françois du Canada juſqu'aux bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand eſpace. La prudence vouloit qu'on s'en aſſurât. Il commença par y établir pluſieurs poſtes dont la conſtruction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle fut interrom-

pue à pluſieurs repriſes par des incidens qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir. Lorſque le tems & les précautions eurent amené les choſes au point où on les vouloit, il s'embarqua en 1682 ſur le Miſſiſſipi, & le deſcendit juſqu'à ſon embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle qui ſavoit ceux qui reſtoient à faire, ſe hâta de regagner Quebec, d'où il alla propoſer en France la découverte du Miſſiſſipi par mer, & l'établiſſement d'une colonie qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéreſſante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop pris à l'oueſt, il manqua ſon terme, & ſe trouva le 10 Janvier 1685 dans la baye Saint Bernard éloignée de cent lieues du Miſſiſſipi. Cette erreur pouvoit ſe réparer; mais la Salle dont l'humeur étoit fiere & peu liante, s'étoit ſi vivement brouillé avec le commandant de ſa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Perſuadé d'ailleurs que la ri-

viere où il étoit entré, ne devoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il ſe flatta d'achever ſeul cette entrepriſe. Mais s'étant bientôt déſabuſé, il perdit ſa miſſion de vue. Au lieu de chercher parmi les ſauvages des guides qui l'auroient conduit à ſa deſtination, il voulut, dit-on, s'approcher des Eſpagnols, & prendre connoiſſance des fameuſes mines de Sainte Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorſqu'il fut maſſacré par quelques-uns de ſes compagnons auxquels ſa dureté, ſon entêtement, ſa hauteur l'avoient rendu inſupportable.

La mort du chef diſperſa les membres. Les ſcélérats qui l'avoient aſſaſſiné, périrent par la main les uns des autres. Pluſieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en conſumerent un aſſez grand nombre. Les Eſpagnols du nouveau Mexique qui allarmés du bruit de cette entrepriſe, s'étoient avancés pour la traverſer, prirent quelques-uns de ces fugitifs qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit conſtruit, de-

vinrent la victime des ſauvages. Il ne s'échappa que ſept hommes qui s'embarquerent ſur le Miſſiſſipi qu'ils avoient enfin découvert par terre, & d'où paſſant chez les Illinois, ils arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louiſiane fut oubliée en France.

D'Yberville, gentilhomme Canadien, qui s'étoit diſtingué par quelques coups de main d'une hardieſſe & d'un bonheur extrêmes qu'il avoit faits à a baye d'Hudſon, en Acadie & à Terre-neuve, réveilla en 1697 l'attention du miniſtere. On le fit partir de Rochefort avec deux vaiſſeaux, & il entra dans le Miſſiſſipi le 2 Juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve aſſez haut pour ſe convaincre par lui-même de la beauté, de la fertilité de ſes rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort qui ne ſubſiſta pas long-tems, il alla établir ailleurs ſa petite colonie principalement compoſée de Canadiens.

Entre l'embouchure du Miſſiſſipi & Penſacola que les Eſpagnols venoient d'élever dans la Floride, eſt une côte d'environ quarante lieues d'étendue. Elle eſt par-tout ſi baſſe que les vaiſſeaux marchands n'en peuvent approcher qu'à

quatre lieues de diſtance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son ſol entiérement ſablonneux eſt auſſi peu propre à la multiplication des troupeaux qu'à la culture. On n'y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Le climat eſt ſi brûlant, quand les rayons du ſoleil ont dardé ſur ces ſables, qu'il y a des ſaiſons où les chaleurs ſeroient inſupportables, ſans un vent léger qui s'élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le ſoir. Dans ce grand eſpace eſt un lieu qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation ſauvage qui autrefois y avoit fait quelque ſejour. Cette poſition la plus ſtérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu'on choiſit pour fixer le petit nombre d'hommes que d'Yberville avoit amenés ſous l'amorce des plus grandes eſpérances.

Deux ans après arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l'eſt de Biloxi, aſſez près de Penſacola. Les bords de la Maubille, qui n'eſt nulle part navigable que pour des pirogues, quoiqu'elle ait un fort long cours, furent jugés dignes d'être habités. La médiocrité des terres qu'il falloit aller

chercher même aſſez loin, ne parut pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejetter cette idée. Il fut décidé que les liaiſons qu'on formeroit avec les Eſpagnols & les ſauvages voiſins, compenſeroient tous ces déſavantages. Une iſle ſituée vis-à-vis de la Maubille, à quatre lieues de diſtance, y offroit un havre qu'on pouvoit regarder comme le port de la nouvelle colonie. On la nomma l'iſle Dauphine. Rien n'étoit plus commode que d'y décharger les marchandiſes de France, qu'il avoit fallu juſqu'alors envoyer à la côte par des chaloupes. Auſſi ſe peupla-t-elle malgré ſon aridité & devint-elle le quartier général de la colonie, juſqu'à ce que les vents qui l'avoient formée de ſables entaſſés, les accumulerent en 1717 au point de lui faire perdre l'unique avantage qui lui avoit donné une ſorte de célébrité.

On ne pouvoit raiſonnablement eſpérer aucun progrès d'un établiſſement jetté ſur ce territoire. La mort d'Yberville qui finit ſes jours en 1702 devant la Havane, en ſervant glorieuſement ſa patrie dans la marine, acheva d'éteindre

ce qui reſtoit d'eſpoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureuſe pour qu'on dût en attendre des ſecours. Tout le monde ſe croyoit à la veille d'un abandon entier ; & ceux qui ſe flattoient de trouver ailleurs un aſyle, s'empreſſoient de l'aller chercher. Le peu qui reſta par néceſſité, ne ſubſiſtoit que de quelques légumes, ou des courſes qui ſe faiſoient parmi les ſauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles plus miſérables les unes que les autres, lorſqu'on vit Croſat demander & obtenir en 1712 le commerce excluſif de la Louiſiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette ſupériorité de lumieres & de ſentimens qui ne croit rien au deſſus, rien au deſſous de ſoi, dans le ſervice de l'état ; & qui n'attend ſon luſtre que de l'éclat qu'elle procure à ſa patrie. Le ſol de la Louiſiane n'étoit pas l'objet des entrepriſes de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté ; & toute ſa conduite prouva qu'il ne ſe propoſoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau

Mexique, d'y verſer des marchandiſes de toutes les eſpeces, & d'en extraire une grande quantité de piaſtres. La conceſſion qu'il avoit deſirée, lui paroiſſoit l'entrepôt naturel & néceſſaire de ſes vaſtes opérations ; & les démarches de ſes agens furent dirigées ſur ce plan magnifique. Mais diverſes tentatives toutes infructueuſes, l'ayant déſabuſé des eſpérances qu'il étoit beau d'avoir oſé concevoir, il ſe dégoûta de ſon privilege, & le remit volontiers en 1717 à une compagnie dont le ſuccès étonna toutes les nations.

Elle fut formée par Law, ce célebre Ecoſſois, ſur lequel on n'eut pas dans le tems des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des ſimples avanturiers & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit depuis ſon enfance de porter un œil curieux & réfléchi ſur toutes les puiſſances de l'Europe, d'en approfondir les reſſorts, d'en calculer les forces. Le cahos où l'ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa ſingulierement ſes regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & ſe flatta d'y réuſſir. Son plan dût plaire par ſa

grandeur même, à l'heureux adminiſtrateur qui tenoit les rênes du gouvernement, depuis que la mort du monarque avoit laiſſé l'Europe en paix. Il s'agiſſoit de débarraſſer par l'acquittement des dettes le revenu public, des intérêts énormes qui l'abſorboient preſque entier. L'introduction du papier monnoie pouvoit ſeule procurer cette révolution que le malheur des tems exigeoit à quelque prix que ce fût. Les créanciers de l'état devoient ſe prêter d'autant plus aiſément à cette nouveauté, qu'ils ſeroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir, en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer des moyens de ſatisfaire à tant d'engagemens; puiſqu'indépendamment du produit des impoſitions qu'elle devoit concentrer dans ſes mains comme compagnie de finance, elle avoit comme compagnie de commerce un nouveau canal par où devoient lui venir des richeſſes prodigieuſes.

Depuis que l'Eſpagnol Ferdinand de Soto, avoit péri ſur les rives du Miſſiſſipi, vers l'an 1538, il étoit reſté dans l'opinion générale que ces contrées ren-

fermoient des tréſors immenſes. On avoit perdu de vue ces vaſtes régions, on ignoroit même où elles pouvoient être; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuſes mines de Sainte barbe qu'on y ſuppoſoit. Si elles paroiſſoient de tems en tems oubliées, ce n'étoit que pour occuper enſuite davantage les eſprits. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits myſtérieux. On divulgua comme en ſecret que ces mines & beaucoup d'autres étoient enfin trouvées, mais bien plus riches que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fauſſeté déja trop accréditée, on fit partir les ouvriers deſtinés à mettre en valeur une ſi précieuſe découverte, avec les troupes néceſſaires pour les ſoutenir.

L'impreſſion ſubite de ce ſtratagême ſur un peuple ſingulierement curieux de nouveautés, ne ſauroit ſe comprendre. Le travail le plus aſſidu ne pouvoit ſuffire à livrer des actions de la compagnie à ceux qui en demandoient. Les ſpéculations, les plans, les eſpérances; tout ſe tourna de ce côté là. Le Miſſiſſipi devint la fin & le mobile de toutes les

combinaiſons. Bientôt elles ne ſe bornerent pas à une ſimple aſſociation avec la compagnie qui avoit obtenu la diſpoſition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vaſtes terreins pour y former des plantations qui devoient, diſoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, ſoit conviction, ſoit flaterie, ce furent les hommes de la nation qui paſſoient pour les plus éclairés, pour les plus riches, pour les plus accrédités, qui parurent les plus empreſſés à former de ces établiſſemens. Leur exemple entraîna les autres; & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l'avantage de diriger les habitations ou même ſimplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fievre ardente, on entaſſoit ſans ſoin & ſans choix dans des vaiſſeaux tout ce qui ſe préſentoit d'étrangers & de citoyens. Ils étoient dépoſés ſur les ſables du Biloxi, où ils périſſoient par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Miſſiſſipi, les placer même ſur les terreins qu'ils devoient

défricher ; mais il ne tomba jamais dans l'eſprit de ceux qui dirigoient l'entrepriſe, de conſtruire les bateaux néceſſaires pour cette opération. Après même qu'on ſe fut aſſuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général reſta toujours dans l'affreux tombeau de ces triſtes & nombreuſes victimes d'une impoſture politique. On ne le transféra à la nouvelle Orléans qu'au bout de cinq ans, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne reſtoit preſqu'aucun des malheureux qui s'étoient ſi légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu ; les mines avoient diſparu. Il ne reſtoit que la confuſion d'avoir embraſſé des chimeres. La Louïſiane éprouvoit le ſort de ces hommes ſinguliers dont on s'eſt fait d'abord une idée trop avantageuſe, & qu'on punit de cette renommée en les rabaiſſant au deſſous de leur valeur réelle. Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Miſſiſſipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les priſons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où abou-

tirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on eſpérer d'un édifice compoſé de ſemblables matériaux? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne ſe fixe point. Pluſieurs des miſérables qu'on avoit tranſportés dans ces climats ſauvages, allerent étaler dans les établiſſemens Anglois ou Eſpagnols, le dégoûtant ſpectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poiſon dont ils avoient apporté le germe de l'Europe même; le plus grand nombre erra miſérablement dans les forêts, juſqu'à ce que la faim & les fatigues euſſent terminé ſa déplorable carriere. Rien n'étoit commencé dans la colonie; & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions d'argent. Les adminiſtrateurs de la compagnie qui faiſoit ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entrepriſes qui convenoient à ce nouveau monde. Paris qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuiſe, vouloit tout ſoumettre aux opérations de ſes rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on diri-

geoit chaque habitant de la Louiſiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienſéance du privilege excluſif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie, en leur aſſurant cette liberté que tout homme deſire, la propriété qu'il a droit d'attendre de ſon travail, & la protection que toute ſociété doit à ſes membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonſtances locales, éclairés par l'intérêt perſonnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établiſſemens plus étendus, plus ſolides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ſes tréſors adminiſtrés & diſtribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoiſſances néceſſaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au ſuccès.

Cependant le miniſtere croyoit important au bien de l'état, de laiſſer la Louiſiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut beſoin de tout ſon crédit pour obtenir la permiſſion d'aliéner cette portion de ſon privilege. On lui fit même acheter en 1731 cette

faveur, par le payement d'une ſomme de quatorze cens cinquante mille livres: car il eſt des états où l'on vend également le droit de ſe ruiner, celui de ſe libérer, & celui de s'enrichir; parce que le bien & le mal, ſoit public, ſoit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin que devoit devenir cette région ſi prônée, ſi bafouée, lorſqu'on en auroit fait une poſſeſſion vraiment nationale?

La Louiſiane eſt une vaſte contrée, bornée au midi par la mer; au levant par la Caroline; au couchant par le nouveau Mexique; au nord par cette portion du Canada dont les terres inconnues doivent s'étendre juſqu'à la baye d'Hudſon. Il n'eſt pas poſſible de fixer exactement ſa longueur; mais on lui donne environ deux cens lieues de largeur entre les établiſſemens Anglois & Eſpagnols.

Dans un ſi grand eſpace, le climat ne ſauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendroit de ſa latitude. La baſſe Louiſiane, quoiqu'elle correſponde aux côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des provinces méridionales de la France, &

celles de ſes terres qui ſont ſituées aux trente-cinq & trente-ſix degrés, ne ſont pas moins froides que les provinces ſeptentrionales de ſa métropole. Les épaiſſes forêts qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer ce ſol; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle; les vents qui par une longue continuité de terres, arrivent du nord beaucoup plus chargés de nitre que s'ils avoient traverſé de grandes mers, expliquent aux yeux des phyſiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y eſt rarement couvert. L'aſtre qui donne la vie à tout, s'y montre preſque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'eſt même que par des orages; mais des roſées abondantes remplacent avantageuſement les pluies.

L'air eſt aſſez généralement pur; mais beaucoup plus dans la haute Louiſiane que dans la baſſe. Les femmes reçoivent en naiſſant ſous ce climat heureux une figure agréable; & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins d'infirmités dans la vieilleſſe qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du ſol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits ſauvages dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuſe d'oiſeaux, de bêtes fauves, y trouvoit une ſubſiſtance abondante. Ses prairies formées par la nature ſeule, étoient couvertes de Chevreuils & de Biſons. Peut être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louiſiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la groſſeur. Si les bois de couleur lui manquoient; c'eſt qu'ils ne croiſſent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des eſſais en divers cantons de ce terrein, on a vu preſque par tout qu'il étoit ſuſceptible de toutes ſortes de cultures, plus ou moins riches.

On n'a pas encore découvert la ſource du fleuve célebre qui coupe du nord au ſud, ce pays immenſe, en deux parties preſqu'égales. Les voyageurs les plus hardis n'ont guere remonté qu'une centaine de lieues au deſſus du ſault Saint Antoine qui barre ſon cours par une caſcade aſſez haute vers les quarante-ſix degrés de latitude. Delà juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'envi-

ron ſept cens lieues, la navigation n'eſt point interrompue. Le Miſſiſſipi arrive ſans obſtacle à l'océan, après avoir été groſſi par la riviere des Illinois, par le Miſſouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivieres moins conſidérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu ſon lit d'un eſpace de près de cent lieues, formé d'un terrein aſſez nouveau, puiſqu'on n'y trouve pas une ſeule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuſe de vaſe, de feuilles de canne, de branches & de troncs d'arbre que le Miſſiſſipi roule continuellement avec ſes ondes, il s'aſſemble & ſe lie de tous ces matériaux pouſſés & repouſſés une maſſe ferme & ſolide qui prolonge toujours ce vaſte continent. Une ſingularité plus frappante encore, & qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul endroit du monde, c'eſt que les eaux de ce grand fleuve, quand elles ſont une fois ſorties de leur lit n'y rentrent jamais, ſoit en totalité, ſoit en partie. En voici la raiſon.

Le Miſſiſſipi eſt annuellement groſſi par la fonte des neiges du nord qui commence en mars & qui dure environ

trois mois. Profondément encaiſſé dans ſa partie ſupérieure, il ne ſe déborde guere qu'à ſoixante lieues de la mer du côté de l'eſt, & à cent du côté de l'oueſt; c'eſt-à-dire dans les terres baſſes & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaſeuſes, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur conſiſtance, produiſent une quantité prodigieuſe de gros roſeaux qui embarraſſant les corps étrangers que charie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles ſe rempliſſent ſucceſſivement de limon, forme avec le tems des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites par cet obſtacle à l'impoſſibilité de rentrer dans leur cours naturel, ſont forcées de ſe frayer un débouché dans la mer, en ſe gliſſant à travers les ſables, ou en ſe filtrant ſous les lacs qu'elles forment.

Quand on ne conſidere que la largeur & la profondeur du Miſſiſſipi, on eſt porté à croire que la navigation y eſt facile. C'eſt une erreur. Elle eſt fort lente même en deſcendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obſcurs, &

qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui ſont d'un uſage ſi commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus ſolides, & par conſéquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ſes bords, ou qui lui ſont amenés par les rivieres qu'il reçoit dans ſon lit, on ſeroit expoſé chaque inſtant à heurter contre les branches ou les racines de quelque arbre arrêté ſous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine diſtance des terres, il faut ſe débarraſſer, avant d'entrer dans le Miſſiſſipi, des bois flottans qui ſont deſcendus de la Louiſiane. La côte eſt ſi platte, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'eſt pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve ſont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorſque les vaiſſeaux ont heureuſement franchi tant d'obſtacles, ils navigent aſſez paiſiblement dix ou onze lieues à travers un pays ſabloneux & découvert. Ils trou-

vent alors ſur les deux rives une forêt aſſez épaiſſe pour intercepter totalement les vents. Le calme eſt ſi profond qu'il faut communément un mois pour franchir un eſpace de vingt lieues : encore n'en vient-on à bout, qu'en attachant ſucceſſivement les cordages à quelque gros arbre, & en virant le cabeſtan. La peine redouble pour ſortir de la forêt qui ſe termine, au détour à l'Anglois, par un croiſſant preſque fermé. Le reſte de la navigation ſur un fleuve ſi rapide, ſi rempli de courans, ſe fait avec des bateaux à rame & à voile, qui ſont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand ils ſe trouvent avoir fait cinq ou ſix lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui s'y ſont embarqués, ſe font ſuivre par terre d'un certain nombre de chaſſeurs ſauvages qui fourniſſent à leur ſubſiſtance pendant un eſpace d'environ trois mois & demi que dure la navigation d'une extrêmité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales ſont les ſeules que la France ait eues à ſurmonter dans la formation de ſes établiſſemens ſur cette vaſte région de la Louiſiane. Les Anglois

glois fixée à l'eſt, ont été conſtamment trop occupés de leurs cultures, pour les ſacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées ; & ils n'ont que très-paſſagérement réuſſi à ſeduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Eſpagnols, pour leur propre malheur, furent plus entreprenans du côté de l'oueſt. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voiſin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former en 1720 le projet d'établir une peuplade conſidérable bien avant du terrein, où ils avoient juſques alors arrêté leurs limites. La nombreuſe caravane qui devoit la compoſer partit de Santafé avec tous les moyens néceſſaires pour une habitation permanente. Elle dirigea ſa marche vers les Oſages qu'on vouloit déterminer à ſe joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigene, voiſine & ennemie des Oſages, & dont on ſouhaitoit d'occuper la place. Le hazard voulut que les Eſpagnols priſſent un chemin pour un autre. Ils arriverent préciſément chez la nation dont ils avoient juré la ruine; & ſe croyant où ils avoient

voulu ſe rendre, ils expliquerent ſans détour le ſujet qui les amenoit.

Le chef des Miſſouris, inſtruit par cette mépriſe ſinguliere du danger que lui & les ſiens avoient couru, diſſimula ſon reſſentiment. Il promit de concourir avec joie au ſuccès de l'entrepriſe qui lui étoit propoſée, & ne demanda qu'un délai de deux jours pour raſſembler tous ſes guerriers. Lorſqu'ils ſe virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent ſur les Eſpagnols qu'on avoit amuſés par des feſtins, par des danſes, & qu'on trouva plongés dans un profond ſommeil. De quinze cens perſonnes, hommes, femmes, enfans, il n'y eut que l'aumônier qui échappa au carnage; encore ne dût-il ſa conſervation qu'à la ſingularité de ſes vêtemens. Cette cataſtrophe ayant aſſuré la tranquillité de la Louiſiane du côté qui paroiſſoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays; mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces ſauvages ſe trouvoient diviſés en pluſieurs nations, toutes peu nombreuſes, & même ennemies les unes des au-

tres, quoique ſéparées par des déſerts immenſes. Elles avoient la plupart une demeure fixe, & preſque toutes adoroient le ſoleil. Des feuillages entrelaſſés, étendus ſur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves, couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chaſſe, la pêche, le maïs, quelques fruits naturels, fourniſſoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere. Sans parler des cauſes phyſiques qui pouvoient influer dans cette différence, les ſauvages de la Louiſiane étoient ſoumis à des chefs qui exerçoient une autorité preſque abſolue.

Entre ces nations, la ſeule qui attiroit quelque attention, c'étoit celle de Natchez. Elle obéiſſoit à un homme, qui, ſans qu'on ſût pourquoi, s'appelloit *Soleil*. La police, la guerre, la religion; tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n'offroit-elle pas un ſemblable deſpote. La femme de ce Soleil avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces ſauvages eſclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre de

ſes maîtres : *Qu'on me défaſſe de ce chien,* diſoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. Les travaux ſe faiſoient en commun, toujours au profit du chef qui diſtribuoit les revenus à ſon gré. Lorſqu'ils mouroient, lui ou ſa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de ſe tuer, pour les aller ſervir dans l'autre monde. La religion des Natchez, à peu près la même dans ſes dogmes que celle des autres ſauvages, avoit plus de culte, & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour, & la conſternation fut générale. On faiſoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jetterent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroines fut prononcé le lendemain par le pontife deſpote. C'eſt ainſi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation auſſi pauvre, auſſi ſauvage, fût auſſi cruellement aſſervie. Mais la ſuperſtition eſt la raiſon de tout ce que les hommes font ſans raiſon. Elle ſeule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les Natchez occupoient ſur les bords du Miſſiſſipi,

étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien loin d'être traverſés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles formerent entre les deux nations une amitié qui paroiſſoit ſolide. Elle pouvoit le devenir, ſi les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la ſuite le prix qui leur convenoit. A la fin, il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chaſſer les anciens habitants, des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les ſauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile ou funeſte. Le déſeſpoir leur fit tenter enfin d'aſſocier à leur vengeance tous les peuples de l'Eſt dont ils connoiſſoient les diſpoſitions ; & ils réuſſirent à former ſur la fin de 1729 une ligue univerſelle dont le but étoit d'exterminer au même inſtant tous les oppreſſeurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations

conjurées, elles s'accorderent à compter un nombre de bûchettes que chacune garderoit. Chaque jour on devoit brûler une bûchette juſqu'à ce que la derniere donnât le ſignal du maſſacre.

La femme du grand chef fut inſtruite de la conjuration par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit juſqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation qui commandoit dans ſon voiſinage. On mépriſa cet avis; mais elle n'en ſuivit pas moins la réſolution de ſauver des étrangers que l'amour avoit comme naturaliſés dans ſon cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les François établis dans ſa bourgade, elle voulut conſerver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu'elle connoiſſoit. Sa dignité de femme du Soleil, lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou pluſieurs des bûchettes qu'on y avoit dépoſées; au riſque d'avancer, puiſqu'il le falloit, la perte de ſes voiſins, pour aſſurer le ſalut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu ſe vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le ſignal dont on étoit convenu,

perſuadés que la ſcene tragique où ils alloient débuter, devoit ſe répéter chez tous leurs alliés, ſurprirent les François & les exterminerent ; mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes, tout fut tranquille ; & ce mécompte ſeul ſauva la colonie naiſſante. Elle ne pouvoit dans une ſurpriſe oppoſer à tant d'ennemis que quelques paliſſades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds ſans diſcipline & preſque ſans armes.

Mais Perrier en qui réſidoit l'autorité ne perdit pas cette préſence d'eſprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en impoſer, plus il affecta de fierté. Ces démonſtrations firent une telle révolution, que ſoit dans la crainte d'être ſoupconnés, ſoit dans l'eſpoir du pardon, pluſieurs des conjurés ſe joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut paſſée au fil de l'épée ; on brûla ſes habitations, & il n'en reſta plus que la place.

Cependant quelques reſtes épars de ce malheureux peuple, ſe trouvant éloignés du centre de ſa domination, avoient eu le tems de ſe réfugier chez les Chi-

cachas, nation la plus intrépide de la Louiſiane, & de tout tems en poſſeſſion de battre toutes les autres. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune dans la ligue contre les François ; ſon caractere indomptable & généreux lui rendoit plus ſacrés les droits de l'hoſpitalité qui ſont inviolables parmi les ſauvages. Auſſi n'oſa-t-on pas lui propoſer d'abord de livrer les Natchez à qui elle avoit ouvert un aſyle. Mais Blainville qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reſte de fugitifs. On eut le courage de les lui refuſer. Il fit marcher en 1736 toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps ; l'un fut repouſſé avec beaucoup de perte devant le principal fort des Chicachas ; l'autre fut complettement défait en raſe campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout ſoumettre avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le ſort des armes n'étoit pas plus favorable aux François ; mais d'heureuſes circonſtances amenerent un accommodement avec les ſauvages. Depuis cette époque la tranquillité de la Louiſiane

ne fut plus troublée. On va voir à quel dégré de proſpérité cette longue paix a élevé la colonie.

Ses côtes toutes ſituées ſur le golfe du Mexique, ſont généralement baſſes, ſouvent inondées, par tout couvertes d'un ſable fin, blanc comme la neige, entiérement aride. Elles ſont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais ſongé à y élever aucune fortification, parce qu'elles ſe refuſent à toute invaſion, à toute deſcente.

La France n'a formé aucun établiſſement ſur cette côte à l'oueſt du Miſſiſſipi. On eut, il eſt vrai, en 1721 quelques vues ſur la baie Saint Bernard; mais elles échouerent par la mauvaiſe conduite de l'officier qui étoit chargé de les remplir. Au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdelaine qui ſe trouvoit ſur ſon chemin, la remonta cinq ou ſix lieues, y enleva quelques ſauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorſque l'année ſuivante on voulut réparer la faute qui avoit été faite, le poſte ſe trouva occupé par des Eſpagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'eſt du Miſſiſſipi, on voit le fort

de la Maubille, élevé ſur les bords d'une riviere qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il ſert à contenir dans l'alliance des François les Chactas, les Allimabons, quelques autres peuplades moins nombreuſes, & à s'aſſurer de leurs pelleteries. Les Eſpagnols de Penſacola tirent de cet établiſſement quelques denrées, quelques marchandiſes.

L'embouchure du Miſſiſſipi offre un grand nombre de paſſes qui n'ont point de ſtabilité. Pluſieurs ſe trouvent quelquefois ſans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une ſeule admet des bâtimens de cinq cens tonneaux. On a conſtruit une eſpece de citadelle nommée la Baliſe, ſur le chenal qu'ils ſont forcés de ſuivre. Vingt lieues au deſſus deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entrepriſe. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils ſeroient plus que ſuffiſans pour s'oppoſer au paſſage de cent vaiſſeaux; d'autant mieux qu'il n'en pourroit paſſer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité ni de jetter l'ancre, ni d'amarrer à terre.

La nouvelle Orléans eſt le premier

établiſſement qui ſe préſente. Elle eſt à trente lieues de la mer. On en jetta les fondemens en 1717 ; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque conſiſtance, & devint le chef lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une aſſez belle ville qui s'eſt élevée inſenſiblement. Ses rues, toutes tirées au cordeau, ſe coupent & ſe croiſent perpendiculairement. Elles forment ſoixante-cinq iſlets, dont chacun a cinquante toiſes en quarré diviſées en douze emplacemens pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand eſpace, ont été remplacées par des maiſons commodes, bâties la plupart de briques. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres, & qu'on a jugés indiſpenſables pour le tems du débordement, les entourent toutes. C'eſt ſur le bord oriental du fleuve qu'a été conſtruite cette ville deſtinée à devenir le centre de toutes les liaiſons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en eſt tel que les plus gros navires peuvent mettre le côté à terre, ou n'ont tout au plus qu'un petit pont à faire avec des vergues, pour décharger leurs marchandiſes. Seulement

dans les groſſes eaux ils ſont obligés de s'expédier, parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve s'accumuleroit dans le mouillage, & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une ſuite d'habitations rarement interrompue. Au-deſſous de la nouvelle Orléans, elles ne s'étendent qu'à la diſtance de cinq lieues, encore ſont-elles peu conſidérables. Plus bas le terrein commence à ſe retrécir, & va toujours en diminuant juſqu'à la mer. Sur cette langue de terre, on ne voit guere que des ſables ou des marais mouvans, incapables de ſervir d'aſyle à des hommes, & faits uniquement pour des oiſeaux aquatiques & pour des Maringouins. Les plantations, en remontant le Miſſiſſipi, vont juſqu'à dix lieues au deſſus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands dont le travail infatigable a formé deux villages, où habitent ces hommes les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, regne une levée néceſſaire pour garantir les terres de l'inondation qui vient régulierement avec le printems. Cette chauſſée eſt pré-

ſervée elle-même par des foſſés larges & profonds, dont chaque champ eſt entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverſer cette digue.

Dans tout cet eſpace, le ſol entiérement vaſeux, eſt très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrein humide. Lorſqu'on veut le cultiver, on coupe par le pied les groſſes & hautes cannes dont il eſt généralement couvert. Elles ſéchent aſſez vîte. On y met le feu qui débouche les pores de la terre. Alors pour peu qu'on la remue, elle ouvre un ſein fécond au riz, au mays, à toutes ſortes de grains & de légumes, excepté au froment qui s'épuiſe en pouſſant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues ſur les bords du fleuve, auroient-elles été plus judicieuſement placées à quatre ou cinq cens pas, ou même à une demie lieue ſur de petites hauteurs qui ne ſont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond ſolide; & vraiſemblablement le bled y eût proſperé, après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve, qui

les auroit ſans ceſſe engraiſſées d'un nouveau limon que ſes eaux y devoient laiſſer en ſe retirant. Avec le tems on n'auroit vu ſur les deux rives du Miſſiſſipi, que de vaſtes pâturages couverts d'innombrables troupeaux ; qu'une ſuite de vergers, de jardins, de riſieres capables de ſuffire à une grande population. Ce magnifique ſpectacle pouvoit s'étendre des environs de la nouvelle Orléans à toute la baſſe Louiſiane ; & la France ſe ſeroit pour ainſi dire reproduite dans le nouveau monde.

Au lieu de cette délicieuſe perſpective commence à dix lieues au deſſus de la nouvelle Orléans, un déſert immenſe où l'on ne voit que deux foibles bourgades de ſauvages ; & ce déſert s'étend durant un eſpace de trente lieues au bout duquel on arrive à la pointe coupée. C'eſt un ouvrage de l'induſtrie européenne. Le Miſſiſſipi faiſoit en cet endroit un fort grand détour. Quelques François, à force de creuſer dans un petit ruiſſeau qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles ſe répandirent avec tant d'impétuoſité dans ce nouveau canal, qu'elles acheverent de couper la pointe,

& dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à ſec, & ſe trouva bientôt couvert d'arbres aſſez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une conſiſtance, un nom, à l'un des meilleurs établiſſemens de ces contrées.

Ses habitans répandus ſur les deux rives du fleuve, ont embelli leur ſéjour de tous les arbres fruitiers d'Europe, dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur conſommation du riz, du mays; & pour l'exportation, ils cultivent du coton, ſur-tout du tabac. Le commerce des bois de conſtruction augmente leur aiſance.

Vingt lieues au deſſus de la pointe coupée, le Miſſiſſipi reçoit la riviere rouge, ſur laquelle les François ont bâti un fort à trente-cinq lieues de ſon embouchure. C'eſt chez les Natchiloches que fut jetté ce fondement de puiſſance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie par ce canal l'or & l'argent du nouveau Mexique, dont quelques rameaux s'étoient étendus aſſez près de là. Mais la mi-

ſere des habitans, & leur peu de communication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces eſpérances. Le ſeul avantage qu'on tira de ce voiſinage, fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louiſiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de ſe paſſer de ſecours étranger, un poſte qui n'avoit pas pour baſe l'agriculture, n'a ceſſé de rétrograder; perte d'autant plus fâcheuſe, que le dépériſſement de la colonie des Natchez eſt encore pire.

Sa poſition à cent dix lieues de la mer, étoit la plus favorable qu'Yberville eût rencontrée en remontant le fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fut plus belle, où l'on put mieux aſſeoir la capitale de la colonie qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la viſiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit ſain & tempéré; le ſol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes ſortes de cultures; le terrein aſſez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation; le pays ouvert, étendu, bien arroſé, à la portée de tous les établiſſemens qui pourroient ſe former. L'éloignement

où il ſe trouvoit de l'océan, n'empêchoit pas que les navires n'y puſſent arriver. Une ſi belle perſpective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cens hommes, lorſque leur inſupportable ambition les fit tous périr de la main des ſauvages qu'ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les remplacer & venger leur mort, ne firent pas mieux proſpérer cet établiſſement, ſoit négligence, ſoit difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au deſſus des Natchez, eſt la colonie des Akanſas. Elle ſeroit devenue fort conſidérable, ſi les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fuſſent parvenus. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant d'arriver au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en deſcendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un terrein fertile, de l'aiſance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient priſe au Canada de vivre avec des ſauvages, les engagea à épouſer ſans peine les filles des Akanſas, & ces alliances eurent les ſuites les plus heureuſes. On ne vit jamais le moindre refroidiſſement entre deux nations ſi différentes que l'hymen avoit unies.

Elles ont vécu dans ce commerce & cette réciprocité de bons offices que réclamoit la viciſſitude des ſituations amenées par le cours des tems.

On retrouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité chez les Illinois, qui ſont à trois cens lieues des Akanſas : car les peuples ne ſe touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en ſont que plus indépendans, ſoit au dehors, ſoit au dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour ſe les arracher, ſe les ſacrifier tour-à-tour, & les rendre ſi malheureux qu'ils n'ayent rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Illinois placée le plus au nord de la Louiſiane, étoit continuellement battue, & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois & par d'autres nations qui la preſſoient au ſeptentrion, lorſqu'elle vit arriver les François du Canada. Ces Européens dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau monde, furent accueillis & recherchés, comme le meilleur rempart qu'on pût oppoſer à un vieil ennemi toujours acharné. Les étrangers ſe ſont multipliés juſquà former ſix

villages conſidérables, tandis que les Indigenes autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excéde pas deux mille ames. Les uns & les autres ont abandonné la riviere qui donnoit ſon nom au pays, pour venir s'établir vers ſon embouchure ſur les rives plus fécondes & plus riantes du Miſſiſſipi. Cet établiſſement dont il n'eſt pas poſſible d'exagérer la fertilité, eſt devenu le grenier de la colonie entiere, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle ſeroit toute peuplée juſqu'à la mer. Mais combien elle eſt reſtée loin de cette proſpérité.

Jamais dans ſon plus grand éclat, la Louiſiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cens hommes qui formoient ſon état militaire. Cette foible population étoit diſperſée au bord du Miſſiſſipi, dans un eſpace de cinq cens lieues, & ſoutenue par deux ou trois mauvais forts plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe que la France avoit comme vomie dans le nouveau monde au tems du ſyſtême. Tous ces miſérables

avoient heureuſement péri, ſans ſe reproduire. Les colons de la Louiſiane, étoient des hommes forts & robuſtes, ſortis du Canada, ou des ſoldats congédiés qui avoient ſu préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantiſe où le préjugé les laiſſoit orgueilleuſement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement non-ſeulement un terrein convenable, & de quoi l'enſemencer, mais encore un fuſil, une hache, une pioche, une vache & ſon veau, un coq & ſes poules, avec une nourriture ſaine & abondante durant trois ans. Des Officiers & quelques hommes riches avoient groſſi ces commencemens de population, par des plantations conſidérables qui occupoient ſix mille eſclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de choſe. Les exportations de la colonie ne s'élévoient guere chaque année qu'à deux cens mille écus. C'étoit du riz, des planches, du mays, des légumes pour les iſles à ſucre ; du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.

Peut-être cet établiſſement que la nature ſembloit deſtiner à une grande

proſpérité, n'auroit-il pas langui, ſans la faute qu'on fit dès l'origine d'accorder des terres au hazard, & ſelon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons iſolés & ſéparés entr'eux par des déſerts de pluſieurs centaines de lieues, vouloir ſe faire une habitation qui formeroit un état en Europe. Établis dans un centre commun, ils auroient pu ſe prêter des ſecours mutuels, & vivant ſous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d'une ſociété réguliere & bien ordonnée. A meſure que la population auroit augmentée, le cercle des défrichemens ſe ſeroit étendu. Au lieu de quelques hordes de ſauvages, on eût vu naître une colonie floriſſante, qui ſeroit devenue peut-être une nation puiſſante. Que d'avantages il en fût réſulté pour la France même!

Cet état qui achete par an à l'étranger dix-ſept millions de livres peſant de tabac, auroit aiſément tiré de la Louiſiane cette production. Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs auroient pourvu à cette branche de conſommation pour tout le royaume. Ainſi le penſoit & l'eſpéroit le gouvernement, quand il fit arracher, en Guienne

toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de premiere néceſſité beaucoup plus importantes & plus riches encore, il crut ſervir à la fois la métropole & la colonie, en aſſurant à la Louiſiane naiſſante, le débouché de la production qui demandant le moins de tems, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réuſſir & rapporter le plus. Le diſcrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ſes vues les plus raiſonnables avec celles qui ſembloient les plus folles. Les fermiers que flattoit cette mépriſe, n'oublierent rien pour la perpétuer ; & il doit être permis à tous citoyens de dire que ce n'eſt pas un des moindres maux que la finance ait fait à la monarchie.

Les richeſſes que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux ſur l'utilité des vaſtes & belles prairies dont elle eſt remplie. Bientôt elles ſe fuſſent couvertes de nombreux troupeaux dont les cuirs auroient diſpenſé la métropole d'en acheter de pluſieurs nations, & dont la chair préparée & ſalée auroit remplacé

le bœuf d'Irlande dans les iſles. Les chevaux & les mulets s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies Françoiſes de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Eſpagnols, pour cet objet important.

Les eſprits une fois mis en mouvement, euſſent monté d'une branche d'induſtrie à l'autre. On ne pouvoit ſe refuſer à la conſtruction des vaiſſeaux. Les matériaux en étoient ſous la main. Le pays étoit couvert de bois néceſſaires pour le corps du Navire. La mâture & le goudron ſe trouvoient dans les pins qui rempliſſoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès moins ſujet à ſe fendre, à ſe courber, à ſe rompre, & propre à racheter avec un peu d'épaiſſeur, ce que la nature lui refuſoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre pour les voiles & les cordages. Peut-être n'eût-il falluporter d'Europe que du fer ; encore eſt-il plus que probable qu'il en exiſte des mines dans la Louiſiane. On peut conjecturer que le gouvernement éclairé par les ſuccès des particuliers, n'auroit pas tardé à

conſtruire des atteliers pour les beſoins de ſa marine ; & qu'il auroit eu dans la colonie des arſenaux tous prêts à équipper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainſi défrichées ſans frais & même à profit, auroient laiſſé le ſol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier, même à la ſoie, lorſqu'une population abondante auroit permis de ſe livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuſes ne ceſſoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une poſſeſſion où le ciel eſt tempéré ; le terrein uni, vierge, fertile, & qui juſqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds auſſi inappliqués que malhabiles.

Si la Louiſiane eût atteint à la fécondité que la nature y ſembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre ſon entrée plus acceſſible & plus commode. Avec des attentions ſuivies, on y auroit pu réuſſir ſans une grande dépenſe. Il ſuffiſoit de boucher avec les arbres flottans que le fleuve entraîne, cette foule de petites paſſes

paſſes qui nuiſent plus à la navigation qu'elles ne paroiſſent y ſervir. Toute la force du courant réunie dans un ſeul canal, en auroit creuſé néceſſairement l'embouchure, & peut-être eût emporté la barre qui la tient preſque fermée. Alors les plus gros vaiſſeaux ſeroient entrés dans le Miſſiſſipi avec plus de ſûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Enſuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la nouvelle Orléans, en abattant les forêts épaiſſes qui juſqu'à préſent ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens ſeroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaſte plaine de l'Amérique, une colonie floriſſante & vigoureuſe.

Mais la France a méconnu tant d'avantages quand elle a cédé depuis peu un pays qui ſembloit devoir être ſa derniere reſſource dans ſes pertes, à l'Eſpagne qui ne pouvoit qu'en être ſurchargée. Ce ſera peut-être long-tems aux yeux de la politique un problême de ſavoir ſi ce traité de ceſſion n'eſt pas également funeſte à deux couronnes qui s'affoibliſſent également, l'une en perdant ce qu'elle cede, l'autre en acceptant ce

qu'elle ne ſauroit garder. Mais au tribunal de la morale ne ſera-ce pas un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puiſſance étrangere ? De quel droit en effet un prince diſpoſe-t-il d'un peuple qui ne conſent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que ſignifie donc le droit des gens ? N'eſt-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, diſent-ils, leur pouvoir que de Dieu ſeul. Cette maxime imaginée par le clergé qui ne met les rois au-deſſus des peuples que pour commander aux rois même au nom de la divinité, n'eſt donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entiere ſous les pieds d'un ſeul homme ; ce n'eſt donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité qui fait régner une famille au milieu d'une ſociété. Si l'obéiſſance des peuples eſt une loi de conſcience impoſée par Dieu ſeul, ils peuvent donc en appeller aux interprêtes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité ſurbordonnée à ce grand être. Si l'on fait de l'obéiſſance paſſive une loi de religion, dès-lors elle

eſt ſoumiſe, comme toutes les autres loix religieuſes, au tribunal de la conſcience; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la déciſion de l'Egliſe éclaire & dirige les conſciences ſur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. Envain dira-t-on que les livres ſaints ordonnent eux-mêmes d'obéïr aux puiſſances de la terre. C'eſt à l'Egliſe que la lettre & le ſens de ces livres ont été révélés, & par l'égliſe aux nations qui les ont adoptés. Elle ſeule peut donc ſavoir juſqu'à quel point & à quel deſſein Dieu a confié ſon autorité aux puiſſances de la terre. Les rois en s'appuyant des textes de la bible, ſe remettent dès-lors ſous la tutelle des miniſtres de l'évangile. Ainſi quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ſes propres armes, & s'en ſervir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à oppoſer contre l'épée, mille traits pour repouſſer ce glaive tranchant.

C'eſt donc envain que les princes ont recours au ciel, pour rappeller leurs

droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent, s'éleve contr'eux. Elle tonne & les foudroye par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainſi leur puiſſance n'en eſt pas moins conditionnelle, précaire, interprétative: elle n'eſt pas moins limitée par le code religieux où ils l'ont puiſée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations. Car la religion étant l'unique frein du deſpotiſme, ſeul pouvoir qui ſe croye établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui ſert de baſe, le deſpote tombe entre les mains du clergé, ſi le peuple eſt dirigé par des prêtres, ou à la diſcrétion de ſes ſujets, parce qu'au défaut de pontifes, ils ſont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle ſe déguiſer qu'elle vient des hommes? La nature, l'expérience, l'hiſtoire, le ſentiment intérieur, apprennent aſſez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils poſſédent, ſoit qu'ils l'aient conquis par les armes, ſoit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puiſqu'on reçoit

du peuple tous les fruits de l'obéiſſance, pourquoi ne pas accepter de lui ſeul tous les droits de l'autorité ? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui ſe donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puiſſance qu'on uſurpe ? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en eſt emparé par ſurpriſe ; & quel eſt le bonheur d'un prince qui ne commande qu'à la crainte par la force ? Eſt-il tranquille ſur le trône, lorſqu'il ſe voit forcé de dire pour régner, que c'eſt de Dieu ſeul qu'il a reçu ſa couronne ? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu ſa vie & ſa liberté, le droit impreſcriptible de n'être gouverné que par la raiſon & la juſtice ?

Mais qu'a-t-on beſoin d'invoquer le ſacré nom de Dieu dont il eſt ſi facile d'abuſer ? Dans les ſiecles malheureux de l'enthouſiaſme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les eſprits égarés par une épidémie de fanatiſme, & fixer avec des ſons vuides de ſens des troupeaux qui ne marchoient qu'au bruit des trompettes. Mais dans le calme de la paix & de la raiſon ; lorſqu'un état s'eſt policé, agrandi, affermi par l'eſprit de diſcuſſion & de calcul, par les recherches

& la découverte des vérités utiles, que la phyſique offre à la morale pour le maintien de la politique ; eſt-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténébres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime ? Le bien & le ſalut des peuples, voilà la ſuprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-deſſus d'elle. C'eſt-là ſans doute la véritable loi fondamentale de toutes les ſociétés. C'eſt par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le ſoutien.

Or en appliquant cette regle aux traités de partage & de ceſſion que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples ſans les conſulter ? Quoi les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs provinces & leurs ſujets comme des biens meubles & immeubles ; tandis que les appanages de leur maiſon, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne ſont des effets inaliénables & ſacrés, auxquels on n'oſe toucher dans les beſoins les plus preſſans d'un état ? . . . J'en-

tends une voix qui crie du fond de l'Amérique; c'eſt la voix d'une nombreuſe colonie : elle dit à ſa métropole.

» Que t'ai-je fait pour me livrer à
» une étrangere ? Ne ſuis-je pas ſorti de
» ton ſein ? N'ai-je pas ſemé, planté,
» cultivé, moiſſonné pour toi ſeule ?
» Quand tes vaiſſeaux m'exporterent ſur
» ces rivages ſi différens de ton heureux
» climat, ne me promis-tu pas de me
» couvrir toujours de tes armes & de
» tes voiles ? N'ai-je pas combattu pour
» tes droits, & défendu le ſol que tu
» m'avois donné ? Après l'avoir ferti-
» liſé de mes ſueurs, ne l'ai-je pas ar-
» roſé de mon ſang pour te le conſer-
» ver ? Tes enfans ſont mes peres ou
» mes freres ; tes loix faiſoient ma gloi-
» re, & ton nom mon honneur. J'ai
» tâché de l'illuſtrer ce nom chez les
» nations même qui ne le connoiſſoient
» pas. Je t'avois fait des amis & des
» alliés parmi les ſauvages. J'aimois à
» croire qu'un jour je pourrois être l'é-
» gale de tes rivaux, la terreur de tes
» ennemis. Mais non, tu m'as aban-
» donnée. Tu m'as engagée à mon inſçu
» par un marché dont le ſecret même
» étoit une trahiſon. Mere inſenſible,

» ingrate, as-tu pu rompre contre le
» vœu de la nature, les nœuds qui m'at-
» tachoient à toi par ma naiſſance
» même ? Quand je te rendois par le
» tribut de mes pénibles labeurs le ſang
» & le lait que j'avois reçu de tes vei-
» nes, je n'aſpirois qu'à la conſolation
» de vivre & de mourir ſous ta loi. Tu
» ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée
» à ma famille pour me donner à un
» époux qui n'étoit pas de mon choix.
» Rends-moi mon pere, cruelle; rends-
» moi à celui dont j'ai appris à bégayer
» le nom dès ma plus tendre enfance.
» Tu peux bien me ſoumettre malgré
» moi-même au joug que mon cœur
» repouſſe; mais ce ne ſera que pour un
» tems. Je languirai, je périrai de dou-
» leur & de foibleſſe; ou ſi je reprends
» de la vie & des forces, ce ſera pour
» me ſouſtraire aux liens que je dé-
» teſte; duſſai-je me livrer à tes enne-
» mis ? »

La Louiſiane opprimée en effet par ſes nouveaux maîtres a voulu ſecouer un joug qu'elle avoit en horreur avant même de l'avoir porté; mais repouſſée par la France, quand elle venoit ſe rejetter dans ſes bras, elle eſt retombée dans les

fers qu'elle avoit tenté de briſer. Les cruautés qu'un gouvernement outragé n'a pas manqué d'exercer contr'elle, n'ont fait qu'augmenter une haine trop antique pour s'éteindre. Avec ces diſpoſitions, la colonie ne peut guere ſe flatter de quelque proſpérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obſtacles à ſon amélioration.

Cette vaſte contrée ſe trouvoit à l'époque de la pacification d'Utrecht dans un état de foibleſſe & de miſere inconcevables. La faute en étoit aux premiers François qu'on avoit vu s'y jetter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raiſonnables avoient eſſayé quelques cultures; mais ſans choix & ſans ſuite. Un terrein où l'on avoit bâti & ſemé à la hâte, étoit auſſi légérement abandonné que défriché. C'étoit des fautes après des fautes. Cependant les dépenſes que faiſoit la métropole dans cet établiſſement & le commerce des pelleteries donnerent par intervalle quelque aiſance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt dans une ſuite de guerres malheureuſes. En 1714 les exportations du

Canada ne paſſoient pas cent mille écus. Cette ſomme jointe à celle de trois cens cinquante mille livres que le gouvernement y verſoit chaque année, étoit toute la reſſource de la colonie pour payer les marchandiſes qui lui venoient d'Europe. Auſſi en recevoit-elle ſi peu, qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux à la maniere des ſauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt mille François qu'on comptoit dans ces régions immenſes.

Le bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758 qui ont donné à-peu près les même produits, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées qui furent plus ou moins nombreuſes ſelon les circonſtances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés répandus dans un eſpace de douze cens lieues de long ſur une aſſez grande largeur; ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou tout

auprès des habitations Françoiſes. Les uns ni les autres ne furent jamais ſujets au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté ; les ſauvages ſeuls la poſſédent. Ce n'eſt pas ſimplement la nation entiere, c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées, ſur toutes ſes actions. Il entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Aſie comme dans la cabane d'un payſan, ſans être ébloui, ni des richeſſes, ni de la puiſſance. C'eſt l'eſpece, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoiſe, étoit concentrée dans trois villes. Quebec capitale du Canada eſt à quinze cens lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphitéâtre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint Laurent & par la riviere Saint Charles, elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent & une rade très-ſûre ouverte à plus de deux cens vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois

mille. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées ſur les remparts qui coupent la péninſule. Ses maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce & le ſiege du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres bâtie dix ans après Quebec, & ſituée trente lieues plus haut, dut ſa naiſſance à la facilité que les ſauvages du nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établiſſement qui fut brillant dans ſon origine, n'a jamais pu pouſſer ſa population au-delà de quinze cens habitans ; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à ſe détourner de ce marché pour ſe porter tout entier à Montréal.

C'eſt une iſle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint Laurent ſoixante lieues au-deſſus de Quebec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle, la terre auſſi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme raſſemblées

au hazard en 1640, ſe changerent en une ville réguliérement bâtie & bien percée qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord expoſée aux inſultes des ſauvages ; mais on l'entoura d'une mauvaiſe paliſſade, & bien-tôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Son éclat finit, lorſque les incurſions des Iroquois obligerent les François de jetter des forts plus loin, pour s'aſſurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades ; mais ils étoient épars ſur les rives du fleuve Saint Laurent. On n'en voyoit point auprès de ſon embouchure. Le terrein y eſt montueux, ſtérile, & ne laiſſe pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au ſud cinquante lieues, au nord vingt lieues plus bas que la ville de Quebec ; fort éloignées entr'elles, & ſur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voiſinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croiſſoit à meſure qu'on avançoit vers Montreal. Rien de plus délicieux à voir que les

riches bordures de ce long & vaſte canal. Une aimable confuſion de bois qui décoroient des montagnes chevelues, de prairies couvertes de troupeaux, de champs couronnés d'épics, de ruiſſeaux qui ſe perdoient dans le fleuve, d'égliſes & de châteaux que l'on découvroit de diſtance en diſtance au travers des arbres, formoit une continuité de payſages que l'œil ne ſe laſſoit pas d'admirer.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, ſablonneuſes; celles où le pin, le ſapin, le cédre cherchoient un aſyle iſolé. Mais quand il voyoit un ſol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de mériſiers, il pouvoit ſans engrais lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les poſſeſſions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une proportionnée aux beſoins du colon. Les moindres étoient de quatre arpens le long du fleuve, ſur une profondeur indéfinie. Il y en avoit peu qui ne donnaſſent indifféremment du ſeigle, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en

abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons dont la toiſon leur étoit précieuſe, dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait, cinq ou ſix bœufs conſacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquiſe. Ils faiſoient portion d'une aiſance inconnue en Europe aux gens de la campagne.

Cette eſpece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un aſſez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue & propres à faire ſur la neige des courſes prodigieuſes. Auſſi ſe plaiſoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouſſoit-on ce goût juſqu'à leur prodiguer pendant l'hiver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres ſaiſons.

Telle étoit la poſition des quatre-vingt-trois mille François diſperſés ou réunis ſur les rives du fleuve Saint Laurent. Au-deſſus de ſa ſource & dans les contrées connues ſous le nom de pays d'en haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnés à la chaſſe & au commerce qu'à l'agriculture.

Leur premier établiſſement étoit Ca-

tarocouy ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incurſions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu ſervoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée ſur cette eſpece de mer, où les tempêtes ne ſont guere moins fréquentes, guere moins terribles que ſur l'océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié qui ont chacun trois cens lieues de circuit, eſt un continent de quatorze lieues. Cette terre eſt coupée vers le milieu par le fameux ſault de Niagara, qui par ſa hauteur, ſa largeur, ſa forme; & par la quantité, l'impétuoſité de ſes eaux, paſſe avec raiſon pour la plus étonnante cataracte du monde. C'eſt au-deſſus de ce magnifique & terrible rapide, que la France avoit élevé des fortifications à deſſein d'empêcher les ſauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié, s'étend une terre diſtinguée ſous le nom de détroit. Elle ſurpaſſe tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du payſage, par la fertilité du ſol, par l'abondance de la chaſſe & de la pêche. La nature a tout prodigué pour en faire

un ſéjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du ſiecle. Ce fut plutôt le voiſinage de pluſieurs nations ſauvages dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec aſſez de rapidité.

Le ſuccès de ce nouvel établiſſement fit décheoir le poſte de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faiſoit avec les naturels du pays ſe porta au détroit où il ſe fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins conſidérables, élevés çà & là ſur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier ſentiment de l'intérêt, eſt la défiance; & ſon premier mouvement eſt pour l'attaque ou pour la défenſe. Chacun de ces forts avoit une garniſon qui couvroit de ſes armes les François établis aux environs. De leur réunion réſultoit le nombre de huit mille ames qu'on comptoit dans les pays d'en haut.

Tous les colons de cette nation éta-

blis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, paſſoient l'hiver dans l'inaction aſſez gravement auprès d'un poële, entre la pipe & l'eau-de-vie. Quand le printems les appelloit au travail indiſpenſable des terres, ils labouroient ſuperficiellement ſans engrais, enſemençoient ſans ſoin, & rentroient dans leur profond loiſir, en attendant la ſaiſon de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même ſa récolte ; & l'on ne voyoit point cette vive allégreſſe, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moiſſonneurs réunis pour ſcier enſemble de vaſtes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de chaque eſpece, à peu de foin & de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des chous & à des oignons. C'eſt tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cet excès de négligence ou de pareſſe ? De pluſieurs cauſes. Le froid exceſſif des hivers qui ſuſpendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'ac-

tivité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la ſuite d'une ſaiſon ſi rigoureuſe, rendoit le travail inſupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuſes d'une religion qui s'eſt étendue par les fêtes même, empêchoient la naiſſance, interrompoient le cours de l'induſtrie. Il eſt ſi facile, ſi naturel d'être dévot, quand c'eſt pour ne rien faire! Enfin la paſſion des armes qu'on avoit excité à deſſein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que d'aller à la guerre, quoique ſoldats ſans paye.

Les habitans des villes, ſur-tout de la capitale, paſſoient l'hiver comme l'été dans une diſſipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit, ni d'attrait pour le ſpectacle de la nature, ni de ſenſibilité pour les plaiſirs de l'imagination; nul goût pour les ſciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'inſtruction. L'amuſement étoit l'unique paſſion; & la danſe faiſoit dans les aſſemblées les délices de tous les âges. Cette vie donnoit le plus grand empire aux

femmes, qui avoient tous les appas, excepté cette ſenſibilité d'ame qui ſeule fait le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus flattées d'inſpirer de la paſſion que d'en ſentir; elles préféroient les éloges d'une vaine admiration, à ces longs & profonds ſoupirs qui ſont l'encens du cœur. Peu de pays, même dans l'ancienne France, où l'on parlât autant d'amour, où l'on en éprouvât auſſi peu que dans la nouvelle France. On y remarquoit dans les deux ſexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La ſuperſtition y affoibliſſoit le ſens moral, comme partout où l'on ſe perſuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

L'oiſiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet aſcendant au Canada, ſi le gouvernement avoit ſu y occuper les eſprits à des objets utiles & ſolides. Mais tous les colons y devoient ſans exception une obéiſſance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & ſûre des loix n'y étoit pas con-

nue. La volonté du chef ou de ſes lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit ſubir ſans examen. Les délais, les repréſentations, les excuſes de l'honneur étoient des crimes aux yeux d'un deſpote qui avoit uſurpé le pouvoir de punir ou d'abſoudre par ſa ſimple parole. Il tenoit dans ſes mains les graces & les peines, les récompenſes & les deſtitutions, le droit d'empriſonner ſans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de juſtice, toutes les irrégularités de ſon caprice.

Cet abſolu pouvoir ne ſe borna pas dans les premiers tems aux choſes dépendantes de la guerre & de l'adminiſtration politique. Il s'étendit à la juriſdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & ſans appel de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureuſement ces conteſtations naiſſoient rarement dans un pays où tout étoit preſque en commun, & rien ſous la clef. Une autorité ſi dangereuſe fut maintenue juſqu'en 1663, où l'on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la co-

lonie. La coutume de Paris modifiée par des combinaiſons locales forma le code de ſes loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mêlange de loix fiſcales. L'adminiſtration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes ; une légere contribution des habitans de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places ; des droits, mais trop forts, ſur l'entrée, ſur la ſortie des denrées & des marchandiſes. Tous ces objets ne produiſoient au fiſque en 1747 qu'un revenu de deux cens ſoixante mille deux cens livres.

Les terres n'étoient pas impoſées par le gouvernement ; mais elles ne jouiſſoient pas pour cela d'une exemption entiere. Dès les premiers jours de la colonie, on l'avoit comme étouffée au berceau, en accordant à des officiers, à des gentilshommes un terrein de deux à quatre lieues de front, ſur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune & le peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de ſi vaſtes poſſeſſions, furent comme forcés de les diſtri-

buer à des ſoldats ou à des cultivateurs, à charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du gouvernement féodal qui fut longtems la ruine de l'Europe. Ce droit, quoique médiocre, faiſoit ſubſiſter un grand nombre de gens oiſifs, aux dépens de la ſeule claſſe de citoyens dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitans, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d'une nobleſſe rentiere, par la ſurcharge des exactions du clergé. On impoſa en 1667 l'obligation de la dixme. Il eſt vrai qu'elle fut réduite au vingt-ſixieme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide; mais c'étoit encore une grande vexation dans un pays où les eccléſiaſtiques avoient un domaine qui ſuffiſoit à leur ſubſiſtance, ſans autre ſolde.

Tant d'entraves jettées d'avance ſur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuiſſance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le miniſtere de la France en fut enfin ſi convaincu, qu'après s'être toujours obſtinément refuſé à l'établiſſement des manufactures en Amérique, il crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ſes invita-

tion tardives ne produiſirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes & quelques mauvais droguets épuiſerent toute l'induſtrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La ſeule qui fut un objet d'exportation étoit celle du Loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poiſſons, quoiqu'il ne ſoit pas muet, & que né conſtamment à terre, il y vit plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de la figure de celle du Dogue. Il a quatre pattes fort courtes, ſur-tout celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher. Auſſi ſont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croiſſant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On diſtingue deux ſortes de Loup-marin. Ceux de la plus groſſe eſpece péſent juſqu'à deux mille, & ſemblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits dont la peau eſt communément tigrée, ſont plus vifs, plus adroits à ſe tirer des pieges qu'on leur tend. Les

ſauvages

ſauvages les apprivoiſoient juſqu'à s'en faire ſuivre, comme ſi c'étoient des chiens.

C'eſt ſur des rochers, & quelquefois ſur la glace que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire eſt de deux; & elles les allaitent ſouvent dans l'eau, mais plus ſouvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, ſur leur dos, les laiſſent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manége juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de braver ſeuls les flots. La plupart des petits oiſeaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'Aigle porte ſes Aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Eſt-il ſurprenant que le Loup-marin né ſur la terre, exerce ſes petits à vivre dans l'eau?

La maniere de pêcher cet amphibie, eſt très-ſimple. Sa coutume, quand il eſt en mer, eſt d'entrer dans les anſes avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre, on l'environne de filets

& de pieux, ſans autre précaution que de laiſſer un petit eſpace par où ils puiſſent ſe gliſſer. Quand la marée eſt haute, on bouche l'ouverture, & après que la mer s'eſt retirée, la proie demeure à ſec. On n'a d'autre peine que de l'aſſommer. Quelquefois on ſuit dans un canot ces poiſſons à leur rendez-vous & on les tue à coups de fuſil, auſſi-tôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour reſpirer. S'ils ne ſont que bleſſés, on les prend aiſément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent ; mais de gros chiens élevés à les pêcher à ſept ou huit braſſes de profondeur vont les chercher & les rapportent.

La peau des Loups-marins ſervit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des ſouliers & des bottines. Lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a preſque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle eſt moins fine, de l'autre elle ne s'écorche pas ſi facilement & conſerve long tems toute ſa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du Loup-marin n'eſt pas mauvaiſe ; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il ſuffit pour cela de la mettre ſur

le feu dans un vaſe de cuivre ou de terre. Souvent même on ſe contente de faire de grands quarrés de planches ſur leſquels on étend la graiſſe de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a pratiquée. Elle eſt long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laiſſe point de lie; elle ſert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du Loup-marin qui ſe faiſoit dans le golfe Saint Laurent cinq ou ſix petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des iſles neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélaſſes, de caffé, de ſucre; & de France environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres qui fut le tems le plus floriſſant de la colonie, ſes exportations ne paſſerent pas douze cens mille francs en pelleteries, huit cent mille francs en caſtor, deux cens cinquante mille livres en huile de Loup-marin, une pareille ſomme en farine & en pois verts, cinquante mille écus en bois de

toutes les eſpeces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions ſix cens cinquante mille livres ; ce qui étoit évidemment inſuffiſant pour payer les marchandiſes qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement ſuppléoit le reſte & rempliſſoit le vuide.

Dans les commencemens de la poſſeſſion du Canada les François n'y voyoient preſque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient ſucceſſivement s'y établir, n'y ſéjournoit pas long-tems, parce que les beſoins de la colonie l'en faiſoient promptement ſortir. C'étoit un inconvénient qui ralentiſſoit le commerce & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Verſailles fit fabriquer en 1670 pour tous ſes établiſſemens d'Amérique une monnoie à qui l'on donna un coin particulier, & une valeur idéale d'un quart plus forte que celle des eſpeces qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la nouvelle France. On jugea donc convenable vers la fin du dernier ſiecle de ſubſtituer en Canada le papier aux mé-

taux, pour le paiement des troupes, & les autres dépenſes du gouvernement. Cette invention réuſſit juſqu'en 1713, où l'on ceſſa d'être fidele aux engagemens contractés par les adminiſtrateurs de la colonie. Les lettres de change qu'ils tiroient ſur le fiſc de la métropole, ne furent pas acquittées; & dès-lors tomberent dans l'aviliſſement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'uſage de l'argent qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remiſes à faire en France, trouvoient embarraſſant, coûteux & dangereux d'y envoyer des eſpeces; & ils furent les premiers à ſolliciter le rétabliſſement du papier monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient ſignées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de ſix, de trois livres; & de trente, de quinze, de ſept ſols ſix deniers. Leurs valeurs réunies ne s'élevoient pas au deſſus d'un million. Lorſque cette ſomme ne ſuffiſoit pas

pour les beſoins publics, on y ſuppléoit par des ordonnances ſignées du ſeul intendant, premiere faute ; & non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt ſols, & les plus conſidérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie ; ils y rempliſſoient les fonctions de l'argent juſqu'au mois d'Octobre. C'étoit la ſaiſon la plus reculée où les vaiſſeaux duſſent partir du Canada. Alors on convertiſſoit tous ces papiers en lettres de change qui devoient être acquittées en France par le gouvernement qui étoit cenſé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le tréſor du prince n'y pouvoit plus ſuffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuſe qui ſurvint deux ans après, en groſſit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandiſes monterent hors de prix ; & comme à raiſon des dépenſes énormes de la guerre, le grand conſommateur étoit le roi, ce fut lui ſeul qui ſupporta le diſcrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le miniſtere en 1759 fut forcé de ſuſpendre

le paiement des lettres de change, jusqu'à ce qu'on en eût demêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne passoient pas quatre cens mille francs en 1729, & qui avant 1749 ne s'étoient jamais élevées au dessus de dix-sept cens mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cens mille livres. L'an 1751, deux millions sept cens mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cens mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cens cinquante mille livres. L'an 1755, six millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cens mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cens cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cens mille livres. L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cens mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingt millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure; & les énormes malversations

qui lui avoient donné naiſſance furent approfondies autant que la diſtance des tems & des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le gouvernement leur avoit donnés, furent condamnés légalement à des reſtitutions conſidérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers furent toutes diſcutées. Leur bonheur & le bonheur de la nation voulurent que le miniſtere chargeât de cette opération également importante & néceſſaire des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni ſurpris par les artifices, ni laſſés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juſte la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduiſirent la ſomme entiere des dettes à trente-huit millions.

Le Canada méritoit-il le ſacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la puiſſance qui lui donnoit des loix. Depuis longtems cette immenſe contrée offroit des récoltes prodigieuſes ; & l'on n'y cul-

tivoit que pour l'étroite ſubſiſtance des habitans. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les iſles de l'Amérique, de quoi approviſionner même une partie de l'Europe. On ſait que la colonie envoya en 1751 à Marſeille deux chargemens de froment qui sy trouverent de bonne qualité & ſe vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être ſuivi que les récoltes ſont expoſées à peu d'accidens dans un pays où le bled ſe ſeme en mai, & ſe recueille avant la fin d'août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux ſe ſeroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever aſſez de bœufs & de cochons pour remplacer dans les iſles Françoiſes les viandes ſalées que leur fourniſſoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre ſe ſeroit-il accru avec le tems au point d'approviſionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine qu'il étoit aiſé d'élever dans le Canada. Si leur eſpece n'étoit que peu répandue dans un

pays où les meres portent communément deux petits, c'eſt qu'on laiſſoit en tout tems les brebis avec le bélier; que mettant bas la plupart dans le mois de février, la rigueur de la ſaiſon faiſoit périr beaucoup de petits; qu'il falloit donner aux agneaux du grain; & que la cherté de leur nourriture dégoûtoit les habitans de ces ſortes de beſtiaux. Une loi qui auroit ordonné de ſéparer le bélier d'avec les brebis depuis le mois de ſeptembre juſqu'au mois de février, ſeroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de mai, n'auroient point entraîné de frais ni couru de riſques; & dans peu de tems la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux. Leur toiſon dont la fineſſe & la bonté ſont connues, auroit remplacé dans les manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalouſie & de la Caſtille. L'état ſe fût enrichi de cette production précieuſe; & la colonie eût reçu de ſa métropole en échange mille commodités nouvelles.

Le Gin-ſeng auroit valu beaucoup à l'une & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achetent au poids

de l'or, fut trouvée en 1720 par le jéſuite Lafitau, dans les forêts du Canada où elle eſt commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-priſée & chérement vendue. Ce ſuccès fit que la livre de Gin-ſeng qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante ſols, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit en 1752 pour cinq cens mille francs. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en ſeptembre, & à faire ſecher au four ce qu'il falloit ſecher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le Gin-ſeng du Canada, chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de commerce qui bien dirigée pouvoit devenir une ſource d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'induſtrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer ſi communes dans ces contrées. La ſeule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, eſt près des Trois-Rivieres. On l'a découverte à la ſuperficie de la terre; il n'en eſt nulle

part de plus abondante ; & les meilleures de l'Eſpagne ne ſont pas ſi douces. Un maître de forge arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, juſqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne connut plus d'autre fer ; On en exporta même quelques eſſais ; mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ſes armes à feu, le ſeul qu'il lui fut même avantageux d'employer. Une politique ſi ſage s'accordoit merveilleuſement avec le deſſein qu'on avoit pris, après bien des incertitudes, de former un établiſſement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaſte contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient étoient des chênes d'une hauteur prodigieuſe, & des pins rouges de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint Laurent & les innombrables rivieres qu'il reçoit. On ne ſait par quelle fatalité tant de richeſſes furent long-tems négligées ou mépriſées. La cour de Verſailles ouvrit enfin les yeux. Par ſes ordres s'éleverent à Quebec des atteliers

pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. Malheureuſement elle plaça ſa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois ſur les hauteurs où le froid & l'air rendent les bois plus durs en reſſerrant leurs fibres ; on les prit conſtamment dans les marais & ſur le bord des rivieres où l'humidité leur donne un tiſſu moins compacte & trop gras. Au lieu de les tranſporter dans des barques, on les faiſoit flotter ſur des radeaux juſqu'à l'endroit de leur deſtination où ils étoient oubliés & laiſſés dans l'eau : ils y contractoient une moiſiſſure, une eſpece de mouſſe qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre ſous des hangards : ils reſtoient expoſés au ſoleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printemps & de l'automne. Delà traînés dans les chantiers, ils y eſſuyoient encore pendant deux ou trois ans l'inclémence de toutes les ſaiſons. La négligence ou la mauvaiſe foi multiplioïent les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le gaudron pour un pays qui avec quelques ſoins & du travail pouvoit fournir la France entiere

de toutes ces matieres. Une adminiſtration ſi vicieuſe avoit totalement décrié le bois du Canada, anéanti les reſſources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie préſentoit aux manufactures de la métropole une branche d'induſtrie preſque excluſive. C'étoit la préparation du caſtor. Cette marchandiſe tomba d'abord ſous le joug & dans les entreves du monopole. La compagnie des Indes fit & ne pouvoit que faire un uſage pernicieux de ſon privilege. Ce qu'elle achetoit des ſauvages, ſe payoit ſur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine dont ces peuples aimoient à s'habiller & à ſe parer. Mais comme ils trouvoient dans les établiſſemens Anglois vingt-cinq & trente pour cent au deſſus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandiſes, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ſes agens, & prenoient en échange de leur caſtor des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainſi la France par l'abus d'une inſtitution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques unes de ſes manu-

factures, & d'aſſurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puiſſance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland ſont les ſources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le ſecond cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reſte eſt expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On eſtime que l'armement entier de deux cens bâtimens qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cens cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun eſt évalué à quatre-vingt mille francs, & par conſéquent la pêche entiere doit monter à trois millions deux cens mille livres. Lorſqu'on a prélevé de cette ſomme ce qui doit revenir aux navigateurs qui ſe livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reſte fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle eſt la raiſon qui peu à peu a dégoûté les Baſques d'une carriere où ils

étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il eſt arrivé que la nation qui faiſoit la plus grande conſommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a ſouvent propoſé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépenſe que le détroit de Davis ou le Groenland. Le deſtin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y euſſent point de conſiſtance ; & le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine qui pouvoit donner une ſinguliere activité aux colons, & former un nouvel eſſaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan ſi ſouvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue ſur les deux rives du fleuve Saint Laurent. Peut-être le ſuccès n'auroit-il pas pleinement répondu aux eſpérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poiſſon y eſt de médiocre qualité, & que les graves néceſſaires pour le faire ſécher n'y ſont pas communes. En ce

cas le golfe auroit offert une reſſource ſûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eut été portée à Terre-neuve ou à Louiſbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandiſes de l'Europe. Tout concouroit donc à la proſpérité des établiſſemens du Canada, s'ils euſſent été ſecondés par les hommes qui ſembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laiſſa languir dans leur premier néant?

On ne peut diſconvenir que la nature n'oppoſât quelque obſtacle aux entrepriſes de la politique. Le fleuve Saint Laurent eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. Le reſte du tems, ce ſont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de ſable, & des rochers à fleur d'eau, qui y rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuſe pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Quebec juſqu'à Montréal, au point que les bâtimens à rame, les ſeuls qui puiſſent tenter cette route, ne ſurmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivieres où ceſſe la marée, qu'avec le

ſecours d'un vent très-favorable & que dans l'eſpace d'un mois ou même de ſix ſemaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent juſqu'à ſix cataractes qui les réduiſent à la triſte néceſſité de décharger leurs canots & de les porter avec les marchandiſes par des routes de terre aſſez conſidérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal inſtruit, n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage ſur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande diſtance les uns des autres. Le ſoin de les conſtruire, de les approviſionner, détourna les Canadiens des ſeuls travaux qui devoient les occuper. Cette mépriſe les jetta dans une route ſemée de ronces & de périls.

Les ſauvages ne voyoient pas ſans inquiétude ſe former des établiſſemens qui leur faiſoient craindre pour leur liberté. Ces ſoupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement ſans guerre. La néceſſité rendit ſoldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurciſſoit de bonne heure à la fatigue

& les familiariſoit avec le danger. A peine ſortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immenſe, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fuſil pour munitionnaire, ils étoient continuellement expoſés à mourir de faim; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des ſauvages qui avoient épuiſé tout leur génie à forger à leurs ennemis des ſupplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts ſédentaires de la paix, les travaux ſuivis de l'agriculture ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie plus active qu'occupée. La cour qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie ruſtique, augmenta l'averſion que les Canadiens en avoient conçu, en verſant excluſivement les graces & les honneurs ſur les exploits guerriers. La nobleſſe fut l'eſpece de diſtinction qu'on prodigua le plus & qui eut des ſuites plus funeſtes. Non-ſeulement elle plongea les Canadiens dans l'oiſiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être con-

ſacrés à l'amélioration des terres furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

Tel étoit l'état de la colonie, lorſque le gouvernement en fut confié en 1747 à la Galiſſoniere qui joignoit à des connoiſſances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable qu'il étoit raiſonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la nouvelle Ecoſſe ou de l'Acadie juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injuſtes, & il réſolut de les reſſerrer dans la péninſule, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouſſoit dans l'intérieur des terres, ſinguliérement du côté de l'Ohio ou de la belle riviere ne lui paroiſſoit pas moins outrée. Les Apalaches, à ſon avis, devoient être les limites de leurs poſſeſſions, & il ſe promit de ne pas leur laiſſer franchir ces montagnes. Le ſucceſſeur qu'on lui donna, pendant qu'il raſſembloit les moyens de ſoutenir ce vaſte deſſein, embraſſa ſes vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inſpirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la ſolidité

à un ſyſtême que la cour avoit adopté, peut-être ſans en prévoir, peut-être ſans en peſer aſſez les ſuites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique ſeptentrionale des hoſtilités plutôt autoriſées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre ſourde convenoit extrêmement au miniſtere de Verſailles, qui ſans commettre ſa foibleſſe, réparoit peu à peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la grande Bretagne ſur la politique de ſa rivale. Georges II penſa qu'une ſituation équivoque ne convenoit pas à la ſupériorité de ſes forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'inſulter le pavillon François ſur toutes les mers. Il avoit pris ou diſperſé tout ce qu'il avoit trouvé, lorſqu'en 1758 il ſingla vers l'iſle Royale.

Cette porte du Canada avoit déja été attaquée en 1745; & cet événement mérite par ſa ſingularité qu'on l'expoſe avec quelque détail. C'étoit à Boſton qu'avoit été formé le plan de cette premiere invaſion, & la nouvelle Angleterre avoit fait les dépenſes

de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthouſiaſme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de ſix mille hommes qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une eſcadre arrivée de la Jamaïque portaſſent elles-mêmes à l'iſle Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une ſurpriſe eût aſſuré leur débarquement ſans oppoſition ; quoiqu'elles n'euſſent à combattre que ſix cens hommes de troupes réglées, & huit cens habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du ſuccès de l'entrepriſe. Quels exploits en effet devoit-on attendre d'une milice aſſemblée avec précipitation, qui n'avoit point vu de ſiege, qui même n'avoit jamais fait la guerre, qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit beſoin de quelque faveur du haſard. Elle en fut ſinguliérement ſecourue.

La garniſon de Louiſbourg avoit toujours été chargée de la conſtruction, de la réparation des fortifications. Elle ſe livroit d'autant plus volontiers à ces

travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de ſûreté, comme un moyen d'aiſance. Lorſqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer, s'approprioient le fruit de ſes ſueurs, elle demanda juſtice. On oſa la lui réfuſer; & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagés avec les officiers ſubalternes le prix de cette dépradation, il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. Lindignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires, leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorſque les Anglois ſe préſenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas; mais leurs commandans ſe méfierent d'une généroſité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu ſuppoſer dans le ſoldat aſſez d'éléva-tion pour ſacrifier ſon reſſentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre ſur l'ennemi, pendant qu'il formoit ſon camp, & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun

principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'obſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter ; & ſes propres chefs la tinrent comme priſonniere, juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe défenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entiere ſuivit le ſort de Louiſbourg, ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 juin qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoit ſeize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louiſbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande diſtance ne pouvoit ſervir de rien, parce qu'il ſeroit impoſſible de tranſporter l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un grand ſiege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage de la place. L'aſſaillant vit la ſageſſe des

meſures

meſures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruſe à ſon ſecours, pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il deſcendit en force ſur le rivage de l'anſe au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par ſa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet fortifié par des canons dont le feu ſe ſoutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons ſoldats & quelques ſauvages. En avant on avoit fait un abattis d'arbres ſi ſerré qu'on auroit eu bien de la peine à y paſſer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette eſpece de paliſſade qui cachoit tous les préparatifs de défenſe, ne paroiſſoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le ſalut de la colonie, ſi l'on eût laiſſé à l'aſſaillant le tems d'achever ſon débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obſtacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mouſqueterie, il eût infailliblement péri ſur le rivage, ou dans la précipitation

de l'embarquement ; d'autant plus que la mer étoit dans cet inſtant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ſes projets.

Mais l'impétuoſité françoiſe fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on ſe hâta de découvrir le piege où ils devoient être pris. Au feu bruſque & précipité qu'on fit ſur leurs chaloupes, & plus encore à l'empreſſement qu'on eut de déranger les branches d'arbres qui maſquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient ſe jetter. Dès ce moment revenant ſur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour deſcendre qu'un ſeul rocher qui même avoit paru juſqu'alors inacceſſible. Wolf, quoique fortement occupé du ſoin de faire rembarquer ſes troupes, & d'éloigner les bateaux, fit ſigne au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auſſi-tôt avec les ſoldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe lss rochers tout

ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante François lui tuent deux hommes & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe, il ſe ſoutient dans ce poſte important, à la faveur d'un taillis épais. Enfin ſes intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louiſbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes, parce que le ſable de la mer dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction ne convient nullement aux ouvrages de mâçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement délabrés & écroulés. Il n'y avoit qu'une caſemate & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit

défendre la place n'étoit que de deux mille neuf cens hommes.

Malgré tant de déſavantage, les aſſiégés ſe déterminerent à la plus opiniâtre réſiſtance. Pendant qu'ils ſe défendroient avec cette fermeté, les grands ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement ils préſerveroient cette grande colonie de toute invaſion pour le reſte de la campagne. Qui croiroit que tant de réſolution fût ſoutenu par le courage d'une femme ? Madame de Drucart continuellement ſur les remparts la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, ſembloit diſputer au gouverneur ſon mari la gloire de ſes fonctions. Rien ne décourageoit les aſſiégés, ni le mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tenterent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boſcawen & le général Amberſt. Ce ne fut qu'à la veille d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir, qu'on parla de ſe rendre. La capitulation fut honorable ; & le vainqueur ſut eſtimer aſſez ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-même, pour ne ſouiller ſa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

La conquête de l'iſle Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année ſuivante on y porta la guerre ; ou plutôt on y redoubla les ſcenes de carnage dont cet immenſe pays étoit depuis longtems le théâtre. Voici quelle étoit la ſource de ces torrens de ſang.

Les François établis dans ces contrées y avoient pouſſé leur ambition vers le nord où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorſque cette veine de richeſſe tarit ou diminua, le commerce ſe tourna vers le ſud où l'on découvrit l'Ohio qui mérita le nom de la belle riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louiſiane. En effet quoique les vaiſſeaux qui entrent dans le fleuve Saint Laurent, s'arrêtent à Quebec, la navigation continue ſur des barques juſqu'au lac Ontario, qui n'eſt ſéparé du lac Erié que par un détroit ſur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'eſt-là, c'eſt au voiſinage du lac Erié que ſe trouve la ſource de l'Ohio qui arroſe le plus beau pays du monde, & qui groſſi par pluſieurs rivieres va porter le tribut de ſes eaux au Miſſiſſipi dont il augmente la majeſté.

Cependant les François ne faiſoient aucun uſage d'un canal ſi magnifique. Les foibles liaiſons qui ſubſiſtoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du nord. La nouvelle route beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qui fut envoyé du Canada en 1739 au ſecours de la Louiſiane en guerre ouverte avec les ſauvages. Après cette expédition, elle retomba dans l'oubli, dont elle ne ſortit guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva pluſieurs petits forts ſur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus conſidérable de ces forts reçut le nom du gouverneur Duqueſne qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloiſes ne purent voir ſans chagrin s'élever des établiſſemens François qui, réunis aux anciens enveloppoient totalement leurs derrieres. Elles craignirent que les Apalaches qui devoient ſervir de limites naturelles aux deux nations, ne fuſſent une barriere inſuffiſante contre les entrepriſes d'un voiſin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles paſſerent elles-mêmes ces

célébres montagnes, pour diſputer à la nation rivale la poſſeſſion de la belle riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureuſe. On battit les détachemens qui ſe ſuccédoient; on détruiſit les forts, à meſure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces diſgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit paſſer des forces conſidérables au nouveau monde, ſous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer dans l'été de 1755 le fort Duqueſne avec trente-ſix canons & ſix mille hommes, lorſqu'il fut ſurpris à quatre lieues de la place par deux cens cinquante François & ſix cens cinquante ſauvages qui détruiſirent, qui exterminerent ſon armée. Ce revers inexpliquable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre ſur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; & dans la campagne ſuivante la circonſpection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuſe de leurs moyens, ils oſerent au mois d'août de l'an 1756 ſe préſenter devant Oſwego.

C'étoit originairement un magaſin fortifié à l'embouchure de la riviere de Chouaguen ſur le lac Ontario. Situé preſque au centre du Canada, l'avantage de ſa poſition y avoit fait élever ſucceſſivement pluſieurs ouvrages qui l'avoient rendu un des meilleurs poſtes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cens hommes qui avoit cent vingt & une pieces d'artillerie & une grande abondance de munitions de toutes les eſpeces. Malgré tant de ſoutiens, il ſe rendit après quelques jours d'une attaque vive & audacieuſe à trois mille hommes qui en formoient le ſiege.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cens Sauvages marcherent dans le mois d'Août de l'année ſuivante au fort Saint George, ſitué ſur le lac Saint Sacrement, & regardé avec raiſon comme le boulevard des établiſſemens Anglois, comme l'entrepôt où devoient ſe réunir les forces deſtinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduiſoient à cette place. Des corps diſtribués de diſtance en diſtance, dans les meilleures poſitions, étoient encore venus au ſecours de l'art & de la nature.

Cependant ces obſtacles furent ſurmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu, pour embellir l'hiſtoire. Les aſſaillans, après avoir maſſacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place où ils réduiſirent deux mille deux cens ſoixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent durant l'hiver à mettre de la diſcipline dans les différens corps; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des ſauvages. Au retour de la belle ſaiſon, l'armée compoſée de ſix mille trois cens hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes des milices des colonies, s'aſſembla ſur les ruines du fort Saint George. Elle s'embarqua ſur le lac Saint Sacrement qui ſéparoit les colonies des deux nations & ſe porta ſur Carillon qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui

l'alloient aſſaillir. On forma donc à la hâte ſous le canon de la place des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns ſur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renverſés dont les branches coupées & affilées, faiſoient l'effet de chevaux de friſe. Les drapeaux étoient plantés ſur le ſommet des remparts qui renfermoient trois mille cinq cens hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois réſolus à laver la honte qui terniſſoit depuis ſi long-tems la gloire de leurs armes, dans un pays où la proſpérité de leur commerce tenoit au ſuccès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils ſe précipiterent ſur ces paliſſades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, ſans qu'ils puſſent ſe défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarraſſés dans les tronçons d'arbres au travers deſquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faiſoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle ſe ſoutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnaſſent une entrepriſe auſſi téméraire que forcénée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeſtes. Ils n'inſultoient pas un poſte où ils ne fuſſent repouſſés. Ils ne haſardoient pas un détachement qui ne fût battu ; pas un convoi qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers qui devoit les garder & les défendre, étoit la ſaiſon où les ſauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu ſur les frontieres & juſques dans le centre des colonies Angloiſes.

Tous ces déſaſtres avoient leur ſource dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s'étoit toujours perſuadée que pour dominer dans le nouveau monde, elle n'avoit beſoin que de la ſupériorité de ſa marine qui pouvoit facilement y tranſporter des ſecours, intercepter les forces de ſes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniſtere ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets, par le choix de ſes généraux. Preſque tous ceux qu'il chargea de remplir ſes vues manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes

avoient bien cette fierté de caractere ; ce courage invincible que le gouvernement encore plus que le climat, donne aux ſoldats Anglois ; mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuiſées par des fatigues exceſſives que rien ne ſoulageoit dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient compoſées de cultivateurs paiſibles qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chaſſe & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens pris dans la nature des choſes, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les poſtes élevés pour la ſûreté des divers établiſſemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de ſoutien & de défenſe, cet enſemble ſans lequel il n'y a point de force. Les provinces qui avoient toutes des intérêts diſtincts & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne concouroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de ſentimens qui, concentrant l'emploi des moyens dans un tems, dans un point,

en aſſure l'effet. La liberté des délibérations faiſoit que la ſaiſon d'agir ſe paſſoit en vaines diſputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejetté par quelque aſſemblée étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant ſon exécution ; & ſa publicité le faiſoit ſouvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les ſauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une ſorte de retour qu'ils croyoient devoir à la conſidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miſſionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaſſadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces miſſionnaires en étudiant la langue des ſauvages, en ſe conformant à leur caractere, à leurs inclinations, en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abſolu ſur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient, l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur

amour conſtant pour la vie errante & vagabonde. On avoit vu même pluſieurs officiers diſtingués ſe faire adopter parmi les nations. La haine & la jalouſie des Anglois, ont calomnié cette conduite, juſqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis, avoient mené les danſes horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des priſonniers, avoient imité leurs cruautés & partagé leurs barbares feſtins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a ſubſtitué le fanatiſme de la patrie à celui de la religion, & qui ſait bien mieux haïr les autres nations qu'aimer ſon propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naiſſoit dans ces nations l'averſion la plus inſurmontable pour les Anglois. C'étoient de tous les ſauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiſer, ſi l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une ſoif de ſang, quand ils virent leur tête miſe à prix; quand ils ſe virent proſcrits ſur leur terre natale par des aſſaſſins étrangers.

Les mêmes mains qui ſi long-tems avoient enrichi la colonie Angloiſe du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les ſauvages coururent à la chaſſe des Anglois, comme à celle des Ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruiſirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre.

Telle étoit la face des choſes, lorſqu'une flotte Angloiſe arriva dans le fleuve Saint Laurent au mois de juin 1759. A peine avoit-elle mouillé à l'iſle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils euſſent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes & vaiſſeaux. Mais la peur ſaiſit les capitaines qui conduiſoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, & ſe hâterent de regagner la terre ſur leurs canots. L'aſſaillant qui de loin avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Canada lui fut comme aſſurée dès ce moment.

Le pavillon Anglois ſe montra bientôt devant Quebec. Il s'agiſſoit d'y

prendre terre & de s'établir aux environs de cette place, pour l'aſſiéger. Mais les bords de la riviere ſe trouverent ſi bien retranchés, ſi bien défendus par des troupes & des redoutes placées de diſtance en diſtance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque deſcente coûtoit aux aſſaillans des ruiſſeaux de ſang, ſans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuſes tentatives duroient depuis ſix ſemaines, lorſqu'ils eurent enfin le bonheur ſingulier de faire leur débarquement ſans être apperçus. Ce fut le douze ſeptembre, une heure avant le jour, à trois mille au-deſſus de la ville. Leur armée forte de ſix mille hommes étoit déja en ordre de bataille, lorſqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur ſuppléa quelque tems au nombre. A la fin la vivacité Françoiſe abandonna la victoire à l'ennemi qui avoit perdu l'intrépide Wolf ſon général, ſans perdre la confiance & la réſolution.

C'étoit avoir remporté un avantage conſidérable, mais il pouvoit n'être pas déciſif. Douze heures de tems ſuffiſoient pour raſſembler des troupes diſtribuées

à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces ſupérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général François Montcalm qui, bleſſé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems avant d'expirer, de ſonger au ſalut des ſiens, en les encourageant à réparer leur déſaſtre. Un ſentiment ſi généreux ne fut pas ſuivi du conſeil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. Mr. le chevalier de Levy, accouru de ſon poſte pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foibleſſe. On en rougit; on voulut revenir ſur ſes pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Quebec aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-ſept.

L'Europe entiere crut que la priſe de cette place, finiſſoit la grande querelle de l'Amérique ſeptentrionale. Perſonne n'imagina qu'une poignée de François qui manquoient de tout, à qui la fortune même ſembloit interdire juſqu'à l'eſpérance, oſaſſent ſonger à retarder une deſtinée inévitable. On les connoiſſoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commen-

cés à dix lieues au-deſſus de Quebec. On y laiſſa des troupes ſuffiſantes pour arrêter les progrès de la conquête ; & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte & la diſgrace.

C'eſt-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force ſur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un ſiége au défaut d'une ſurpriſe. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle ; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entrepriſe qu'au moment où les ſecours qu'on attendoit de France, ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la diſette affreuſe de toutes choſes, où ſe trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déja faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à ſe rompre vers le milieu de ſa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit gliſſer les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée compoſée de citoyens & de ſoldats qui ne faiſoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, ſe précipita dès le 20 avril 1760 dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois

la croyoient encore paiſible dans ſes quartiers d'hiver ; & déja toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cens hommes qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces, ſans un de ces haſards biſarres qu'il n'eſt pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un Canonier en voulant ſortir de ſa chaloupe étoit tombé dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains ; il y grimpa, & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Quebec. La ſentinelle Angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme qui le fait reconnoître pour un ſoldat François, détermine à le porter chez le gouverneur où la force des liqueurs ſpiritueuſes, le rappelle un moment à la vie. Il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place ; & il meurt. Auſſi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célé-

rité de ſa retraite, on eut le tems d'entamer ſon arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné ſans doute la perte de la place.

L'aſſaillant y marche cependant avec une intrépidité qui ſembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une ſurpriſe. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes ſorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la réſiſtance opiniâtre. Les Anglois furent repouſſés dans leurs murailles, après avoir laiſſé dix-huit cens de leurs plus braves ſoldats ſur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut auſſi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de ſecours de France, & qu'une forte eſcadre Angloiſe remonta le fleuve, il fallut lever le ſiege dès le 16 mai, & ſe replier de poſte en poſte juſqu'à Montréal. Trois armées formidables dont l'une avoit deſcendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troiſieme étoit arrivée par le lac Champlain, entourerent ces troupes qui, peu

nombreuſes dans l'origine, exceſſivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient tout à la fois de munitions de bouche & de guerre, & ſe trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces miſérables reſtes d'un corps de ſept mille hommes qui n'avoit jamais éte recruté ; & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques ſauvages avoit fait de ſi grandes choſes, furent enfin réduits à capituler ; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix donnerent de la ſolidité à la conquête. Elle augmenta la maſſe des poſſeſſions britanniques dans le nord de l'Amérique.

La cour de Londres a depuis donné au Canada les loix Angloiſes autant qu'elles étoient compatibles avec un gouvernement purement royal, & ſans aucun mêlange d'autorité populaire. Ses nouveaux ſujets raſſurés contre les craintes des guerres futures, débaraſſés de la défenſe des poſtes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations, privés du commerce des pelleteries qui a repris ſon cours naturel, ne ſont plus occupés que de leurs cultures. A meſure qu'elles augmentent, leurs liaiſons avec les An-

tilles deviennent plus vives, & bientôt elles ſeront conſidérables. Ce ſera déſormais l'unique reſſource d'un vaſte pays, où la France verſoit autrefois des ſommes immenſes, parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ſes iſles méridionales. La vérité de cette combinaiſon politique que tant de négociateurs n'ont pas apperçue deviendra ſenſible, à meſure que nous expoſerons les avantages des établiſſemens formés par les Anglois dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale.

Fin du ſeizieme Livre.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Etabliſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau monde que par des pirateries ſouvent heureuſes & toujours brillantes, lorſque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer ſa

nation en partage des richeſſes prodigieuſes qui depuis près d'un ſiécle couloient de cet hémiſphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, attacha les regards de cet homme né pour imaginer des choſes hardies. Le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits, en donnant à tout ce qu'il propoſoit un air de grandeur, lui fit aiſément trouver des aſſociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui ſe forma ſous l'appas de ſes magnifiques promeſſes, obtint en 1584 du gouvernement la diſpoſition abſolue de toutes les découvertes qui ſe feroient; & ſans autre encouragement, elle expédia dès le mois d'avril de l'année ſuivante deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenſque qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils ſe ſentoient honorés, montrerent une complaiſance ſans bornes pour les naturels du pays où il s'agiſſoit d'établir leur nation, & laiſſerent les ſauvages arbitres des échanges qu'ils leur propoſoient dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs

teurs publierent à leur retour en Europe, ſur la température du climat, ſur la fértilité du ſol, ſur le caractere des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la ſociété qui les avoit employés. Elle fit partir au printems ſuivant ſept navires qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres deſtinés à commencer un établiſſement. Une partie de ces premiers colons ſe fit maſſacrer par les ſauvages qu'on avoit outragés ; le reſte, pour avoir négligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance par la culture, périſſoit de faim & de miſere, lorſqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, ſi diſtingué de la foule des navigateurs, pour avoir le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition le fit choiſir par Eliſabeth pour humilier Philippe II dans la partie de ſes vaſtes poſſeſſions dont il abuſoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. San-Iago, Carthagene, San-Domingo, pluſieurs autres places importantes, un grand

nombre de riches vaiſſeaux devinrent la proie de la flotte Angloiſe. Ses inſtructions portoient, qu'après ſes opérations, elle iroit offrir à Roenoque, les ſecours dont on y auroit beſoin. Le déſeſpoir les fit rejetter par le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent d'être ramenés dans leur patrie; & la facilité qu'eut l'amiral de les exaucer, rendit inutiles les dépenſes qui avoient été faites juſqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les aſſociés. Ils firent ſucceſſivement quelques foibles expéditions pour leur conceſſion. On y voyoit en 1589 cent quinze perſonnes des deux ſexes aſſujetties à un gouvernement régulier, & ſuffiſamment pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur défenſe, pour la culture & pour le commerce. Ces commencemens donnoient des eſpérances; mais elles ſe perdirent dans le cahos & la diſgrace où ſe précipita Raleigh, entraîné par les délires d'une imagination ardente & de l'ambition la plus inquiete. La colonie privée de l'appui de ſon fon-

dateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue, lorſque Goſnold l'un des premiers aſſociés, réſolut en 1602 de la viſiter à ſes dépens. Son expérience dans la navigation lui fit ſoupçonner qu'on n'avoit pas connu juſqu'alors la route qu'il falloit tenir, & qu'en prenant par les Canaries, par les iſles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du ſud, & à tourner à l'oueſt. La tentative lui réuſſit; mais en arrivant ſur les côtes d'Amérique, il ſe trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la nouvelle Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec leſquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le ſuccès de cette entrepriſe firent impreſſion ſur les négocians Anglois. Pluſieurs ſe réunirent en 1606 pour former un établiſſement dans le pays que Goſnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla dans quelques autres le ſouvenir de la co-

lonie de Roenoque. Il y eut alors deux aſſociations dont chacune fut munie d'un privilege excluſif. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole n'étoit connu en Angleterre que ſous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie de la Virginie méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie ſeptentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifeſtée dans les premiers jours, ne tarda pas à ſe refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalouſie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le ſecours de la premiere lotterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent ſi lents, qu'en 1614 on ne comptoit que quatre cens perſonnes dans les deux établiſſemens. L'aiſance qui pouvoit convenir aux mœurs ſimples du tems, étoit alors ſi générale en Angleterre, que le deſir de s'expatrier pour aller vivre ſous un nouveau ciel n'entroit guere dans les cœurs. C'eſt le ſentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richeſſes. Il falloit une fermentation extraordinaire

pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva, née au ſein de la ſuperſtition, du choc des opinions religieuſes.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces Druides ſi fameux dans les annales de la Gaule. Pour jetter un voile impoſant ſur les cérémonies d'un culte ſauvage, ſes myſteres ne ſe célébroient jamais que dans des réduits obſcurs, & le plus ſouvent dans des bocages ſombres, où la peur enfante des ſpectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui poſſédaſſent la doctrine ſacrée; encore ne leur étoit-il permis de rien écrire ſur cet important objet, pour ne pas en mettre les ſecrets ſous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient enſanglantés de victimes humaines, ils étoient enrichis des plus précieuſes dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances céleſtes fût l'unique gardienne de ces tréſors, ils furent toujours reſpectés par la cupidité qu'on avoit eu l'art de réprimer avec le dogme fondamental de la tranſmigration éternelle des ames : dogme ſi

naturel à tous les eſprits qui craignent ou eſpérent une autre vie. La principale autorité du gouvernement réſidoit dans les miniſtres de cette religion terrible ; parce que l'empire de l'opinion eſt le plus puiſſant de tous, & le plus conſtant. L'éducation de la jenneſſe étoit dans leurs mains ; & c'eſt par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoiſſoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient auſſi ſouverainement des querelles des états que des conteſtations des citoyens. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, n'étoit pas ſeulement exclu de toute participation aux divins myſteres, mais encore banni de la ſociété des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort ſeule pouvoit mettre fin à ſes infortunes. L'hiſtoire des ſuperſtitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un auſſi fier aſcendant que celle des Druides. Ce fut la ſeule qui mérita d'armer contr'elles la rigueur des Romains ; tant les Druides oppoſoient de force à la puiſſance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de ſon éclat, lorſque le chriſtianiſme la fit entiérement diſparoître au ſeptieme ſiecle. Les peuples du nord qui avoient envahi ſucceſſivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle ſemés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs Dieux éloignés, ſoit ignorance facile à perſuader, ils avoient embraſſé ſans peine un culte que la multiplicité de ſes cérémonies rendoit propre à des hommes groſſiers & ſauvages. Leur exemple entraîna aiſément les Saxons qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent ſans répugnance une doctrine qui juſtifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en aſſuroit la ſtabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire ſes fruits. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives & ſociales. Une vénération ſtupide pour des ſaints ignorés, étoit ſubſtituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles étouffoit la

connoiſſance des cauſes naturelles. Des prieres ou des offrandes expioient les remords des forfaits les plus inhumains. Toutes les ſemences de la raiſon étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce déſordre, en ſurent profiter. Les prêtres obtinrent un reſpect qu'on refuſoit aux rois ; leur perſonne devint ſacrée. Le magiſtrat perdit toute inſpection ſur leur conduite ; ils ſe déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les ſupplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les queſtions de juriſprudence, à toutes les matieres d'état; & devinrent arbitres ou juges de toutes les cauſes. Vouloit-on raiſonner ? La foi parloit, & tous écoutoient en ſilente ſes oracles inexpliquables. Tel étoit l'aveuglement dans ces ſiecles, que les débauches ſcandaleuſes du clergé n'affoibliſſoient pas ſon autorité.

C'eſt qu'elle étoit dès-lors fondée ſur de grandes richeſſes. Auſſi-tôt qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de ſacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre, la

nobleſſe qui avoit concentré dans ſes mains toutes les propriétés, employa les bras de ſes eſclaves à édifier des temples, & ſes terres à doter ſes fondations. Les rois donnerent à l'égliſe tout ce qu'ils avoient ravi au peuple : ils ſe dépouillerent juſqu'à ne ſe réſerver ni de quoi payer les ſervices militaires, ni de quoi ſoutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuiſſance n'étoit jamais ſoulagée par ceux qui l'avoient cauſée. Le maintien de la ſociété ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'égliſe, c'étoit un ſacrilege, une proſtitution des choſes ſaintes à des uſages profanes. Ainſi parloient les clercs, ainſi le croyoient les laïques. La poſſeſſion du tiers des fiefs du royaume ; les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé ; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions ſacerdotales ne raſſaſioient pas l'avidité toujours active d'un clergé ſubtil & ſavant dans ſes intérêts. Il trouva dans l'ancien teſtament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & inconteſtable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixieme de l'induſtrie, des

gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paye des ſoldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuſe ſatisfaction les ſuccès qu'avoient en Angleterre les riches & ſuperbes Apôtres d'un Dieu né dans la miſere & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les ſeigneurs, les monarques même furent invités à venir en pélérinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel aſſortie au rang qu'ils tenoient ſur la terre. Les papes s'attribuerent inſenſiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie leur tribunal évoqua toutes les cauſes eccléſiaſtiques; & leur fiſc s'accrut avec le tems du dixieme des revenus d'un clergé, qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorſque ces pieuſes vexations eurent

été portées en Angleterre auſſi loin qu'elles pouvoient aller, Rome Chrétienne y aſpira au pouvoir ſuprême. Les fraudes de ſon ambition étoient couvertes d'un voile ſacré. Elle ne ſappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit oppoſer l'homme à lui-même, & ſubjuger ſes droits par ſes préjugés. On la vit s'établir arbitre deſpotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les ſujets, entre un monarque & les rois ſes voiſins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ſes foudres ſpirituelles. Mais il lui falloit des émiſſaires pour répandre la terreur de ces armes. Elle appella les moines à ſon ſecours. Le clergé ſéculier, malgré le célibat qui le ſéparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, ſouvent plus forts que ceux du ſang. Une claſſe d'hommes iſolés de la ſociété, par des inſtitutions ſingulieres qui devoient les porter au fanatiſme, par une ſoumiſſion, un dévouement aveugle aux volontés d'un pontife étranger, étoit propre à ſeconder les vues de ce ſouverain. Ces vils & malheureux inſtrumens de la ſuperſtition, remplirent leur vocation. Par leurs in-

trigues ſecondées de la faveur des événemens, l'Angleterre que les anciens Romains avoient eu peine à conquérir, devint feudataire de la moderne Rome.

Les paſſions & les caprices violens de Henri VIII briſerent enfin cette honteuſe dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir ſi monſtrueux avoit deſſillé les yeux de la nation. Le prince oſa d'un ſeul coup, ſe ſouſtraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la ſuprématie de ſon égliſe.

Ce ſchiſme éclatant, amena d'autres changemens ſous le régne d'Edouard ſucceſſeur de Henri. Les opinions religieuſes qui changeoient alors la face de l'Europe, furent ſcrutées. On prit quelque choſe de chacune; on retint pluſieurs dogmes, pluſieurs rits de l'ancien culte; & l'on forma de ces fragmens une communion nouvelle qui fut honorée du grand nom de religion Anglicane.

Eliſabeth, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop ſubtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies pour attacher les eſprits par les ſens. Son goût naturel pour la magnificence, le deſir d'é-

touffer les diſputes ſur le dogme, en amuſant par les ſpectacles du culte, la faiſoient pencher vers une plus grande augmentation des ſolemnités. Mais la politique gêna ſes inclinations, & l'obligea de les ſacrifier aux préjugés d'un parti, qui lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de ſoupçonner que Jacques premier exécuteroit ce qu'Eliſabeth n'avoit pas même oſé tenter, on devoit le croire porté à reſtreindre les rits eccléſiaſtiques. Ce prince avoit été élevé dans le ſein du preſbytérianiſme, ſecte altiere à qui la ſimplicité de ſes habits, la gravité de ſes mœurs, l'auſtérité de ſes principes, un uſage habituel des expreſſions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ſes noms de baptême que dans l'ancien teſtament; à qui tout enfin avoit inſpiré une averſion inſurmontable pour le faſte du culte catholique, pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'eſprit de ſyſtême prévalut dans ſon jugement, ſur les principes de l'éducation. Frappé de la juriſdiction épiſcopale qu'il trouvoit établie en Angleterre & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gou-

vernement civil, il abandonna par conviction les premieres impreſſions qu'il avoit reçues ; & ſe paſſionna pour une hiérarchie modelée ſur les diviſions d'un empire bien conſtitué. Dans ſon enthouſiaſme, il voulut aſſujettir l'Ecoſſe ſa patrie à cette diſcipline merveilleuſe ; il voulut y amener un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il ſe propoſoit même d'ajouter l'onction des plus auguſtes cérémonies à la majeſté du plan, lorſque le tems auroit mûri ſes grands projets. Mais l'émotion qu'il cauſa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans ſon ſyſtême de réformation. Il ſe contenta de recommander à ſon fils de reprendre le fil de ſes vues, quand il y verroit les conjonctures favorables ; il lui peignit les preſbytériens comme également dangereux pour la religion & pour l'état.

Charles adopta aiſément des conſeils qui n'étoient que trop conformes aux principes de deſpotiſme qu'il avoit reçus de Buckingham ſon favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtiſans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il

éleva pluſieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les réſolutions publiques. Ces ambitieux prélats devenus comme les maîtres d'un Prince qui avoit la foibleſſe de ſe conduire par les inſpirations d'autrui, montrerent l'ambition familiere au clergé d'élever la juriſdiction eccléſiaſtique, à l'ombre de la prérogation royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'égliſe, ſous prétexte qu'elles étoient d'inſtitution apoſtolique, & recourir pour les faire obſerver, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le deſſein paroiſſoit formé de rétablir dans tout ſon éclat ce que les proteſtans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer pour y réuſſir les voies les plus extrêmes. Ce projet cauſoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit ſoutenu des préjugés & des intrigues d'une reine audacieuſe qui avoit apporté de France une paſſion immoderée pour le pouvoir abſolu & pour le papiſme.

On concevroit à peine l'aigreur que des ſoupçons ſi graves avoient répandue

dans les eſprits. Une prudence ordinaire auroit laiſſé à la fermentation le tems de ſe calmer. L'eprit de fanatiſme fit choiſir ces jours nébuleux pour tout rappeller à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuſe aux non conformiſtes, depuis qu'ils la voyoient ſurchargée de pratiques qu'ils regardoient comme ſuperſtitieuſes. Il fut ordonné dans les deux royaumes de ſe conformer au culte & à la diſcipline de l'égliſe épiſcopale. On ſoumit à cette loi les preſbytériens qui commençoient à s'appeller Puritains, parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne prendre que la parole de Dieu pure & ſimple, pour regle de leur conduite & de leur croyance. On y aſſujettit tous les calviniſtes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On preſcrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce, qui ſe trouvoient dans les diverſes contrées de l'Europe. Enfin les ambaſſadeurs d'Angleterre ſe virent contraints de ſe ſéparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au dehors, comme le chef & le ſoutien de la réformation.

Dans cette fatale criſe, la plupart des Puritains ſe partagerent entre la ſoumiſſion & la réſiſtance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique ſeptentrionale, pour y chercher la liberté civile & religieuſe qu'une ingrate patrie leur refuſoit. Les ennemis de leur repos, pour les perſécuter plus à loiſir, entreprirent de fermer cet aſyle aux dévots fugitifs qui vouloient adorer Dieu à leur maniere dans une terre déſerte. Huit vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans la Tamiſe, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi qu'il pouſſa depuis juſqu'à l'échaffaut. Cependant l'enthouſiaſme plus puiſſant encore que les perſécuteurs, ſurmonta tous les obſtacles; & cette région du nouveau monde fut bientôt remplie de preſbytériens. La ſatisfaction dont ils jouiſſoient dans leur retraite, attira ſucceſſivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame aſſez atroce, pour ſe plaire aux mémorables cataſtrophes qui bientôt après firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur & de ſang. Des vues de fortune multiplie-

rent leurs compagnons dans des tems plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs ſouverains, allerent à travers les périls de l'océan, chercher la vie & le ſalut dans cet autre hémiſphere. Ne le quittons pas, n'achevons pas de le parcourir, ſans tâcher de le connoître.

Combien de tems le nouveau monde reſta-t-il, pour ainſi dire ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'étoit pas à de barbares ſoldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées juſtes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philoſophie ſeule devoit profiter des lumieres ſemées dans les récits des voyageurs & des miſſionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour ſaiſir ſes rapports avec le reſte du globe.

On croit être ſûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la ſurface du nôtre. Leur figure d'ailleurs offre des reſſemblances ſingulieres qui pourroient conduire à des inductions ſéduiſantes, s'il ne falloit pas ſe défier de l'eſprit de ſyſtême qui vient nous arrêter

ſouvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroiſſent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, & vont ſe terminer au midi, ſéparées à l'eſt & à l'oueſt par l'océan qui les environne. Quels que ſoient, & la ſtructure de ces deux bandes, & le balancement ou la ſymmétrie qui régne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur poſition. C'eſt l'inconſtance de la mer qui fait la ſolidité de la terre. Pour fixer le globe ſur ſa baſe, il falloit, ce ſemble, un élément qui flottant ſans ceſſe autour de notre planette, put contre-balancer par ſa péſanteur toutes les autres ſubſtances, & par ſa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverſer. L'eau par la mobilité de ſa nature & par ſa gravité tout enſemble, eſt infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe autour de ſon centre. Que notre hémiſphere ait au nord une maſſe de terre extrêmement large; à nos antipodes, une maſſe d'eau toute

auſſi péſante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si ſous le tropique nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux ; ſous la même latitude, l'Amérique ſera baignée d'une mer remplie de poiſſons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuſes, les éléphans & les hommes péſent ſur la terre, & ſemblent en abſorber toute la fécondité dans l'enceinte de la zone torride ; aux deux poles nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'inſectes, avec les peuplades infinies & prodigieuſes de la mer, comme pour ſoutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pancher d'aucun côté ; ſi toutefois, & les baleines & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids ſur un globe, où tous les êtres vivans ne ſont qu'une modification paſſagere du limon qui le compoſe. En un mot l'océan roule ſur ce globe pour le façonner, au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémiſphere, un pole, une zone ; mais en général il paroît

affecter le cercle de l'équateur d'autant plus que le froid des poles s'oppoſe en quelque ſorte à la fluidité qui fait ſon eſſence & lui donne ſon activité. C'eſt entre les tropiques ſur-tout que la mer s'étend & s'agite ; qu'elle éprouve le plus de viciſſitudes, ſoit dans ſes mouvemens périodiques & réguliers, ſoit dans ces eſpeces de convulſions que les vents de tempête y excitent par intervalle. L'attraction du ſoleil, & les fermentations que cauſe la continuité de ſa chaleur dans la zone torride, doivent influer prodigieuſement ſur l'océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; & la mer pour obéir à cette double impulſion, doit, ce ſemble, précipiter ſes eaux vers l'équateur : il n'y a que l'applatiſſement du globe vers les poles, qui donne une raiſon ſuffiſante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé juſqu'à préſent les terres auſtrales. La mer ne peut guere ſortir de l'enceinte des tropiques, ſi les zones tempérées & glaciales ne ſe trouvent pas plus voiſines du centre de la terre que la zone torride. C'eſt donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui diſpoſe de l'arrangement de ſes ma-

tieres. Une preuve que les deux bandes ſymmétriques que préſentent au premier coup d'œil les deux continens du globe, ne ſont pas eſſentielles à ſa conformation, c'eſt que le nouvel hémiſphere a reſté beaucoup plus long-tems que l'ancien ſous les eaux de la mer. D'ailleurs s'il y a des reſſemblances ſenſibles entre les deux hémiſpheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux, on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horn, entre l'archipel des Indes orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau: par-tout on croit voir des terres oppoſées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des iſles & des preſqu'iſles ſemées ou jettées par les mains de la nature comme des contre-poids; & toujours la mer par ſes mouvemens & ſa pente, entretenir la balance dans une oſcillation inſenſi-

ble : mais en comparant d'un autre côté, la grande étendue de la mer pacifique qui ſépare les deux Indes, avec le petit eſpace que l'océan a pris entre les côtes de Guinée & celles du Bréſil ; la forte maſſe des terres habitées du nord, avec le peu qu'on connoît des terres auſtrales ; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'eſt à l'oueſt, avec celles des cordillieres qui ſe prolongent du nord au ſud ; l'eſprit s'arrête & voit avec chagrin diſparoître le plan d'ordonnance & de ſymétrie dont il avoit embelli ſon ſyſtême de la terre. Le contemplateur eſt encore plus mécontent de ſes rêves, quand il vient à conſidérer l'exceſſive hauteur des montagnes du Pérou. C'eſt alors qu'il eſt étonné de voir un continent ſi élevé & ſi nouveau, la mer ſi fort au deſſus de ſes ſommets & ſi récemment deſcendue des terres que ces fiers boulevards ſembloient défendre de ſes attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémiſphere. L'air & la terre, tout l'atteſte.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique ; des bois immenſes au midi ; des grands lacs & de vaſtes marais

au nord ; des neiges preſque éternelles entre les tropiques ; peu de ces ſables purs qui ſemblent être le ſédiment de la terre épuiſée ; point d'hommes entiérement noirs ; des peuples très - blancs ſous la ligne ; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique eſt brûlante, inhabitable ; un climat vigoureux & glacé ſous le même parallele que nos climats tempérés ; enfin une différence de dix ou douze degrés de température, entre l'ancien & le nouvel hémiſphere : ce ſont autant d'empreintes d'un monde naiſſant.

Pourquoi le continent de l'Amérique, ſeroit - il à proportion, dix fois moins chaud, dix fois plus froid que celui de l'Europe, ſi ce n'étoit l'humidité que l'océan y a laiſſée en le quittant longtemps après que notre continent étoit peuplé ? C'eſt la mer ſeule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût auſſi anciennement habité que l'Aſie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémiſphere n'en avoient pas inondé la ſurface, l'homme y auroit de bonne heure coupé les bois, deſſéché les marais, conſolidé un ſol pâteux en le remuant & l'expoſant aux rayons du ſoleil,

ſoleil, ouvert une iſſue aux vents, & donné des digues aux fleuves; le climat y eût déja changé. Mais un hémiſphere en friche & dépeuplé ne peut annoncer qu'un monde récent, lorſque la mer voiſine de ſes côtes ſerpente encore ſourdement dans ſes veines. Des ſoleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaiſſes & plus ſtagnantes, y décelent ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de ſon enfance.

La différence du climat provenue du ſéjour de la mer ſur les terres de l'Amérique, ne pouvoit que ſe faire extrêmement reſſentir ſur les hommes & les animaux. De cette diverſité de cauſe, devoit naître une prodigieuſe diverſité d'effets. Auſſi voit-on dans l'ancien continent deux tiers plus d'eſpeces d'animaux que dans le nouveau; des animaux conſidérablement plus gros à égalité d'eſpeces; des monſtres plus féroces & plus ſanguinaires à raiſon d'une plus grande multiplication des hommes? Combien au contraire la nature paroît avoir négligé le nouveau monde? Les hommes y ſont moins forts, moins

courageux ; ſans barbe & ſans poil ; dégradés dans tous les ſignes de la virilité ; foiblement doués de ce ſentiment vif & puiſſant, de cet amour délicieux qui eſt la ſource de tous les amours, qui eſt le principe de tous les attachemens, qui eſt le premier inſtinct, le premier nœud de la ſociété ſans lequel tous les autres liens factices n'ont point de reſſort ni de durée. Les femmes plus foibles encore, y ſont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu ſenſibles au bonheur de les aimer, ne voyent en elles que les inſtrumens de tous leurs beſoins ; ils les conſacrent beaucoup moins à leurs plaiſirs, qu'ils ne les ſacrifient à leur pareſſe. C'eſt la ſuprême volupté, la ſouveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes ſont la victime par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme ſur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de ſe réſerver les périls, à la chaſſe, à la pêche comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce ſexe à qui la nature a confié le dépôt de la réproduction, ſuppoſe une imper-

fection dans les organes, une ſorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'eſt un vice radical dans l'autre hémiſphere, dont la nouveauté ſe décele par cette ſorte d'impuiſſance.

Si les Amériquains ſont un peuple nouveau, forment-ils une eſpece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'eſt une queſtion qu'on ne doit pas ſe hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique eſt hériſſée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwegiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'enſuite les Groenlandois ont paſſé ſur les côtes de l'Abrador ; d'autres vous diront qu'il eſt plus naturel que les Groenlandois ſoient iſſus des Eskimaux auxquels ils reſſemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtſchatka, on demandera quel motif ou quel haſard a conduit les Tartares au nord-oueſt de l'Amérique. Cependant on imagine que c'eſt par le Groenland ou le Kamtſchatka que les habitans de l'ancien hémiſphere ont dû paſſer dans le nouveau, puiſque

c'eſt par ces deux contrées que les deux continens ſont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs comment ſuppoſer que la zone torride du nouveau monde, a été peuplée par une de ſes zones glaciales? La population refoule bien du nord au midi; mais elle doit naturellement avoir commencé ſous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroiſſent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui dans l'hiſtoire des nations eſt la ſource & la ſolution de toutes les difficultés.

On ſuppoſera que la mer s'étant débordée ſur l'autre hémiſphere, ſes anciens habitans ſe ſeront réfugiés ſur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu ſur ces ſommets de neige, environnés d'eaux? Comment des hommes qui avoient reſpiré ſous un ciel auſſi pur, auſſi délicieux dans l'origine que celui des belles contrées de l'Aſie, auront-ils pu ſurvivre à la diſette, à l'inclémence d'un air vitié, à tous les fléaux qui ſont la ſuite inſéparable d'un déluge? Com-

ment l'eſpece ſe ſera-t-elle conſervée & multipliée dans ces jours de calamité, ſuivie de ſiecles de langueur ? Malgré tous ces obſtacles, convenons que l'Amérique s'eſt repeuplée des déplorables reſtes de ſa dévaſtation. Tout retrace une maladie dont la race humaine ſe reſſent encore. La ruine de ce monde eſt encore empreinte ſur le front de ſes habitans. C'eſt une eſpece d'hommes dégradée & dégénérée dans ſa conſtitution phyſique, dans ſa taille, dans ſon genre de vie, dans ſon eſprit peu avancé pour tous les arts de la civiliſation. Un air plus humide, une terre plus marécageuſe doivent infecter juſqu'à la racine tous les germes, ſoit de la ſubſiſtance, ſoit de la multiplication des hommes. Il a fallu des ſiecles pour que la population pût renaître & ſe refaire de ſes pertes ; & plus de ſiecles encore pour que la terre deſſechée & praticable ouvrît ſon ſein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit ſe purifier, avant que le ciel s'épurât ; & le ciel redevenir ſerein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémiſphere, mais

ſa renaiſſance. Il a dû ſans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien ; mais il a pu être ſubmergé plus tard. Les grands oſſemens foſſiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a poſſédé autrefois des Eléphans, des Rhinoceros & d'autres énormes quadrupedes dont l'eſpece a diſparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent preſque à fleur de terre, atteſtent une révolution du globe très-ancienne, mais poſtérieure à celles qui ont bouleverſé notre hémiſphere.

Quand même le nouveau monde, on ne ſait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque ſeroit encore d'une date ſi reculée qu'elle laiſſeroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne ſeroit plus trois ou quatre ſiecles qu'il ſuffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou ; puiſqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des uſages répandus ſur le reſte du globe ; on y a pourtant vu une police & une ſociété, des inventions & des pratiques qui, ſans montrer aucune trace des tems antérieurs à un

déluge, ſuppoſoient une aſſez longue ſuite de ſiecles poſtérieurs à cette cataſtrophe. Car quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obſtacles inſurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à ſe policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & diviſés par une guerre ſanglante & continuelle; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une légiſlation qu'il étoit impoſſible d'avoir empruntés, ſoit des tems, ſoit des pays éloignés. L'art ſeul de la parole & celui de l'écriture même hyérogliphique, demandent plus de ſiecles pour former une nation iſolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour ſe perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des ſiecles ne ſont pas autant à l'eſpece, que des années à l'individu. L'une doit occuper un aſſez vaſte champ dans la durée & dans l'eſpace; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La reſſemblance & l'uniformité qui regnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles

ſont moins anciennes que celles de notre continent ſi différentes entr'elles ; mais ſemblent confirmer en même tems qu'elles ne ſont pas ſorties d'un hémiſphere étranger avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une deſcendance marquée.

Quoi qu'il en ſoit, & de leur origine & de leur ancienneté très-incertaines, un objet de curioſité plus intéreſſant peut-être, eſt de ſavoir ou d'examiner ſi ces nations encore à demi-ſauvages, ſont plus ou moins heureuſes que nos peuples civiliſés.

C'eſt dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ſes moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être auſſi heureux qu'il peut l'être ? La ſubſiſtance pour le préſent, & s'il penſe à l'avenir, l'eſpoir & la certitude de ce premier bien. Or l'homme ſauvage, que les ſociétés policées n'ont pas repouſſé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce néceſſaire abſolu ? S'il ne fait pas des proviſions, c'eſt que la terre & la mer ſont des magaſins & des réſervoirs toujours ouverts à ſes beſoins. La pêche ou la chaſſe ſont de toute l'année, ou ſuppléant à la ſtérilité des ſaiſons mortes

Le ſauvage n'a pas des maiſons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ſes fourrures lui ſervent de toît, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoît ni les veilles ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, eſt une condition de ſa nature, & non une profeſſion de ſa naiſſance ; un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. Le ſauvage eſt ſérieux, & point triſte : on voit rarement ſur ſon front l'empreinte des paſſions & des maladies qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne deſire point, ni deſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie ſont la plupart des remedes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plaiſirs ſont un ſoulagement des appétits que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guere dans ſon ame qui n'éprouve ni privations, ni beſoin de ſentir, ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot le ſauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civiliſé qu'a-t-il de plus heureux ? Sa nourriture eſt plus

ſaine & plus délicate que celle de l'homme ſauvage. Il a des vêtemens plus doux, un aſyle mieux défendu contre l'injure des ſaiſons. Mais le peuple qui doit faire la baſe & l'objet de la police ſociale ; cette multitude d'hommes qui dans tous les états ſupporte les travaux pénibles & les charges de la ſociété ; le peuple vit-il heureux, ſoit dans ces empires où les ſuites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'eſclavage, ſoit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la ſervitude ? Les gouvernemens mitoyens laiſſent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté ; mais à quel prix eſt-elle achetée cette ſécurité ? Par des flots de ſang qui repouſſent quelques inſtans la tyrannie, pour la laiſſer retomber avec plus de fureur & de férocité ſur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Nérons ont vengé l'expulſion des Tarquins & la mort de Céſar.

La tyrannie, dit-on, eſt l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la ſouffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre

les entrepriſes du deſpotiſme, qu'il emploie de violence & d'artifice pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais eſt-il permis de ſe plaindre & de murmurer ſous les verges de l'oppreſſeur ? N'eſt-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper juſqu'au dernier ſoupir la victime ? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rébellion. Il faut les étouffer ſourdement dans une priſon, quand on ne l'oſe pas ouvertement ſur un échaffaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On eſt donc réduit à ſouffrir l'autorité, ſoit injuſte, ſoit légitime.

Dès-lors à quels outrages l'homme civil n'eſt-il pas expoſé ? S'il a quelque propriété, juſqu'à quel point en eſt-il aſſuré, quand il eſt obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer ſon fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conſerver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui peut y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans propriété, comment ſe promettre une ſubſiſtance durable ? Quel eſt le genre d'induſtrie à

l'abri des événemens de la fortune & des atteintes de l'autorité ?

Dans les bois de l'Amérique, ſi la diſette regne au nord, on dirige ſes courſes au midi. Le vent ou le ſoleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrieres qui ferment nos états policés, ſi la famine, ou la guerre, ou la peſte, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'eſt une priſon où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la miſere, ou les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour ſon malheur, s'y voit condamné à ſouffrir toutes les vexations que l'inclémence des ſaiſons & l'injuſtice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans les campagnes, le colon ſerf de la glébe ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le ſol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ſes travaux aſſidus lui valent une portion des récoltes qu'il a ſemées. Obſervé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur qui lui diſpute juſqu'à la paille, où la fatigue va chercher un ſommeil court & troublé, ce malheureux s'expoſe chaque jour à des

maladies, qui jointes à la diſette où ſa condition le réduit lui font deſirer la mort plutôt qu'une guériſon diſpendieuſe & ſuivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou ſujet, eſclave à double titre; s'il a quelques arpens, un ſeigneur y va recueillir ce qu'il n'a point ſemé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que ſa perſonne; le prince l'enleve pour la guerre. Partout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans les villes, l'ouvrier & l'artiſan ſans attelier, ſubiſſent la loi de chefs avides & oiſifs qui par le privilége du monopole ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'induſtrie pour rien, & de vendte leurs ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le ſpectacle du luxe dont il eſt doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'inſolence d'un faſte qui l'humilie & l'écraſe.

Enfin quand on ſuppoſeroit que les travaux & les périls de nos métiers deſtructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes

les mers, ſeroient moins pénibles, moins nuiſibles que la vie errante des ſauvages chaſſeurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui ſe lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, ſont moins malheureux que des ſauvages qui dans les tortures & les ſupplices même ne verſent pas une larme ; il reſteroit encore une diſtance infinie entre le ſort de l'homme civil & celui de l'homme ſauvage, différence toute entiere au déſavantage de l'état ſocial : c'eſt l'inégalité des fortunes & ſur-tout des conditions.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutiſſent le peuple au point de ne pas ſentir ſa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux ſur l'injuſtice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple, demander au ciel quel étoit ſon crime, pour naître ſur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inſéparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit

tous les avantages & la ſupériorité de l'état civil ſur l'état de nature, l'homme obſcur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait ſa pauvreté. Il envie à l'opulence, des plaiſirs dont l'habitude même ôte le ſentiment au riche qui peut en jouir. Quel eſt le domeſtique qui peut aimer ſon maître, & qu'eſt-ce que l'attachement des valets ? Quel eſt le prince vraiment chéri de ſes courtiſans, à moins qu'il ne ſoit haï de ſes ſujets ? Que ſi nous préférons notre état à celui des peuples ſauvages, c'eſt par l'impuiſſance où la vie civile nous a réduits de ſupporter certains maux de la nature, où le ſauvage eſt plus expoſé que nous ; c'eſt par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un beſoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civiliſé s'accoutumera-t-il avec des ſauvages, à rentrer même dans l'état de nature : témoin cet Ecoſſois qui jetté & abandonné ſeul dans l'iſle Fernandez, ne fut malheureux que juſqu'au tems où les beſoins phyſiques l'occuperent aſſez pour lui faire oublier ſa patrie, ſa langue, ſon nom, & juſqu'à l'articulation des mots.

Après quatre ans, cet Européen ſe ſentit ſoulagé du grand fardeau de la vie ſociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'uſage de la réflexion & de la penſée qui le ramenoient vers le paſſé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le ſentiment de l'indépendance étant un des premiers inſtincts de l'homme, celui qui joint à la jouiſſance de ce droit primitif, la ſûreté morale d'une ſubſiſtance ſuffiſante eſt incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font ſentir à chaque inſtant la perte de ſa liberté. Comparer l'état des ſauvages à celui des enfans, n'eſt-ce pas décider la queſtion ſi fortement débattue entre les philoſophes, ſur les avantages de l'état de nature & de l'état ſocial. Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne ſont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne ſont pas ſous la verge du pédantiſme, n'eſt-elle pas le plus ſûr indice du bonheur qui leur eſt propre? C'eſt peut-être s'arrêter trop longtems ſur un parallele dont le réſultat ne peut que devenir affligeant, par une

injuſtice naturelle de cet amour propre qui nous appéſantit plus fortement ſur les maux que ſur les biens de notre condition. Un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il eſt heureux ; demandez à l'homme ſauvage s'il eſt malheureux : s'ils répondent l'un & l'autre, non ; la diſpute eſt finie. Mais reportons nos regards de l'état moral des Amériquains vers l'état phyſique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il eſt devenu ſous leurs mains.

Les premiers Européens qui allerent former les colonies Angloiſes, trouverent d'immenſes forêts. Les gros arbres que la terre y avoit pouſſés juſqu'aux nues, y étoient embarraſſés de plantes rampantes qui en interdiſoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inacceſſibles. On n'y rencontroit que quelques ſauvages hériſſés du poil & de la dépouille de ces monſtres. Les humains épars ſe fuyoient ou ne ſe cherchoient que pour ſe détruire. La terre y ſembloit inutile à l homme, & s'occuper moins à le nourrir, que ſe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produiſoit tout à ſon

gré, ſans aide & ſans maître ; elle entaſſoit toutes ſes productions avec une profuſion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une ſeule eſpece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au ſein de vaſtes marais, d'où ſe répandant par diverſes iſſues, ils enchaînoient, ils enfermoient des iſles dans une multitude de bras. Le printems renaiſſoit des débris de l'automne. Les feuilles ſéchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle ſeve qui repouſſoit des fleurs. Des troncs creuſés par le tems, ſervoient de retraite à d'innombrables oiſeaux. La mer bondiſſant ſur les côtes & dans les golfes qu'elle ſe plaiſoit à ronger, à creneler, y vomiſſoit par bandes des monſtres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes qui venoient ſe jouer ſur des rives déſertes, s'y livrer ces combats amoureux qui font le plus doux triomphe de la nature. C'eſt-là qu'elle exerçoit ſa force créatrice, en ſe repeuplant d'eſſaims toujours nouveaux des grandes

eſpeces qu'elle couve dans les abîmes de l'océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout à coup l'homme y parut, & l'Amérique ſeptentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faux de la ſymétrie, avec les inſtrumens de tous les arts. Auſſi-tôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux deſtructeurs cédent la place à des troupeaux domeſtiques. De riches moiſſons chaſſent des ronces arides. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le ſein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes ſe rempliſſent de cités, les anſes de vaiſſeaux, & le nouveau monde ſubit le joug de l'homme à l'exemple de l'ancien. Quels reſſorts puiſſans ont élevé ce merveilleux édifice de l'induſtrie & de la politique Européenne? Reprenons le tableau par ſes détails. Dans l'enfoncement eſt un objet iſolé qui ne fait point maſſe avec l'enſemble. C'eſt la baie d'Hudſon.

Ce détroit, dont la profondeur eſt de dix degrés, eſt formé par l'océan dans les régions éloignées au nord de l'Amé-

rique. Son embouchure a ſix lieues de largeur. L'entrée n'en eſt praticable que depuis le commencement de juillet juſqu'à la fin de ſeptembre : encore eſt-elle alors aſſez dangereuſe. Les vaiſſeaux ont à s'y préſerver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cent pieds d'épaiſſeur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par les vents de nord-oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger de plus près qu'il eſt poſſible la côte du nord, que la direction des vents & des courans, tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du nord-oueſt qui regne preſque continuellement durant l'hiver & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre que les bas fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance des groupes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſyle aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue

de ce golfe des maſſes iſolées de rochers nuds & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine qui s'y trouve très-longue, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe leve, ne ſe couche jamais ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomene a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphere de rayons colorés & ſi brillans, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel eſt rarement ſerein. Dans le printems & dans l'automne, l'air eſt habituellement rempli de brouillards épais, & durant l'hiver d'une infinité de petites fleches glaciales ſenſibles à l'œil. Quoique les chaleurs de l'été ſoient aſſez vives durant deux mois ou ſix ſemaines, le tonnerre & les éclairs ſont rares. Les exhalaiſons ſulphureuſes y ſont trop diſperſées ſans doute. Cependant elles ſont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légere brûle les écorces des arbres, mais ſans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou

de la neige qui regne dans ce climat, eſt de rendre blancs en hiver, les animaux qui ſont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues & épaiſſes ; mais dont le poil tombe à meſure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation eſt moins vive, parce qu'elles ſont le plus éloignées du cœur, ſe trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrêmités plus longues, elles ſont extrêmement touffues. Sous ce ciel triſte & morne, toutes les liqueurs deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent leurs vaiſſeaux de quelque matiere qu'ils puiſſent être. L'eſprit de vin même y perd ſa fluidité, juſqu'à prendre la conſiſtance des onguens. Le verre & le fer y contractent un tel degré de froid, qu'il faut une chaleur longue & très-forte pour le diſſiper. Il n'eſt pas extraordinaire de voir des morceaux de roc briſés & détachés de maſſes plus conſidérables par la force expenſive de la gelée. On a de plus obſervé que ces effets aſſez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus

terribles à la nouvelle, à la pleine lune, qui dans ces contrées a ſur le tems une influence tout-à-fait ſenſible.

On a découvert ſous cette zone glaciale du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une ſubſtance analogue au charbon de terre & qui brûle comme cette mine. Le ſol y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité extrême. A la réſerve des côtes le plus communément marécageuſes où il croît un peu d'herbes & quelques bois mous, le reſte du pays ne préſente guere qu'une mouſſe fort haute, & de foibles arbriſſeaux aſſez clair ſemés.

Tout s'y reſſent de la ſtérilité de la nature. Les hommes y ſont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petiteſſe de leurs pieds rend leur marche vacillante & mal aſſurée. De petites mains, une bouche ronde; ce qui ſeroit un agrément en Europe, eſt preſque une difformité chez ce peuple, parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foibleſſe d'organiſation, d'un froid qui reſſerre & contraint l'eſſor de la croiſſance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique ſans poil & ſans

barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieilleſſe. Ce déſagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure, qu'ils ont groſſe, charnue & plus avancée que la levre ſupérieure. Tels ſont les Eskimaux, qui habitent non-ſeulement le Labrador où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Iſle juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudſon, ont comme ceux du Groenland, le viſage plat, le nez petit mais non écraſé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui ſont particulieres à leur ſexe, entr'autres des mammelles longues & mollaſſes. Ce défaut qui n'eſt pas naturel provient de l'habitude où elles ſont d'allaiter leurs enfans juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans. Comme elles les portent ſouvent ſur leurs épaules, ces nourriſſons leur tirent fortement les mammelles avec les mains, & s'y tiennent, pour ainſi dire ſuſpendus.

Les Eskimaux n'ont, ni hordes entiérement noires, comme on a prétendu le

ſoutenir

ſoutenir & l'expliquer, ni des habitations creuſées ſous terre. Comment pourroient-ils excaver un ſol que le froid rend plus dur que la pierre ? Comment vivroient-ils dans des creux où ils ſeroient ſubmergés à la moindre fonte des neiges ?

Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes conſtruites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nouriſſent ? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui fournit à toutes leurs proviſions. Leur ſang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, ſe reſſentent extrêmement de la qualité de leur nourriture. L'huile de Baleine qu'ils boivent, la chair de Chien-marin qu'ils mangent, leur donne un teint olivâtre, une odeur forte de poiſſon, une ſueur graſſe & gluante, quelquefois une ſorte de lépre écailleuſe. Auſſi les meres à l'exemple des Our-

ſes, léchent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, eſt intrépide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des bateaux faits & couſus, pour ainſi dire, comme des Outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole ; ils affrontent les Baleines & les Chiens de mer dans une guerre où il va de la vie pour les combattans. La Baleine peut ſubmerger d'un coup de queue une centaine de ſes aggreſſeurs ; le Chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres. Ils brûlent d'une ſoif dévorante pour l'huile de Baleine. Cette boiſſon entretient la chaleur de leur eſtomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiſeaux, les quadrupedes & les poiſſons du nord ſont tous pourvus par la nature d'une graiſſe qui ſemble empêcher leurs muſcles de ſe gêler, leur ſang de figer. Tout eſt huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y ſont réſineux.

Cependant les Eskimaux ont deux

grands fléaux à craindre ; la perte de la vue & le ſcorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du ſoleil ſur la glace, éblouiſſent tellement leurs yeux, qu'ils ſont obligés de porter preſque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poiſſon deux petites ouvertures au paſſage de la lumiere. Ces peuples environnés d'une longue nuit de ſix mois, voyent obliquement l'aſtre du jour. Encore ne ſemble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux préſent de la nature, la lumiere eſt pour eux un don funeſte. La plupart en ſont privés de bonne heure.

Un mal plus cruel encore les conſume lentement. Le ſcorbut s'atttache à leur ſang, en altere, en épaiſſit, en appauvrit la maſſe. Les brumes de la mer qu'ils reſpirent, les fleches du nitre qui leur percent les poumons, l'air épais & ſans reſſort qui regne dans l'intérieur de leurs cabanes fermées à toute communication avec l'air du dehors, l'inaction continuelle de leurs longs hivers, leurs travaux & leur loiſir, une vie tour à tour errante & ſédentaire : tout provoque en eux cette maladie ſcorbuti-

que, qui pour comble de malignité devient contagieuſe, ſe tranſmet par la cohabitation, & peut-être auſſi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regrets, qu'un de ces ſauvages du nord en reſſent, quand il s'eſt éloigné d'un ciel où la nature expire avec ſes enfans. Mais c'eſt que ces peuples ont de la peine à reſpirer un air plus doux & plus tiede. Londres, Amſterdam & Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, ſont un ſéjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être auſſi les mœurs des peuples policés ſont-elles plus contraires que leur climat à la ſanté des ſauvages; s'il eſt vrai, comme on l'a prétendu, que des philoſophes mêmes ont fait mourir des Lappons qu'ils menoient avec eux. Les douceurs d'un François ſeroient donc un poiſon pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1610 par Henry Hudſon. Cet intrépide navigateur, en cherchant au nord-oueſt un paſſage pour en-

trer dans la mer du ſud, trouva ce détroit par lequel il eſpéroit ouvrir à l'Europe une nouvelle route de l'Aſie par l'Amérique. Il oſa pénétrer dans ce canal inconnu; il ſe diſpoſoit à le parcourir juſqu'au bout : mais ſes lâches & perfides compagnons le mirent avec ſept autres dans une chaloupe, & l'expoſerent ſans proviſions & ſans armes à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refuſoient les ſecours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de ſa découverte. La baie où il entra le premier, eſt, & ſera toujours la baie d'Hudſon.

Les calamités inſéparables des guerres civiles, firent perdre de vue en Angleterre une contrée éloignée qui n'avoit rien d'atrayant. Des jours plus ſereins n'en avoient pas rappellé le ſouvenir, lorſque Groſeillers & Radiſſon, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois occupés à guérir par le commerce les plaies de la diſcorde, qu'il y avoit de grands profits à faire ſur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propoſoient l'entrepriſe montrerent tant de capacité, qu'on

les chargea de la commencer. Le premier établiſſement qu'ils formerent ſurpaſſa leurs eſpérances & leurs promeſſes.

Ce ſuccès chagrina la France, qui craignit avec raiſon de voir paſſer à la baie d'Hudſon les belles fourrures que lui fourniſſoient les contrées les plus ſeptentrionales du Canada. Ses inquiétudes avoient pour baſe le témoignage unanime de ſes coureurs de bois qui depuis 1656 s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie par la même route qu'avoient ſuivie ſes traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les lacs & les rivieres. Il fut arrêté que l'expédition ſe feroit par mer; & elle fut confiée à Groſeillers & à Radiſſon dont on avoit ramené l'inconſtance; ſoit que tout homme revienne aiſément à ſa patrie, ou qu'un François n'ait beſoin que de quitter la ſienne pour l'aimer.

Ces deux hommes inquiets & audacieux partirent en 1682 de Quebec ſur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée ne ſe trouvant pas aſſez puiſſans

pour attaquer l'ennemi, ils ſe contenterent d'élever un fort au voiſinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre les deux compagnies l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce excluſif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeſte jalouſie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miſérables hoſtilités n'auroient pas diſcontinué ſans doute, ſi les droits juſqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudſon n'eſt à proprement parler qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains ſemés à pluſieurs repriſes, y a interdit aux Européens tout eſpoir de culture, & par conſéquent de population. On ne trouve ſur ces immenſes côtes que quatre-vingt-dix ou cent ſoldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts dont celui d'Yorck eſt le principal. Leur occupation eſt de recevoir les pelleteries que les ſauvages voiſins viennent échanger contre quelques marchandiſes dont on leur a fait connoître & chérir l'uſage.

Quoique ces fourrures ſoient fort ſupérieures à celles qui ſortent des contrées moins ſeptentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les ſauvages donnent dix Caſtors pour un fuſil ; deux pour une livre de poudre ; un Caſtor pour quatre livres de plomb ; un pour une hache ; un pour ſix couteaux ; deux Caſtors pour une livre de grains de verre ; ſix pour un ſurtout de drap ; cinq pour une juppe ; un Caſtor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie ne valent pas moins de Caſtors à proportion. Comme le Caſtor eſt la meſure commune des échanges, un ſecond tarif auſſi frauduleux que le premier exige deux peaux de Loutre ou trois peaux de Martre à la place d'une peau de Caſtor. A cette tyrannie autoriſée ſe joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les ſauvages ſur la meſure, ſur le poids, ſur la qualité de ce qu'on leur livre ; & la léſion eſt à peu près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudſon eſt ſoumis au monopole. La compagnie qui l'exerce a trois mille

cinq cens livres ſterlings de fonds. Ces modiques avances lui valent un retour de quarante ou cinquante mille peaux de Caſtor ou d'autres animaux, objet précieux d'un bénéfice outré qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures ſont conſommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reſte paſſe en Allemagne où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

Mais ce n'eſt, ni l'extraction de ces ſauvages richeſſes, ni l'accroiſſement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere ſur cette partie glaciale du nouveau monde. La baie d'Hudſon a été long-tems regardée, on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux indes orientales, aux contrées les plus riches de l'Aſie.

Ce fut Cabot qui le premier eut l'idée d'un paſſage par le nord-oueſt à la mer du ſud. Ses ſuccès ſe terminerent à la découverte de l'iſle de Terre-neuve. On vit entrer après lui dans la carriere un grand nombre de navigateurs Anglois

dont pluſieurs eurent la gloire d'imprimer leur nom à des côtes ſauvages que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuſe ne donna pas la moindre conjecture ſur le but qu'on ſe propoſoit. Les Hollandois avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres lorſque la découverte de la baie d'Hudſon ranima des eſpérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre eſt abſorbée par ſes guerres inteſtines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'eſt la nouvelle Angleterre qui prend ſa place dans la pourſuite d'un projet où l'avantage de ſa ſituation l'incline plus fortement. Cependant les voyages ſe multiplient plus que les lumieres. L'oppoſition des navigateurs partagés entre la poſſibilité, la probabilité, la certitude du paſſage que l'on cherche, tient la nation entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaiſſiſſent le nuage. Elles ſont

ſi confuſes, ſi miſtérieuſes, ſi remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaiſe foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'oſe aſſeoir un jugement ſur des témoignages ſi ſuſpects. Arrive enfin la fameuſe expédition de 1746, d'où l'on voit ſortir quelques clartés après des ténebres profondes qui duroient depuis deux ſiecles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures eſpérances ? D'après quelles expériences oſent-ils former leurs conjectures ? C'eſt ce qui mérite une diſcuſſion.

Trois vérités dans l'hiſtoire de la nature, doivent paſſer déſormais pour démontrées. La premiere eſt que les marées viennent de l'océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réſervoir par des ouvertures plus ou moins conſidérables ; d'où il s'enſuit que ce mouvement périodique n'excite point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la méditerranée, dans la baltique, & dans les autres golfes qui leur reſſemblent. La ſeconde vérité de fait, eſt que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'océan que

dans les endroits qui le ſont moins. La troiſieme eſt que les vents violents qui ſoufflent avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorſqu'ils ſoufflent dans un ſens contraire.

D'après ces principes, il eſt conſtant que ſi la baie d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans des terres & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer atlantique, la marée y devroit être peu marquée, qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de ſa ſource, & qu'elle devroit perdre de ſa force lorſqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or il eſt prouvé par des obſervations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande préciſion, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il eſt prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie que dans le détroit même ou au voiſinage. Il eſt prouvé que cette hauteur augmente encore, lorſque les vents oppoſés au détroit ſe ſont ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'océan que celle qu'on a déja trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des

faits ſi frappans en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée eſt beaucoup plus baſſe dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin que dans celle d'Hudſon.

Si les marées qui ſe font ſentir dans le golfe dont il s'agit ne peuvent venir, ni de l'océan atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penſer qu'elles doivent avoir leur ſource dans la mer du ſud. Ce ſyſtême doit tirer un grand appui d'une vérité inconteſtable ; c'eſt que les plus hautes marées qui ſe faſſent remarquer ſur ces côtes, ſont toujours cauſées par les vents du nord-oueſt qui ſoufflent directement contre ce détroit.

Après avoir conſtaté autant que la nature le permet l'exiſtence d'un paſſage ſi long-tems & ſi inutilement deſiré, il reſte à déterminer dans quelle partie

de la baie il doit ſe trouver. Tout invite à croire que le Welcombe à la côte occidentale doit fixer les efforts dirigés juſqu'ici de toutes parts, ſans choix & ſans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze braſſes : c'eſt un indice que l'eau y vient de quelque océan, parce qu'une ſemblable tranſparence eſt incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans dont on ne ſauroit expliquer la violence qu'en les faiſant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débaraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin les Baleines qui cherchent conſtamment dans l'arriere ſaiſon à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre, non à l'océan ſeptentrional, mais à la mer du ſud.

Il eſt raiſonnable de conjecturer que le paſſage eſt court. Toutes les rivieres qui ſe perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudſon ſont foibles & petites, ce qui paroît prouver qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conſé-

quent les terres qui ſéparent les deux mers ont peu d'étendue. Cet argument eſt fortifié par la force & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux obſervent des tems à peu près égaux, avec la ſeule différence qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune dans ſon retour au méridien, on eſt aſſuré de la proximité de l'océan d'où viennent ces marées. Si le paſſage eſt court, & qu'il ne ſoit pas avancé dans le nord comme tout l'indique, on doit préſumer qu'il n'eſt pas difficile. La rapidité des courans qu'on obſerve dans ces parages & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reſte à faire ſont ſi ſenſibles, qu'il y auroit de l'inconſéquence à l'abandonner. Si le paſſage qu'on cherche étoit ouvert, il ſe formeroit d'abord des liaiſons entre les pays que la nature ſembloit avoir ſéparés juſqu'à préſent. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du ſud, & dans les nombreuſes iſles répandues ſur cet océan immenſe. La communication ouverte depuis près de trois ſiecles entre les peuples commer-

çans de l'Europe & les pays des indes orientales les plus reculés, heureuſement débaraſſée de ſes longueurs, deviendroit plus vive, plus ſuivie, plus conſidérable. On ne peut guere douter que les Anglois n'euſſent l'ambition de jouir excluſivement du fruit de leur activité & de leurs dépenſes. Ce deſir eſt dans la nature, & de grandes forces l'appuyeroient. Cependant comme cet avantage n'eſt pas de ceux dont il ſoit poſſible de ſe reſerver toujours la poſſeſſion, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le tems. A cette époque, le détroit de Magellan, le cap de Horn ſeront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne - Eſpérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puiſſent être les ſuites de la découverte, il eſt de l'intérêt comme de la dignité de la Grande Bretagne de ne s'arrêter dans ſes tentatives que lorſqu'elle aura réuſſi à la faire, ou que l'impoſſibilité lui en ſoit démontrée. La réſolution qu'elle a priſe en 1745 de promettre une récompenſe conſidérable aux navigateurs qui réuſſiroient dans ce grand projet, montre ſa ſageſſe juſques dans ſa généroſité; mais ne ſuffit pas

pour atteindre au but qu'elle ſe propoſe. Le miniſtere Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, juſqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudſon ſoit entiérement libre. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de ſon inſtitution, en ne faiſant aucune démarche pour découvrir le paſſage du nord-oueſt, a contrarié de toutes ſes forces ceux que l'amour de la gloire ou d'autres motifs pouſſoient à cette grande entrepriſe. Rien ne peut changer cet eſprit d'iniquité qui tient à l'eſſence même du monopole.

Heureuſement le privilege excluſif qui regne à la baie d'Hudſon, & ſemble y fermer la voie aux lumieres comme aux richeſſes des nations, ne tient pas ſous le joug l'iſle de Terre-neuve. Située entre les quarante-ſix & cinquante-deux degrés de latitude nord, elle n'eſt ſéparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de détroit de Belle-Iſle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cens lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien

avant, & que vraiſemblablement perſonne n'y pénétrera par la difficulté de le tenter, & l'inutilité du moins apparente d'y réuſſir. Le peu qu'on en connoît eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſabloneuſes. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves qui s'y multiplient d'autant plus aiſément qu'on ne ſauroit les y pourſuivre. Jamais on n'y a vu d'autres ſauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la ſaiſon des chaſſes. La côte eſt par-tout remplie d'anſes, de rades, de ports; quelquefois couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux que la nature paroît avoir deſtinés à ſecher le poiſſon qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plattes refléchiſſent les rayons du ſoleil. Le reſte du pays eſt exceſſivement froid, moins à cauſe de ſa poſition que des hauteurs, des forêts, des vents, ſur-tout de ces monſtrueuſes glaces qui venues des mers du nord ſe trouvent arrêtées ſur ſes rivages & y ſéjournent. Les quartiers ſitués au nord & à l'oueſt jouiſſent conſtamment

du ciel le plus pur : il eſt beaucoup moins ſerein à l'eſt & au ſud, trop voiſins du grand banc où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-neuve fut faite en 1497 par le Vénitien Cabot qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établiſſement. Les voyages entrepris ſucceſſivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette iſle, firent juger qu'ils ſe réduiroient à pêcher de la Morue qui y étoit extrêmement commune. De petits bâtimens partis d'Europe au printemps, y revenoient dans l'automne avec des cargaiſons entieres de ce poiſſon, tant ſeché que ſalé. La conſommation en devint preſque univerſelle, & familiere ſurtout à l'Egliſe Romaine. Les Anglois profiterent de cette foibleſſe des Catholiques pour s'enrichir aux dépens du Clergé qui s'étoit autrefois engraiſſé du ſuc de l'Angleterre. Ils penſerent à former des habitations fixes à Terre-neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne proſpérerent pas. Elles furent toutes abandonnées, peu de tems après leur fondation. La premiere qui eut de la ſolidité ne remonte pas au-delà de 1608.

Ce ſuccès inſpira une telle émulation que quarante ans après, tout l'eſpace qui s'étend ſur la côte orientale depuis la baie de la Conception juſqu'au cap de Raze, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque diſtance les uns des autres, par la nature du terrein & des leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint Jean. Ils trouvoient dans cet excellent port, ouvert entre deux montagnes ſéparées d'un jet de pierre, & propre à recevoir plus de deux cens navires, des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs beſoins, en échange des produits de la pêche.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-neuve. Ils fréquentoient depuis long-tems la partie méridionale de l'iſle; & les Malouins en particulier arrivoient tous les ans en grand nombre dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit Nord. Quelques-uns d'entr'eux ſe fixerent confuſément ſur la côte depuis le cap de Raze juſqu'au Chapeau Rouge; il ſe forma même inſen-

ſiblement une eſpece de bourgade dans la baie de Plaiſance qui réuniſſoit toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour une pêche heureuſe.

Au devant de cette baie eſt une rade d'une lieue & demie d'étendue, mais qui n'eſt pas aſſez à l'abri des vents de nord-oueſt, qui ſoufflent avec beaucoup d'impétuoſité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, eſt ſi reſſerré par des rochers, qu'il n'y peut paſſer qu'un bâtiment à la fois; encore faut-il le touer pour le faire arriver. A l'extrêmité de la baie qui a dix-huit lieues de profondeur, eſt un port très-ſûr qui peut contenir cent cinquante vaiſſeaux. Quoique cette poſition fût propre à aſſurer à la France la pêche entiere de la côte méridionale de Terre-neuve, le miniſtere de Verſailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garniſon de cinquante hommes.

Juſqu'à cette époque, les habitans que le beſoin avoit établis ſur cette terre ſtérile & ſauvage, étoient reſtés dans un heureux oubli. Alors commença un ſyſtême d'oppreſſion qui s'entretint conſ-

tamment & qui s'affermit par l'avidité des commandans qui ſe ſuccéderent. Cette tyrannie qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aiſance néceſſaire pour pouſſer leurs travaux avec ſuccès, devoit empêcher auſſi qu'ils ne ſe mulipliaſſent. La pêche Françoiſe ne put donc monter au niveau de la pêche Angloiſe. Cependant la grande Bretagne n'oublia pas à Utrecht que ces voiſins entreprenans, ſoutenus des Canadiens accoutumés aux courſes, à la chaſſe, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévaſtation dans ſes divers établiſſemens. C'en étoit aſſez pour lui faire demander la poſſeſſion entiere de Terre neuve; & les malheurs de la France épuiſée déterminerent à ce ſacrifice. Cette puiſſance ſe réſerva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'iſle, & ſur-tout le grand banc qui en étoit cenſé une dépendance.

Le poiſſon qui rend ces parages ſi célébres, c'eſt la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'océan n'en nourrit point dont la gueule ſoit plus large à proportion de la grandeur, ni qui

ſoit auſſi voracé. On trouve dans ſon corps juſqu'à des pots caſſés, du fer & du verre. Son eſtomac ne digére pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems : il ſe retourne comme une poche, & ſe décharge ainſi de tout ce qui l'incommode.

La Morue fraîche eſt très-délicate ; mais elle n'eſt pas un objet de commerce. Son unique deſtination eſt de ſervir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & ſechée, ou ſeulement ſalée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée ſe nomme Morue verte, & ſe pêche au grand banc.

Cette bande de terre eſt une de ces montagnes qui ſe forment ſous les eaux, des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrêmités de ce banc ſe terminent tellement en pointe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu du côté de l'Europe, eſt une eſpece de baie qui a été nommée la foſſe. Les profondeurs dans tout cet eſpace ſont fort inégales. Il s'y trouve depuis

cinq juſqu'à ſoixante braſſes d'eau. Le ſoleil ne s'y montre preſque jamais ; & le ciel y eſt le plus ſouvent couvert d'une brume épaiſſe & froide. Les flots ſont toujours agités, les vents toujours impétueux dans ſon contour ; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement pouſſée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuoſité contre des bords qui ſont preſque par-tout à pic, & en eſt repouſſée avec la même violence. Cette cauſe eſt d'autant plus vraiſemblable que ſur le banc même, à quelque diſtance des bords, on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La Morue diſparoît preſque toujours du grand banc & des petits bancs voiſins depuis le milieu de juillet juſqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche eſt pratiquée toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe ſont depuis cinquante juſqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze, ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & font proviſion en arrivant d'un

poiſſon

poiſſon nommé Caplan qui ſert d'amorce pour prendre la Morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, eſt garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems, par un toit goudronné qui tient à ces barils. Ils coupent la langue à chaque Morue qu'ils prennent, & la livrent à un mouſſe pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laiſſe tomber par un écoutillon dans l'entre-pont où l'habilleur lui tire l'arrête juſqu'au nombril, & la fait paſſer par un autre écoutillon dans la caſe. C'eſt-là qu'elle eſt ſalée & rangée en piles. Le ſaleur a l'attention d'obſerver qu'il y ait entre les rangs qui forment les piles aſſez de ſel pour que les couches de poiſſon ne ſe touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de ſel eſt également dangereux. : l'un & l'autre excès fait avarier la Morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les

peuples. Cependant les deux puiſſances qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique étoient parvenues aſſez facilement à ſe l'approprier. L'Eſpagne qui ſeule y formoit quelques prétentions, & qui par la multitude de ſes moines ſembloit y avoir des droits fondés ſur leurs beſoins, les a ſacrifiés dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié en 1768 cent quarante-cinq navires qui tout neuf coûtoient deux millions cinq cens quarante ſept mille livres. Ces vaiſſeaux formant enſemble huit mille huit cens trente tonneaux, étoient montés par dix-ſept cens hommes qui ont du prendre chacun ſept cens Morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la juſteſſe, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre-vingt-dix mille Morues.

On fait trois claſſes de ces Morues. La premiere eſt de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La ſeconde de celles qui ont depuis dix-neuf juſqu'à vingt-quatre pouces. La troiſieme, de celles qui ont moins de dix-neuf pouces.

S'il s'eſt trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement, deux cinquiemes de bon poiſſon, deux cinquiemes de poiſſon médiocre, un cinquieme de poiſſon inférieur, & que ce poiſſon ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entiere aura rendu un million cinquante mille livres.

Le cent marchand eſt compoſé de 136 Morues de la premiere claſſe, de 272 Morues de la ſeconde claſſe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement du cent marchand le prix de 180 livres. Il ne faut que 136 Morues pour faire le cent marchand des Morues de la troiſieme claſſe; mais auſſi ne ſe vend-t-il que le tiers des autres Morues, c'eſt-à-dire, 60 livres quand les autres en valent 180. Les 1190000 Morues effectives réduites au cent marchand de la maniere dont on l'a expliqué, ne font que 700000 Morues qui à 150 l. le cent, prix commun des trois poiſſons, ont produit un million cinquante mille livres. De cette ſomme il a du être diſtribué aux équipages pour leur cinquieme, deux cens dix mille livres. Il n'eſt donc reſté pour les entrepreneurs que huit cens quarante mille

livres. Ce produit eſt évidemment inſuffiſant. En voici la preuve.

Il faut en deduire le déſarmement qui ne peut être évalué pour les cent quarante-cinq navires à moins de 8700 livres. L'aſſurance de 2547000 livres à cinq pour cent doit monter à 127350 livres. Plus une pareille ſomme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la miſe hors, & être portée à 1698000 livres en réduiſant le dépériſſement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reſte encore à défalquer du profit 84900 livres. Qu'on raſſemble toutes ces ſommes, & on trouvera une perte de 357300 livres, qui répartie ſur un capital de 2547000 livres, forme 14 livres 6 deniers pour cent de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la Morue, dans ſa langue & dans ſes entrailles qu'on conſerve en les ſalant, ne ſeroient pas ſatisfaits de leur ſpéculation. Ils trouveroient que ces minces objets ſont à peine ſuffiſans pour payer les honoraires des capitaines & les droits des commiſſions de vente.

Il faut abſolument que le miniſtere

de France renonce à la pêche de la Morue verte qui ſe conſomme dans la capitale & dans les provinces ſeptentrionales de la monarchie, ou qu'il ſupprime les droits de vingt-cinq pour cent qu'on fait payer à cette eſpece de conſommation. Pour peu qu'il tarde encore de ſacrifier à une branche très-précieuſe d'induſtrie cette foible partie du revenu public, il aura la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richeſſe qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'eſpoir de ſon amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des uſtenſiles: ces motifs qui retiennent les négocians à la pêche de la Morue auront ſans doute leur terme; & le dégoût univerſel prouve que ce terme n'eſt pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raiſon de renoncer à cette pêche, dont le produit n'eſt aſſujetti à aucun impôt. Cependant ils s'y livrent peu, parce qu'ils manquent de débouchés. Leur induſtrie ne va guere en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur Morue eſt préparée avec peu de ſoin, rarement forment-ils une cargaiſon entiere. Dans la crainte de voir ce

poiſſon ſe corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, ſouvent même avec la moitié de leur chargement. Le vente s'en fait en Portugal, en Biſcaye & dans les royaumes Britanniques. Les Anglois ſe dédommagent de la foible exportation de Morue verte, par la ſupériorité qu'ils ont acquiſe dans tous les marchés pour la Morue ſéche.

On procéde de deux manieres à l'exploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre neuve à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent au voiſinage de l'iſle une quantité de glaces que les courans du nord pouſſent vers le ſud, qui ſe briſent dans leur choc réciproque, & qui ſe fondent plutôt ou plus tard à la chaleur de la ſaiſon. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de ſoixante à quatre-vingt braſſes. Jointes à d'autres glaces moins conſidérables, elles occupent une longueur de cent lieues ſur une

largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux attérages, pour choiſir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des ſaiſons & des élémens conjurés contre l'induſtrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place aſſiégée, la manœuvre du combat naval le plus ſavant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppoſe à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les ſoifs, la faim & la ſoif de l'or percent toutes les barrieres, traverſent ces montagnes de glace ; & l'on arrive enfin à cette iſle où tous les vaiſſeaux doivent ſe charger de poiſſon.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorſqu'ils ſont finis, on ſe partage, la moitié des équipages reſte à terre pour donner à la Morue les façons dont elle a beſoin. L'autre moitié s'embarque ſur des bateaux. Pour la pêche du Caplan,

il y a quatre hommes par bateau, & trois pour la pêche de la Morue. Ceux-ci, qui ſont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent juſqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jetter ſur les échafauds dreſſés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur après avoir coupé la tête à la Morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur qui la tranche & la met dans le ſel où elle reſte huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle eſt étendue ſur du gravier, où on la laiſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſéchée. On l'entaſſe enſuite en piles, où elle ſue quelques jours. Elle eſt encore remiſe ſur la grave où elle acheve de ſécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laiſſe-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureuſement la ſalubrité du climat ſoutient la ſanté contre de ſi fortes épreuves. On compteroit pour rien ſes peines, ſi elles étoient mieux récompenſées par le produit.

Mais il eſt des havres où les graves trop

éloignées de la mer font perdre beaucoup de tems. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varec n'attire pas le poiſſon. Il en eſt où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent ; & d'autres où il eſt brûlé de la réverbération du ſoleil réfléchi par les montagnes.

Les hâvres même les plus favorables ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La Morue ne peut abonder également dans tous. Elle ſe porte tantôt au nord, tantôt au ſud, & quelquefois au milieu de la côte ; attirée ou pouſſée par la direction du Caplan ou des vents. Malheur aux pécheurs qui ſe trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfere. Les frais de leurs établiſſemens ſont perdus par l'impoſſibilité de la ſuivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de ſeptembre, parce que le ſoleil ceſſe d'avoir aſſez de force pour ſécher la Morue. On n'attend pas même cette ſaiſon pour ſe retirer, quand la pêche a été heureuſe. On ſe hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur qu'on riſqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche en 1768 cent quatorze navires du port de quinze mille cinq cens quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté avec les premiers frais d'avance 5661000 livres. Ils avoient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poiſſon, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a beſoin. Chaque pêcheur a dû prendre ſix mille Morues, & par conſéquent le produit total s'eſt élevé à vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille Morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq Morues pour un quintal. Vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille Morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-huit quintaux. Le quintal l'un dans l'autre a été vendu 16 livres 9 ſols 9 deniers; ce qui fait pour la vente entiere 3174305 livres 8 ſols. Comme il ſort de cent quintaux de Morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cens vingt-huit quintaux de Morue ont dû fournir dix-neuf cens vingt-cinq barriques d'huile, qui à raiſon de 120 livres la barrique ont donné 231000 livres. Qu'on ajoute à ces deux ſommes celle

de 198000 qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés ; & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s'eſt pas élevé au deſſus de 3603305 l. huit ſols.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenſes de déſarmement. Ils ſont auſſi pénibles par leur petiteſſe que par leur étendue. On a ſuivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-déſintéreſſés, qui par leur profeſſion en devoient être les juges naturels. Ces dépenſes montent à 695670 livres 17 ſols 6 deniers. Ainſi la recette nette de la pêche ne s'éleve qu'à 2907624 livres 10 ſols 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'aſſurance qui en la ſuppoſant de ſix pour cent, doit monter pour un capital de 5661000 l. à 339660 l. Il faut prélever l'intérêt de l'argent qui à raiſon de cinq pour cent doit coûter 283050 l. Il ne faut pas oublier le dépériſſement des vaiſſeaux qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier doivent être eſtimés 2830500 l. ce dépériſſement

ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent doit monter à 141525 l. Toutes ces ſuppoſitions dont aucune ne peut être conteſtée, étant admiſes, il s'enſuit que les François ont perdu en 1768 dans leur pêche errante, 687110 l. 9 ſ. 6 d. & par conſéquent 12 l. 2 ſ. 9 deniers pour cent de leurs capitaux.

De ſemblables pertes, qui malheureuſement ſe ſont renouvellées plus d'une année, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'induſtrie ſi ruineuſe. Les particuliers qui ne l'ont pas encore abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même préſumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en ſeroient déjà retirés, ſi comme eux, ils avoient pu ſe rabattre ſur les pêches ſédentaires.

Il faut entendre par pêche ſédentaire, celle que font les Européens établis ſur les côtes de l'Amérique où la Morue abonde. Elle eſt infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus long-tems. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paiſibles poſſeſſeurs de l'Acadie, de l'iſle Royale, du Canada, &

d'une partie de Terre-neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre l'une après l'autre ces poſſeſſions précieuſes ; & des débris de tant de richeſſes, ils n'ont ſauvé que le droit de ſaler, de ſécher leur Morue au nord de Terre-neuve, depuis le cap de Bona-viſta juſqu'à la pointe Riche. Les établiſſemens fixes que leur a laiſſés la paix de 1763, ſe réduiſent à l'iſle de Saint Pierre & aux deux iſles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint Pierre a huit cens habitans. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, & la petite n'a qu'une ſeule famille. La pêche facile dans les deux premieres iſles, eſt impraticable dans la troiſieme. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, ſur-tout à Saint Pierre qui n'en a d'aucune eſpece. Mais la nature l'en a dédommagée par un port excellent, le ſeul qui ſe trouve dans ce petit archipel. On y a pris en 1768 vingt-quatre mille trois cens quatre-vingt-dix quintaux de Morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup, parce que les Anglois refuſent aux François le droit de pêcher dans

l'étroit canal qui ſépare ces iſles des côtes méridionales de Terre-neuve, & qu'ils ont même confiſqué les chaloupes qui ont oſé l'entreprendre.

Cette dureté que les traités n'autoriſent pas, & qui n'a d'appui que la force, eſt d'autant plus odieuſe, que la Grande Bretagne étend ſon empire ſur toutes les côtes, ſur toutes les iſles que la Morue ſe plaît à fréquenter. Les Anglois répandus par-tout où ce poiſſon abonde, ſont encore plus multipliés à Terre-neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandiſes d'Europe contre du poiſſon, ou emporter le fruit du travail des colons pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries Angloiſes & Françoiſes étoit à peu près égal ; avec cette différence que la France conſommoit davantage & vendoit moins, à raiſon de ſa population & de ſa religion. Depuis que cette couronne a perdu ſes poſſeſſions de

l'Amérique ſeptentrionale, elle n'obtient plus année commune de la réunion de ſes pêches errantes & ſédentaires que deux cens ſeize mille neuf cens dix-huit quintaux de Morue ſeche, qui ſuffiſent à peine à l'approviſionnement des provinces méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conſéquent aux beſoins de ſes colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche depuis ſes conquêtes deux tiers de Morue de plus, ou ſix cens cinquante & un mille cent quatorze quintaux de Morue, qui réduits à 14 livres le quintal, parce que cette Morue eſt préparée avec moins de ſoin que celle des François, doivent valoir 9115596 livres. Le quart de ce produit ſuffit aux établiſſemens Anglois de l'ancien & du nouveau monde. Ainſi ce qu'on en vend en Portugal, en Eſpagne, en Italie, dans les iſles à ſucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'empire Britannique en métaux ou en denrées la valeur de 6736727 livres. Cet objet d'exportation ſeroit devenu encore plus conſidérable, ſi lorſque la cour de Londres fit la conquête des iſles Royale & de Saint Jean, elle n'eût pas eu l'inhumanité d'en chaſſer

les François, qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui peut-être ne le ſeront jamais. Une ſi mauvaiſe politique fut également ſuivie dans l'adminiſtration de la nouvelle Écoſſe; car il eſt dans la jalouſie de l'ambition de détruire pour poſſéder.

Le nom de nouvelle Écoſſe qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cens lieues compriſe depuis les limites de la nouvelle Angleterre juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint Laurent, ne paroît avoir exprimé dans les premiers tems qu'une grande péninſule de forme triangulaire ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre, d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de Morue ſur ſes rivages, & encore plus ſur de petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. Le continent voiſin attire par différentes pelleteries. L'aridité de ſes côtes offre du gravier pour ſécher le poiſſon; & la bonté des terres intérieures invite à

toutes ſortes de cultures. Ses bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Quoique ſon climat ſoit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, ſuivis tout à coup de chaleurs exceſſives, d'où ſe forment d'épais brouillards qui rarement diſſipés ou du moins lentement, ne rendent pas ce ſéjour mal-ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604 que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé dans le Canada la plus petite cabane. Au lieu de ſe fixer à l'eſt de la péninſule qui préſentoit des mers vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de Morue, ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis baie Françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le port Royal qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq cens braſſes d'eau & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choſirent cette poſition, parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries dont

la traite excluſive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'eſt que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, éloignerent toujours avec un ſoin extrême de l'exploitation des forêts, de l'éducation des beſtiaux, de la pêche, de la culture tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des beſoins avoient amenés dans cette contrée; aimant mieux tourner l'activité de ces avanturiers vers la chaſſe, vers la traite avec les ſauvages.

Un déſordre né d'un faux ſyſtême d'adminiſtration, ouvrit enfin les yeux ſur les funeſtes effets des priviléges excluſifs. Ce ſeroit outrager la bonne foi & la vérité qui doivent être l'ame d'un hiſtorien, d'oſer dire que l'autorité commença à reſpecter en France les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot ſacré qui peut ſeul aſſurer le ſalut des peuples, & donner la ſanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus abſolus, on fait quelquefois par eſprit d'ambition, ce que les gouvernemens juſtes & moderés font par principe d'équité. Les miniſtres de

Louis XIV qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour repréſenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réuſſiroient point ſans l'appui des richeſſes ; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été juſqu'alors étouffées dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout en voulant ſe mêler de tout. Elles furent heureuſement rompues ; mais l'Acadie ne put ou ne ſçut pas faire uſage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorſqu'elle vit naître à ſon voiſinage un établiſſement qui devint depuis ſi floriſſant ſous le nom de nouvelle Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie attira foiblement l'attention des François. Ce genre de proſpériré ne mit entre les deux nations aucune rivalité. Mais dès qu'ils purent ſoupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du Caſtor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être ſeuls les maîtres ; & ils furent aſſez malheureux pour le trouver.

Lorſqu'ils arriverent en Acadie, la péninſule & les forêts du continent voiſin étoient remplies de petites nations ſauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'auſſi guerriers que les autres nations ſauvages, ils étoient plus ſociables. Les Miſſionnaires s'étant inſinués aiſément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, juſqu'à les rendre enthouſiaſtes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, ſi familiere à leurs Apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte étoit celui qui parloit le plus à leurs ſens, le ſeul qui favoriſât leur paſſion pour la guerre: ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de ſe refuſer à tout commerce d'échange avec les Anglois; ils troubloient, ils ravageoient ſouvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choiſi pour leur chef Saint Caſteins, capitaine du régiment de Carignan qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épouſé une de leurs femmes, & qui ſe conformoit en tout à leurs uſages.

Le gouvernement de la nouvelle Angleterre n'ayant pu, ni ramener les ſauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie qu'il regardoit avec raiſon comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métropoles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours, parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle ſe trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être ſecourue. C'étoit ſans doute quelque choſe au gré des nouveaux Anglois de ravager cette colonie & de retarder ſes progrès; mais ce n'étoit pas aſſez pour diſſiper leurs défiances contre une nation toujours plus redoutable pour ce qu'elle peut, que pour ce qu'elle fait. Obligés à regret de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la ſupériorité de la Grande Bretagne fût montée au point de les diſpenſer de cette reſtitution. Les événemens de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne amenerent

ce moment déciſif; & la cour de Verſailles ſe vit à jamais dépouillée d'une poſſeſſion dont elle n'avoit point ſoupçonné l'importance.

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire ne ſe ſoutint pas dans les ſoins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal qui prit le nom d'Annapolis en l'honneur de la reine Anne, on ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. L'indifférence du gouvernement paſſa dans la nation; ce qui n'eſt pas ordinaire aux pays où régne la liberté. Il ne ſe tranſporta que cinq ou ſix familles Angloiſes dans l'Acadie. Elle reſta toujours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inſpiroient alors à tous ſes enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une ſuite de proſpérités qui les avoit illuſtrés, agrandis; ils avoient puiſé le patriotiſme dans la victoire, dans l'éclat du regne le

plus brillant de leur hiſtoire, dans l'admiration où la jalouſie que le nom François imprimoit à toute l'Europe. Il étoit beau de le porter ce nom glorieux; il eût été trop affligeant de le quitter. Auſſi les Acadiens, qui avoient juré en ſubiſſant un nouveau joug de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent appellés les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cens fixés dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magiſtrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé, ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain paroiſſoit les avoir oubliés, & lui-même il leur étoit tout à fait étranger.

La chaſſe & la pêche qui avoient fait anciennement les délices de la colonie & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple ſimple & bon qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des terres baſſes, en repouſſant à force de digues la mer & les rivieres dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante

pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux; mais le ſeigle, l'orge & le mays y croiſſoient auſſi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juſqu'à ſoixante mille bêtes à corne, & des moutons à proportion de ce bétail. La plupart des familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations preſque toutes conſtruites de bois étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos payſans d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpeces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boiſſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toiſon de leurs brebis qui ſervoient à leur

leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps groſſiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de foibleſſe pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louiſbourg. Ces deux villes recevoient en retour du bled, des beſtiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre choſe à donner à leurs voiſins. Les échanges qu'ils faiſoient entr'eux étoient encore moins conſidérables ; parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir ſeule à tous ſes beſoins. Auſſi ne connoiſſoient-ils pas l'uſage du papier monnoie, ſi répandu dans l'Amérique ſeptentrionale. Le peu même d'argent qui s'étoit comme gliſſé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité qui en fait le véritable prix.

Des mœurs extrêmement ſimples devoient être la ſuite d'une maniere de vivre ſi peu compliquée. Il n'y eut jamais de cauſe civile ou criminelle aſſez importante pour être portée à la cour de juſtice établie à Annapolis. Les petits différens qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les paſteurs religieux qui dreſ-

ſoient tous les actes, qui recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptieme partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la généroſité. On ne connoiſſoit pas la miſere ; & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainſi dire, reparés avant d'être ſentis. Le bien s'opéroit ſans oſtentation d'une part, ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de freres également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette ſociété de commerce illicite entre les deux ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure ; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit

choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſſoit, & proſpéroit, à l'exemple des autres. Toutes enſemble compoſoient en 1749 une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois ſentirent à cette époque de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit par la réforme des troupes un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaſte & fécond. Le miniſtere Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille ; quatre-vingt acres aux bas officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans ; deux cens aux enſeignes, trois cens aux lieutenans, quatre cens aux capitaines, ſix cens aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance, & l'on ne pouvoit être taxé à perpétuité à plus

d'un ſcheling d'impôt pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourſer les frais du voyage, à élever des habitations, à fournir tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche, à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragemens déterminerent au mois de mai 1749 trois mille ſept cens cinquante perſonnes à quitter l'Europe où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au ſud-eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voiſinage une excellente pêcherie de Morue qu'on avoit préféré cette poſition à toutes celles qui s'offroient dans un ſol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chaſſe, il fallut la diſputer aux Mikmaks qui la fréquentoient le plus. Ces ſauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature ; & ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé d'aſſez gran-

des pertes que les Anglois vinrent à bout de chaſſer ces légitimes poſſeſſeurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorſqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes ſimples & libres, avoient déja ſenti qu'on ne pouvoit s'occuper ſérieuſement des contrées qu'ils habitoient, ſans qu'ils y perdiſſent de leur indépendance. A cette crainte, ſe joignit celle de voir leur religion en péril. Des paſteurs échauffés par leur propre enthouſiaſme, ou par les inſinuations des adminiſtrateurs du Canada, leur perſuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot qui fut toujours ſi puiſſant pour faire entrer la haine dans des ames ſéduites, détermina la plus heureuſe peuplade de l'Amérique, à quitter ſes habitations pour ſe tranſplanter dans la nouvelle France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette réſolution du moment, ſans prendre aucune précaution ſur l'avenir. Le reſte ſe diſpoſoit à les ſuivre, quand il auroit pris ſes ſûretés. Le gouvernement Anglois, ſoit humeur ou politique, voulut

prévenir cette ſorte de déſertion, par une ſorte de trahiſon, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres qui n'étoient pas encore partis furent raſſemblés ſous le prétexte de renouveller le ſerment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua ſur des navires qui les tranſporterent dans d'autres colonies Angloiſes, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de miſere.

Tel eſt le fruit des jalouſies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voiſin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans; ſi l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la raſe. Plutôt que de ſe rendre, on fait ſauter un vaiſſeau, une fortification par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement deſpotique met de grands déſerts entre ſes ennemis & ſes eſclaves, pour empêcher l'irruption des uns &

l'émigration des autres. L'Eſpagne a mieux aimé ſe dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique méridionale un cimetiére, que d'en partager les richeſſes avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes ſecrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : ſouvent ils en ont jetté des cargaiſons entieres dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louiſiane aux Eſpagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournaſſent pas à la France. Et l'on dit enſuite que la police & la ſociété ſont faites pour le bonheur de l'homme : oui de l'homme puiſſant ; oui de l'homme méchant.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit ſon bonheur & ſes vertus à ſon obſcurité, la nouvelle Ecoſſe ne compte que peu de colons. Il ſemble que l'envie qui dépeupla cette terre l'ait flétrie. Du moins la peine de l'injuſtice y retombe ſur les auteurs de l'injuſtice. On n'y voit pas un ſeul habitant établi ſur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve

Saint Laurent juſqu'à la péninſule ; & les rochers, les ſables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'eſpérer qu'elle ſoit jamais bien peuplée. Tout au plus la morue qui foiſonne dans quelques-unes de ſes anſes, y attire pendant la ſaiſon de la pêche, un petit nombre de navigateurs.

Le reſte de la province n'a que trois établiſſemens. Annapolis le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François qu'une terre féconde & déſerte y paroît regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la conſoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement Lunebourg qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cens Allemands ſortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à l'amour du travail par où ſe diſtingue une nation ſage & belliqueuſe, qui contente de défendre ſon pays, n'en ſort gueres que pour aller cultiver ceux qu'elle n'eſt point jalouſe de conquérir. Elle a fertiliſé toutes les contrées

de la domination Angloiſe où la fortune a conduit ſes pas.

Hallifax eſt toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a ceſſé de lui prodiguer. Ils montoient depuis ſa fondation juſqu'en 1769 à plus de quatre mille livres ſterlings par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui par ſa ſituation eſt l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défenſe de ſes pêcheries, pour la protection de ſes iſles à ſucre, pour l'entretien de ſes liaiſons avec ſes colonies ſeptentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement que ſa deſtination excite dans ſes rades, qu'elle n'en pouvoit eſpérer de ſes cultures qui ſont peu de choſe, & de ſes pêches qui n'ont pas reçu de grands accroiſſemens, quoiqu'elles comprennent la Morue, le Maquereau & le Loup-marin. Elle n'eſt pas même ce qu'elle devroit être comme place de guerre. Les malverſations, qui ont réduit toutes les fortifications ordonnées & payées par la métropole à quelques batteries

ſans foſſés autour de la ville, l'expoſent à tomber ſans défenſe au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitans du comté d'Hallifax eſtimoient en 1757 la valeur de leurs maiſons, leurs beſtiaux & leurs marchandiſes, environ trois cens mille livres ſterlings. Cette fortune qui n'a guere augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richeſſes de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il long-tems ? Ne ſeroit-ce pas pour y mettre fin que le gouvernement Britanique auroit exigé en 1763 à Hallifax une cour d'amirauté pour toute l'Amérique Angloiſe ? Juſqu'à cette époque, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient l'acte de navigation. Mais la partialité de ces magiſtrats pour la colonie où ils étoient nés & qui les avoit choiſis, rendoit leur miniſtere inutile ou préjudiciable à la métropole. On eſpéra que des hommes éclairés & ſoutenus, envoyés d'Europe, imprimeroient plus de reſpect ou plus de crainte. L'évènement a juſtifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux obſervées depuis cet arrangement; mais il a réſulté de grands inconvéniens

de l'éloignement prodigieux où pluſieurs provinces ſe trouvoient du nouveau ſiege. La juſtice & la néceſſité forceront à multiplier les tribunaux de cette adminiſtration, à les diſtribuer à des diſtances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la nouvelle Ecoſſe perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les cauſes de l'amirauté ; mais elle cherchera dans ſon propre fonds les ſources de proſpérité que la nature lui a données. Elle en a qui lui ſont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un ſi grand beſoin, doit accélerer les progrès de ſon amélioration. Cette colonie ne doit pas ſe flatter cependant qu'elle puiſſe jamais égaler la nouvelle Angleterre.

La nouvelle Angleterre s'eſt ſignalée comme l'ancienne par des fureurs ſanglantes. La fille ſe reſſentit de l'eſprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut ſa naiſſance à des tems orageux ; & les convulſions les plus horribles affligerent ſon enfance. Découverte au commencement du ſiecle dernier, ſous le nom de Virginie ſeptentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette

premiere peuplade foible & mal dirigée, ſe perdit dans ſes fondemens. On y vit enſuite arriver par intervalles quelques avanturiers qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les ſauvages, diſparoiſſoient comme ceux-ci le reſte de l'année. Le fanatiſme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Les preſbytériens Anglois que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe à leur ſecte dans un nouvel hémiſphere. Ils acheterent donc en 1621 les droits de la compagnie Angloiſe de la Virginie ſeptentrionale : car ils n'étoient pas aſſez pauvres pour attendre leur proſpérité de leur patience & de leurs vertus.

Quarante & une familles de cent-vingt perſonnes, partirent ſous les drapeaux de l'enthouſiaſme, qui vrai ou faux, fait toujours de grandes choſes. Elles arriverent à l'entrée d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays entiérement couvert de bois, n'offroit aucune reſ-

ſource à des hommes épuiſés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié, de froid, de ſcorbut & de miſere. Le reſte ſe ſoutint par cette vigueur de caractere que la perſécution religieuſe excitoit dans des victimes échappées à la verge ſpirituelle de l'épiſcopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorſque la viſite de ſoixante guerriers ſauvages qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les eſpérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché ces deux peuplades des extrêmités du monde. Elles ſe lierent par des promeſſes ſolemnelles de ſervice & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux à perpétuité toutes les terres voiſines de l'établiſſement que ceux-ci venoient de former ſous le nom de nouvelle Plymouth. Un ſauvage qui ſavoit un peu la langue Angloiſe, reſta chez les Européens pour leur enſeigner la culture du mays, & la maniere de pêcher ſur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domeſtiques, des graines, tous les ſecours qui devoient

leur venir d'Europe. Ces moyens d'établiſſement arriverent d'abord lentement ; mais la perſécution contre les Puritains en Angleterre, hâta leur accroiſſement en Amérique. Le ſang des martyrs fut toujours & par-tout la ſemence du proſélytiſme En 1630 la nouvelle ſecte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la diſtribuer en pluſieurs peuplades. Celle de Boſton devint bientôt la plus conſidérable. Ce n'étoient pas uniquement des eccléſiaſtiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions ; ni de ces ſectaires que les nouveaux dogmes s'attachent en foule parmi le peuple. Des ſeigneurs que l'ambition, l'humeur ou même la conſcience avoient entraînés dans le puritaniſme, ſe menageoient d'avance un aſyle dans ces climats éloignés. Ils y faiſoient bâtir des maiſons, défricher des terres, pour s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile ſous la réforme de la religion. Le fanatiſme qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduiſoit la ſubordination dans la colonie ; ou plutôt des mœurs auſteres tenoient lieu de loix dans un pays ſauvage.

Les habitans de la nouvelle Angle-

terre vécurent long-tems en paix, ſans aucune forme réguliere de police. Ce n'eſt pas que leur chartre ne les eût autoriſés à établir le gouvernement qui leur conviendroit. Mais ces enthouſiaſtes ne s'accordoient pas ſur le plan de leur république ; & le miniſtere ne prenoit pas aſſez d'intérêt à leur deſtinée, pour les preſſer d'aſſurer leur tranquillité. Ils ſentirent enfin la néceſſité d'une légiſlation. Cet ouvrage que la ſublimité du génie & de la vertu n'a jamais tenté ſans défiance, fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatiſme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des juifs en fut la baſe.

Un mêlange ſingulier de bien & de mal, de ſageſſe & de folie, entra dans ce code. Perſonne ne pouvoit avoir part au gouvernement, ſans être membre de l'égliſe établie. La peine de mort étoit infligée, ſoit contre le ſortilege, le blaſphême & le faux témoignage ; ſoit contre l'adultere ; ſoit contre les enfans qui maudiroient, qui battroient les auteurs de leur vie. D'un autre côté le mariage devoit être fait par le magiſtrat. Le prix du bled étoit fixé à trois ſchelings

par boiſſeau. En même-tems on privoit de la propriété de leur terre les ſauvages qui ne la cultiveroient pas ; & l'on défendoit ſous peine d'une forte amende aux Européens de leur vendre des liqueurs fortes, de la poudre & du plomb. On condamnoit à être fouettés publiquement tous ceux qui ſeroient ſurpris en menſonge, dans l'ivreſſe ou dans le divertiſſement de la danſe. Le plaiſir étoit interdit comme le vice ou le crime. Mais on pouvoit jurer pour un ſcheling d'amende, & violer le dimanche pour trois livres ſterlings : c'étoit encore une douceur d'expier avec de l'argent une omiſſion de priere, ou un ſerment indiſcret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'eſt que le culte des images fut défendu ſous peine de mort aux Puritains, comme le culte des dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis ; & la même peine aux Quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chaſſés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux ſectaires ennemis de la guerre & de la cruauté, qu'on ne pouvoit en

ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, ſans s'expoſer à payer une amende fort conſidérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injuſtice, de violence & de perſécution aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoient un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partiſans dont on ſe voyoit abandonné. Dans les familles religieuſes comme dans les autres, la haine fraternelle eſt la plus ſanglante de toutes. Les apoſtats ſont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

C'eſt ce qu'éprouverent les infortunés colons, qui, moins furieux que leurs freres, oſerent dire que le magiſtrat n'avoit pas le droit de contrainte en matiere de religion. Ce fut un blaſphême devant des théologiens qui avoient mieux aimés quitter leur patrie, que de

montrer quelque déférence pour l'épiſcopat. Comme ſi la marche du cœur humain étoit de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat; & ſembloient ne s'être arrogés la liberté de penſer que pour l'interdire aux autres. Ce ſyſtême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi qui voulut trancher ſur les opinions, en frappant les diſſidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou ſoupçonnés de tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel aſyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une premiere perſécution avoit fondé la nouvelle Angleterre; une ſeconde perſécution ſervit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion, ce rigoriſme qui rend l'homme dur à lui même, puis inſociable; d'abord victime, enſuite tyran, ſe déchaîna contre les Quakers. Ils furent empriſonnés, fouettés & bannis. La fiere ſimplicité de ces nouveaux enthouſiaſtes qui béniſſoient le ciel & les hommes au milieu des tourmens & de l'ignominie, inſpira de la vénération

pour leurs perſonnes, fit aimer leurs ſentimens, & multiplia leurs proſélytes. Ce ſuccès aigrit leurs perſécuteurs juſqu'aux extrêmités les plus ſanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois étoient venus en Amérique pour venger ſur les Anglois toutes les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les Indiens ; ſoit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces, ſoit que la fureur de religion ne puiſſe trouver de terme que dans l'extinction de ſes apôtres ou de ſes martyrs. La perſécution fut enfin arrêtée par la métropole même d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit diſparu. L'enthouſiaſme, l'hypocriſie, le fanatiſme concentrés dans ſon ame comme dans leur foyer ; les factions, les révoltes, les proſcriptions ; tous ces monſtres étoient deſcendus avec lui dans la tombe. Un jour plus ſerein luiſoit ſur l'Angleterre. Charles II en recouvrant l'empire avoit introduit parmi ſes ſujets l'eſprit de ſociété, le goût de la table, de la galanterie, de la converſation, des ſpectacles,

de tous les plaiſirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour chercher une couronne que ſon pere avoit perdue ſur l'échaffaud. Il ne falloit pas moins qu'une ſemblable révolution dans les mœurs pour aſſurer la tranquillité de ſon adminiſtration ſur un trône enſanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats que l'amour des femmes & de la table, rend quelquefois humains & ſenſibles à la pitié. Touché des ſupplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entiérement l'eſprit perſécuteur.

La colonie avoit mis à ſa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit ſi fort ſignalé dans les troubles de ſa patrie. Ce jeune homme enthouſiaſte, entêté, digne en tout de ſon pere, ne pouvant, ni vivre lui-même, ni laiſſer les autres en paix, reſſuſcita les diſputes également ridicules & ſurannées de la grace & du libre arbitre. On ſe paſſionna pour ces obſcures & frivoles queſtions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, ſi des nations ſauvages réunies entr'elles, tombant ſur les plantations des enthou-

ſiaſtes, ne les euſſent maſſacrés en grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons ſentirent foiblement une ſi rude perte. Mais enfin le danger univerſel devint ſi preſſant qu'on courut aux armes. L'ennemi repouſſé, la colonie rentra dans ſon caractere de diſſenſion. Cet eſprit de vertige éclata même en 1692 par des atrocités dont l'hiſtoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la nouvelle Angleterre nommée Salem vivoient deux filles ſujettes à des convulſions qui étoient accompagnées de ſymptômes extraordinaires & ſinguliers. Leur pere, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant une ſervante Indienne qui étoit chez lui d'avoir jetté quelque ſort ſur ſes filles, à force de dureté il lui fit avouer qu'elle étoit ſorciere. D'autres femmes ſéduites par le plaiſir d'intéreſſer le public, crurent que des convulſions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur ſexe, venoient auſſi de l'opération du démon. Trois citoyens qu'on nomme au haſard, ſont auſſi-tôt mis en priſon, accuſés de ſortilége, condamnés à être pendus ; & leurs cadavres ſont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiſeaux

de proie. Peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſconſulte qui refuſant de plaider contr'elles, eſt dès-lors convaincu d'avoir part à leur crime. Ces horribles & lugubres ſcenes embraſent l'imagination de la multitude. La foibleſſe de l'âge, les infirmités de la vieilleſſe, l'honneur du ſexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert du ſoupçon de ſorcellerie, dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes de la ſuperſtition. On immole des enfans de dix ans. On dépouille de jeunes filles, on cherche ſur tout leur corps avec une impudente curioſité des marques de ſorcellerie. On prend des taches ſcorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatiſme, la méchanceté, la vengeance choiſiſſent à leur gré toutes leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent arracher. Si les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles exécutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils ceſſent de punir. Les miniſtres de la religion leur ſuſcitent des

délateurs qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpectres, les viſions, la terreur & la conſternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les priſons ſe rempliſſent, les gibets reſtent toujours dreſſés. Tous les citoyens ſont plongés dans une morne épouvante. Les plus ſages s'éloignent en gémiſſant d'une terre maudite, enſanglantée ; & ceux qui reſtent ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette déplorable colonie, lorſque tout-à-coup au plus fort de l'orage, les flots tombent & s'appaiſent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les eſprits qu'il avoit engourdis. A cette ſtupidité profonde, ſuccéde un remord cuiſant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels ſacrifices ; d'avoir cru le fléchir par le ſang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être ſouillée par le culte ſacrilége & parricide des Européens.

La poſtérité ne ſaura jamais ſans doute quelle fut l'origine, quel fut le remede

de cette épidémie. Elle avoit peut-être ſa ſource dans la mélancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le ſcorbut qu'ils avoient pris ſur mer ; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa ; comme tous les maux de l'imagination qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fievre ardente ; & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit plus aux puritains de la nouvelle Angleterre.

Mais en renonçant à l'eſprit de perſécution qui a marqué de ſang toutes les ſectes de religion, les habitans de cette colonie ont conſervé, ſi ce n'eſt pas un reſte d'intolérance, du moins une ſorte de rigoriſme qui ſe reſſent des triſtes jours de ſa naiſſance. Des loix trop ſéveres y ſubſiſtent encore. On en jugera par le diſcours que tint il n'y a pas long-tems devant les magiſtrats une fille

fille convaincue d'avoir produit pour la cinquieme fois un fruit illégitime.

» J'oſe eſpérer, dit-elle, que la cour » me permettra de dire un mot en ma » faveur ».

» Je ſuis une fille, pauvre, infortu- » née, qui pouvant à peine gagner ma » ſubſiſtance, n'ai pas le moyen de » payer des avocats pour plaider ma » cauſe. Je vais donc faire parler la » raiſon. Comme elle a ſeule le droit de » dicter des loix, elle peut les exami- » ner toutes. Celle qui me conduit à » votre tribunal, m'a déjà jugée. Je ne » demande pas qu'on s'en écarte pour » me faire grace. Mais je vous prie, » Meſſieurs, d'intercéder auprès du » gouverneur, pour qu'il daigne me » remettre l'amende à laquelle vous » m'allez condamner ».

» C'eſt la cinquieme fois que je pa- » rois devant vous pour le même délit. » Deux fois, j'ai payé de fortes amen- » des, & deux fois trop indigente pour » expier ma faute par une peine pécu- » niaire, j'ai ſubi un châtiment dou- » loureux & flétriſſant. Ces peines ſont » ordonnées par la loi; je le ſçais. » Mais ſi l'on doit abroger les loix,

» quand elles ſont déraiſonnables ; ſi
» l'on doit les mitiger, quand elles
» ſont trop ſéveres, j'oſe vous dire
» que celle qui me pourſuit, eſt à la
» fois injuſte & cruelle à mon égard.
» Au crime près dont ce tribunal m'ac-
» cuſe & dont le ciel m'abſout, j'ai
» mené juſqu'à preſent une vie irrépro-
» chable. Je défie mes ennemis, ſi j'ai
» le malheur d'en avoir que je n'ai pas
» mérités, de produire le moindre tort
» que j'aie pu faire à qui que ce ſoit,
» homme, femme, ou enfant. J'exa-
» mine ma conſcience & ma conduite;
» l'une & l'autre, je le dis hardiment,
» me paroiſſent pures comme le jour
» qui m'éclaire; & lorſque je cherche
» mon crime, je ne le trouve que dans
» la loi ».

» C'eſt au riſque de ma vie, que
» j'ai donné le jour à cinq enfans. Je
» les ai nourris de mon lait & de mon
» travail, ſans être à charge au public,
» ni à perſonne. Je me ſuis dévouée
» avec tout le courage de la tendreſſe
» maternelle, aux pénibles ſoins qu'exi-
» geoient leur foibleſſe & leur âge. Je
» les ai formés à la vertu qui n'eſt que
» la raiſon. Ils aiment déja leur patrie

» comme moi. Ils ſeront citoyens com-
» me vous-même ; à moins que vous
» ne leur ôtiez par de nouvelles amen-
» des le fonds de leur ſubſiſtance, & que
» vous ne les forciez à fuir une terre qui
» les répouſſa dès le berceau ».

» Eſt-ce donc un crime de féconder
» ou de procréer à l'exemple de la terre,
» notre mere commune ? D'augmenter
» le nombre des colons dans un pays
» nouveau qui ne demande que des
» habitans ? Je n'ai débauché le mari
» d'aucune femme ; je n'ai jamais attiré
» dans mes filets aucun jeune homme.
» Perſonne n'a ſujet de ſe plaindre de
» moi ; ſi ce n'eſt peut-être le miniſ-
» tre de l'évangile, & le juge de paix,
» qui ſont fâchés d'avoir perdu les ho-
» noraires de leurs fonctions, parce que
» j'ai eu des enfans ſans être mariée
» devant eux. Mais eſt-ce ma faute à
» moi ! J'en appelle à vous, meſſieurs.
» Vous convenez que je ne manque
» point de jugement. Ne ſeroit-ce pas
» une folie, une ſtupidité, ſi m'étant
» livrée aux devoirs les plus pénibles du
» mariage, je n'en avois pas recherché
» les honneurs ? J'ai toujours été, je
» ſuis encore diſpoſée à me marier ; &

» je me flatte que je ſerois digne d'un
» état ſi reſpectable, avec la fécondité,
» l'induſtrie, l'économie & la frugalité
» dont la nature m'a douée : car elle
» m'avoit deſtinée à être une femme
» honnête & vertueuſe. J'eſpérois le
» devenir, lorſqu'étant encor vierge,
» je n'écoutai les premiers vœux de l'a-
» mour qu'avec le ſerment du mariage.
» Mais la confiance indiſcrete que j'eus
» dans la ſincérité du premier homme
» que j'aimai, m'a fait perdre mon
» honneur, en comptant ſur le ſien.
» J'eus un enfant de lui ; puis il m'a-
» bandonna. Cet homme eſt connu de
» vous tous : il eſt devenu magiſtrat
» comme vous. Je devois croire qu'il ſe
» ſeroit montré dans cette cour aujour-
» d'hui, pour modérer la rigueur de
» votre ſentence. S'il eût paru, je n'au-
» rois rien dit. Mais comment pourrois-
» je ne pas accuſer l'injuſtice de mon
» ſort qui veut que celui qui m'a ſé-
» duite & ruinée, après avoir été la
» cauſe de ma perte, jouiſſe des hon-
» neurs & du pouvoir, ſoit aſſis dans
» les tribunaux où l'on punit mon mal-
» heur par les verges & par l'infamie ?
» Quel étoit le légiſlateur barbare qui

» prononçant entre les deux ſexes, fa-
» voriſa le plus fort & ſévit ſur le plus
» foible; ſur ce ſexe malheureux qui
» pour une jouiſſance compte mille
» dangers & mille infirmités; ſur ce
» ſexe à qui la nature vend à un prix
» capable d'épouvanter les paſſions les
» plus effrenées, ces mêmes plaiſirs qu'à
» vous elle vous donne » ?

» On dira ſans doute qu'indépen-
» damment des loix civiles, j'ai violé
» les préceptes de la religion. Mais c'eſt
» à la religion de me punir, ſi j'ai
» péché contr'elle. Eh! N'eſt-ce pas
» aſſez qu'elle m'ait exclu de la commu-
» nion de mes freres, qui ſeroit une
» conſolation pour moi? J'ai dites-vous,
» offenſé le ciel, & je dois m'attendre
» à des feux éternels. Si vous le croyez,
» pourquoi m'accabler de châtimens en
» ce monde? Non, meſſieurs, le ciel
» n'eſt pas impitoyable, injuſte com-
» me vous. Si je croyois que ce que
» vous appellez un péché fût réelle-
» ment un crime, je n'aurois pas l'au-
» dace, ni la méchanceté de le com-
» mettre. Mais comment oſerois-je
» penſer que Dieu ſoit irrité de me voir
» procréer des enfans, quand il leur

» donne un corps ſain & robuſte qu'il
» ſe plaît à douer d'une ame immor-
» telle ? Dieu juſte & bon, Dieu répa-
» rateur des maux & des injuſtices, c'eſt
» à toi que j'en appelle ici de la Sen-
» tence de mes juges. Ne me venge
» point, ne les punis pas ; mais dai-
» gne les éclairer & les attendrir ! Si tu
» as donné à l'homme la femme pour
» compagne ſur cette terre hériſſée de
» ronces, qu'il n'accable pas d'oppro-
» bre un ſexe qu'il a lui-même corrom-
» pu ; qu'il ne ſeme pas la honte & la
» miſere dans le plaiſir où tu as atta-
» ché la conſolation de ſes peines ;
» qu'il ne ſoit pas ingrat & dénaturé
» juſqu'au ſein du bonheur & en livrant
» aux ſupplices les victimes de ſes vo-
» luptés. Fais qu'il reſpecte dans ſes
» deſirs la pudeur qu'il honore ; ou qu'a-
» près l'avoir violée dans ſes plaiſirs, il
» la plaigne du moins au lieu de l'ou-
» trager : ou plutôt fais qu'il ne change
» point en crimes, des actions que toi-
» même as permiſes ou commmandées,
» quand tu dis à ſa race de croître ou
» de ſe multiplier » !

» Voyez, Meſſieurs, tous les céliba-
» taires qui dans la crainte des ſoins &

» des devoirs attachés au mariage, re-
» fuſent de donner le jour à leur poſté-
» rité. Combien leur crime eſt plus nui-
» ſible à la ſociété que le mien ? Que la
» loi leur enjoigne donc de ſe marier,
» ou de payer une amende double de
» celle qu'on m'inflige. Que peuvent
» faire de jeunes filles que l'éducation
» empêche de ſolliciter les hommes au
» mariage ; à qui l'état ne donne point
» de maris, quand la nature & les hom-
» mes. les preſſent vivement de répon-
» dre aux premiers deſirs que tout ne
» ceſſe de leur inſpirer ? J'ai rempli mal-
» gré la fortune le devoir primitif de
» la création ; je n'ai pas craint, pour
» ne pas trahir la nature, de m'expo-
» ſer au deshonneur injuſte, aux châti-
» mens honteux. J'ai mieux aimé tout
» ſouffrir que d'être parjure au vœu de
» la propagation, que d'étouffer mes
» enfans avant de les concevoir, ou
» après les avoir conçus. Je n'ai pu,
» je l'avoue, après avoir perdu ma vir-
» ginité garder le célibat dans une proſ-
» titution ſecrette & ſtérile ; & je de-
» mande encore la peine qui m'attend,
» plutôt que de cacher les fruits de la

» fécondité que le ciel a donnée à l'hom-
» me & à la femme comme ſa premiere
» bénédiction ».

Ce diſcours produiſit une révolution touchante dans tous les eſprits. Polly Baker, c'étoit le nom de l'accuſée, fut abſoute d'une voix unanime. Le tribunal la diſpenſa du châtiment, & pour comble de triomphe un de ſes juges l'épouſa : tant la voix de la raiſon eſt au deſſus des preſtiges de l'éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris ſon aſcendant ; ſoit que le bien politique & ſocial faſſe taire ſouvent les cris de la nature iſolée ; ſoit que dans le gouvernement Anglois où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux ſexes trouve moins d'excuſes que dans les états, où le clergé, la nobleſſe, le luxe, la miſere, l'exemple ſcandaleux de la cour & de l'égliſe corrompent, ſurchargent, aviliſſent & déconſeillent le mariage.

La nouvelle Angleterre a des reſſources contre les mauvaiſes loix, dans la conſtitution même de ſa métropole, où le peuple légiſlateur peut corriger aiſément des abus qu'il reſſent. Elle en a

dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la multiplication.

Si elle fût bornée à cinquante milles de profondeur, par des forêts immenſes, par les poſſeſſions des François, par les excurſions des ſauvages ; elle n'a pas moins de trois cens milles de longueur ſur le bord de la mer. Le Canada la borne au nord ; la nouvelle York à l'oueſt ; la nouvelle Ecoſſe & l'océan à l'eſt & au ſud. Quoique placée au milieu de la zone tempérée, entre les quarante-un & les quarante-cinq degrés de latitude ſeptentrionale, ſon climat n'eſt pas auſſi doux que celui des provinces de l'Europe qui ſont ſous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. On y jouit d'un ciel communément ſerein, & les pluies y ſont plus abondantes que durables. L'air y eſt devenu plus pur à meſure qu'on a facilité ſa circulation en abattant les bois. Perſonne ne ſe plaint plus de ces vapeurs malignes qui dans les premiers tems emporterent quelques habitans.

Le pays eſt partagé en quatre provinces qui dans l'origine n'avoient preſ-

que rien de commun. La néceſſité d'une défenſe armée contre les ſauvages, les décida à former en 1643 une confédération où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union deux députés de chaque établiſſement devoient ſe trouver dans un lieu marqué pour y décider des affaires de la nouvelle Angleterre ſuivant les directions de l'aſſemblée particuliere qu'ils repréſentoient. Cette aſſociation ne bleſſoit en rien le droit qu'avoit chacun de ſes membres de ſe conduire en tout à ſa volonté, ſans avoir beſoin, ni de la permiſſion, ni de l'approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur ſoumiſſion à reconnoître vaguement les rois d'Angleterre pour leurs ſouverains.

Une dépendance ſi foible déplut à Charles II. La baie de Maſſachuſet, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatre provinces quoique la moins étendue, ſe rendit coupable de quelque faute envers le gouvernement. Le roi ſaiſit cette occaſion en 1684, pour révoquer les privileges de cette province. Elle fut ſans chartre juſqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ſes

prétentions, ni à ſes eſpérances. La cour s'y réſervoit le droit de nommer le gouverneur, tous les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans ſon pouvoir légiſlatif, on attribua la voix négative & le commandement des armes au chef de la colonie, ce qui lui aſſuroit une influence ſuffiſante pour conſerver dans ſon entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut & de Rhode-Iſland, ayant prévenu le châtiment par leur ſoumiſſion, lorſqu'on dépouilloit Maſſachuſet, reſterent en poſſeſſon de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire il fut toujours conduit à peu près ſur la forme d'adminiſtration qu'on a impoſée à Maſſachuſet. Un même gouverneur régit toute la colonie; mais avec les maximes qui conviennent à la conſtitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts portent la population actuelle de la nouvelle Angleterre à trois cens cinquante-quatre mille ames. Elle eſt plus conſidérable au midi qu'au nord de la colonie, où le ſol eſt moins fertile. Parmi tant d'habitans, il ſe trouve quelques

riches propriétaires qui livrent leurs terres à des fermiers ou qui les font régir par des économes. Cependant on peut dire en général que le pays eſt occupé par des planteurs aiſés qui conduiſent eux-mêmes leur charrue. Leur héritage, qui n'eſt jamais chargé d'aucune redevance, ſe partage par portions égales entre leurs enfans dont pluſieurs vendent ce qui leur revient, pour aller s'établir dans des cantons qui ſont encore en friche. Ces franc-aleux, une égalité qu'on voit rarement ailleurs, la nature du gouvernement : tout ſe réunit pour donner au peuple un génie tout-à-fait républicain.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la nouvelle Angleterre. On prétend même que la pomme s'y eſt perfectionnée. Du moins, elle s'y eſt extrêmement multipliée ; & le cidre y eſt devenu une boiſſon plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe y réuſſiſſent admirablement. Nos grains n'y ont point conſtamment le même ſuccès. Le froment eſt ſujet à ſe brouir, l'orge à ſe deſsècher, & l'avoine à donner

plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le mays qui ſe conſomme ordinairement en biere devient la reſſource du peuple. De vaſtes & abondantes prairies ſont couvertes de nombreux troupeaux.

L'induſtrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette co'onie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La premiere qui s'y forma fut la conſtruction des vaiſſeaux. Elle eut long-tems de la réputation. Les bâtimens qui ſortoient de ce chantier étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins ſujets à ſe fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue ſenſiblement depuis 1730, parce que les bois de conſtruction ont été peu ménagés & employés à d'autres uſages. On a propoſé d'en défendre la coupe des bords de la mer à dix milles dans les terres. Cette loi dont tout concouroit à démontrer la néceſſité, n'a pas été reçue. On ne ſait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de

ſucre, s'eſt mieux ſoutenue que celle des vaiſſeaux. Elle dut ſon origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois de tirer des Antilles une grande abondance de mélaſſe. On les employa d'abord en nature à divers uſages. Bientôt on apprit à les diſtiller. Réduites en rum elles ſervirent à l'approviſionnement des ſauvages voiſins, des pêcheurs de Terre-neuve, des autres provinces ſeptentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique. L'imperfection où cet art eſt reſté dans la colonie, n'en a pas fait tomber le produit; parce qu'elle a toujours pu vendre ces eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raiſon a ſoutenu, a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la conſommation intérieure de la colonie, elle eſt parvenue à franchir ces barrieres. On en fait paſſer en fraude une aſſez grande quantité dans les établiſſemens voiſins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achete peu. La toiſon de ſes moutons, auſſi longue quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des

étoffes dont le tiſſu groſſier & ſerré convient ſinguliérement à des hommes modeſtes qui pour la plupart habitent les campagnes.

Quelques preſbytériens, chaſſés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppreſſion du gouvernement ou du clergé, allerent apprendre aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin, & à les mettre en œuvre. Ces toiles ſont devenues avec le tems une des plus grandes reſſources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours mérité l'opinion qu'on avoit de ſes lumieres, n'a rien oublié pour traverſer ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que ceux de ſes ſujets qui défrichoient cette partie conſidérable du nouveau monde, étoient réduits à l'alternative d'abandonner un ſi bon pays, ou de ſe procurer eux-mêmes les choſes d'un uſage général, de néceſſité premiere. Les colons n'auroient pas même réuſſi à ſe ſoutenir par ces ſeuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adreſſe & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux dans leſquels on va les ſuivre.

La premiere reſſource qu'ils trouve-

rent au dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée juſqu'à régler que toute famille qui déclareroit ſous ſerment avoir vécu durant toute l'année deux jours par ſemaine de poiſſon ſalé, ſeroit déchargée d'une partie de ſon impoſition. Le commerce invite les proteſtans à l'abſtinence de la viande, comme la religion la preſcrit aux catholiques. Le Maquereau ſe pêche uniquement au printems à l'embouchure du Pentagoet, riviere conſidérable qui ſe perd dans la baie Françoiſe, à l'extrêmité de la colonie. Au centre même de la Côte, & près de Boſton, la Morue donne toujours en telle abondance que le cap Cod, malgré la ſtérilité de ſon terroir, eſt une des parties du pays les plus peuplées. Non contente de la pêche que la nouvelle Angleterre fait dans ſes propres parages, elle envoye au grand banc, à Terre-neuve, à l'iſle Royale environ deux cens bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la ſaiſon, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de Morue. D'autres navires plus conſidérables expédiés des mêmes ports vont échanger des vivres contre la pêche des

Anglois qui ſont fixés dans ces contrées ſtériles & glaciales. Tous ces produits en Morue ſont diſtribués enſuite au midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'eſt pas le ſeul objet que les iſles Britaniques du nouveau monde tirent de la nouvelle Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes ſalées, du beurre, du ſuif, du fromage, des farines, du biſcuit, du bled d'inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les eſpeces. Ces mêmes denrées paſſent la plupart dans les iſles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en contrebande, mais toujours en moindre quantité durant la paix que dans les tems de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent Amériquain, ouvrent de ſemblables débouchés à la nouvelle Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Açores, du vin & des eaux-de-vie qu'elle paye avec du grain & des Morues.

Les ports d'Italie, d'Eſpagne & de Portugal reçoivent annuellement ſoixante ou ſoixante-dix de ſes bâtimens. Ils y arrivent chargés de Morue, de bois de conſtruction, de munitions navales,

de bled, d'huile de poiſſon ; & pluſieurs s'en retournent avec des huiles d'olive, du ſel, du vin, de l'argent à la nouvelle Angleterre où ils déchargent clandeſtinement leurs cargaiſons. C'eſt ainſi qu'ils éludent les droits qu'ils payeroient dans la Grande Bretagne en y faiſant leur retour, comme ils ſont tenus par une loi. Les vaiſſeaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, ſont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent, ils ſont frétés indifféremment à tous les négocians & pour tous les marchés juſqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de ſa colonie des vergues & des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potaſſe, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures & même des grains dans ſes années de diſette. Ces cargaiſons lui viennent ſur des vaiſſeaux que ſes propres négocians ont fait conſtruire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui conſtruiſent par ſpéculation.

La nouvelle Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ſes productions, s'eſt approprié une partie des denrées de l'Amérique, ſoit méridionale, ſoit ſep-

tentrionale, en faiſant paſſer par ſes mains les matieres des échanges de ces deux contrées. Auſſi les nouveaux Anglois ſont-ils regardés comme les courtiers ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette avidité ſi vive & ſi ſoutenue, la colonie n'a jamais atteint le niveau de ſes affaires. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande Bretagne lui fourniſſoit, ou de ſon induſtrie, ou de l'induſtrie étrangere, ou des indes orientales: objets de commerce qui s'élevent chaque année à plus de quatre cens mille livres ſterlings. Ses dettes doivent augmenter, ou ſes conſommations diminuer. Avec des liaiſons preſque illimitées dans les deux mondes, la nouvelle Angleterre décheoit ſenſiblement depuis vingt ans.

Cependant ſa navigation eſt aſſez animée, pour occuper habituellement ſix mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui font la pêche ou le cabotage & qui ſortent indifféremment de toutes les rades répandues en grand nombre ſur les côtes, ſa marine conſiſte en cinq cens navires qui forment quarante mille tonneaux de port Tous ou preſque tous prennent leur chargement

à Boſton, tous ou preſque tous y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la nouvelle Angleterre, eſt ſituée dans une péninſule de quatre milles de long au fond de la belle baie de Maſſachuſet, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au deſſus de l'eau, par une douzaine de petites iſles la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevée à la fin du ſiecle dernier, dans l'iſle du Château, une citadelle réguliere ſous le nom de fort Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balle tellement diſpoſés qu'ils peuvent battre un vaiſſeau par l'avant & par l'arriere, avant qu'il ſe ſoit mis en état de lâcher ſa bordée. A une lieue en avant, eſt un fanal fort élevé dont les ſignaux peuvent être apperçus de la fortereſſe, qui les répete pour la côte, tandis que Boſton a les ſiens qui répandent en même-tems l'allarme dans l'intérieur des terres voiſines. Hors les

momens d'une brune épaiſſe, dont quelques vaiſſeaux pourroient profiter pour ſe gliſſer dans les iſles, la ville a toujours cinq ou ſix heures pour ſe préparer à recevoir l'ennemi, dans l'attente de dix mille hommes de milice qu'elle peut raſſembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte paſſeroit impunément ſous l'artillerie du Château, elle trouveroit au nord & au ſud de la place deux batteries qui commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup ſûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, à tous les magaſins du commerce de ſe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boſton eſt aſſez vaſte, pour que ſix cens voiles y puiſſent mouiller ſûrement & commodément. On y a conſtruit un magnifique môle aſſez avancé, pour que les vaiſſeaux, ſans le ſecours du moindre allege, déchargent dans les magaſins qu'on a bâtis au nord. A l'extrêmité du môle, on voit la ville diſpoſée en forme de croiſſant autour du port. La liſte des naiſſances & des morts, qui eſt devenue avec raiſon la regle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir plus de vingt-cinq mille

habitans, Anabaptiſte, Quaker, réfugiés François, Anglicans ou Preſbytériens. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la converſation, les uſages, les mœurs : tout y reſſemble ſi fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il eſt difficile d'y trouver d'autre différence que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales.

La nouvelle Angleterre, ſemblable à l'ancienne par tant de rapports, a dans ſon voiſinage la nouvelle York. Celle-ci reſſerrée à l'eſt par cette principale colonie, & bornée à l'oueſt par le nouveau Jerſey, occupe un eſpace étroit de vingt milles ſur le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement, & s'enfonce dans le nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.

Cette contrée fut découverte en 1609 par Henri d'Hudſon. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts ſous les auſpices de la compagnie Hollandoiſe des indes orientales, pour trouver dans le nord un paſſage à la mer de l'oueſt, revira au ſud le long du continent, dans l'eſpérance de dédommager par quelque utile découverte, la ſociété

qui l'avoit honoré de ſa confiance. Il entra dans un fleuve conſidérable auquel il donna ſon nom ; & content d'avoir reconnu les terres & les habitans de ſes bords, il remit à la voile pour Amſterdam d'où il étoit parti.

Dans le ſyſtême des Européens qui comptent pour rien les peuples du nouveau monde, ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme qui étoit à leur ſervice l'avoit découvert. Il en avoit pris poſſeſſion en leur nom ; & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir perſonnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres inconteſtables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques premier revendiquoit cette contrée, parce que Hudſon étoit né ſon ſujet ; comme ſi la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Auſſi ce prince inſiſta-t-il légérement ſur une prétention ſi peu fondée. La république, après quelques diſcuſſions, envoya dès 1610 jetter les fondemens de la culture & du commerce dans une région qu'elle s'appropria ſous le nom de nouvelle Belge. Tout y proſpéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès,

lorſque la colonie vit fondre ſur elle en 1664 un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre qui n'avoit point alors avec la Hollande ces liaiſons intimes que l'ambition & les ſuccès de Louis XIV cimenterent dans la ſuite entre les deux puiſſances, voyoit d'un œil jaloux un petit état à peine formé dans ſon voiſinage, étendre dans tout l'univers les branches de ſa proſpérité. Elle frémiſſoit en ſecret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puiſſance, qui ne devoit pas même lui diſputer la ſupériorité. Ces rivaux de commerce & de navigation l'écraſoient par leur vigilance & leur économie dans les grands marchés du monde entier, & par-tout la réduiſoient au rôle ſubalterne. Chaque effort qu'elle faiſoit pour établir la concurrence, tournoit à ſon déshonneur ou à ſa perte ; & le commerce univerſel ſe concentroit à vue d'œil dans les marais de la république. La nation s'indigna des diſgraces de ſes négocians, & réſolut de leur aſſurer par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur induſtrie. Charles II, malgré ſa nonchalance pour les affaires, malgré ſon goût effréné pour

pour les plaiſirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ſes mains les richeſſes des contrées éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces diſpoſitions; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établiſſemens, les vaiſſeaux Hollandois, ſans déclaration de guerre.

Une flotte Angloiſe ſe montra au mois d'Août devant la nouvelle Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout eſpoir de réſiſtance; & la colonie entiere ſe ſoumit à la premiere ſommation. Cette conquête fut aſſurée au vainqueur, par la paix de Breda; mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puiſſances, qui pour leur intérêt n'auroient jamais dû l'être. Un ſecond traité rendit encore les Anglois maîtres de la nouvelle Belge, qui depuis reſta ſous leur empire avec le titre de nouvelle York.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que le Duc d'York en avoit reçu la pro-

priété du roi ſon frere. Dès qu'il l'eut recouvrée, il y fit paſſer ce deſpotiſme qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenans qui tenoient de ſes mains tous les pouvoirs enſemble, non contens d'y exercer l'autorité publique, s'étoient conſtitués arbitres de toutes les cauſes civiles. Le pays étoit alors habité par des Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, par des colons ſortis de la nouvelle Angleterre. Accoutumés à la liberté, ces peuples ne devoient pas ſouffrir long-tems une adminiſtration abſolue, arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un ſoulevement ou une émigration, lorſque la colonie fut invitée en 1683 à choiſir ſes repréſentans pour régler ſon adminiſtration. Le tems amena d'autres changemens ; mais ce ne fut qu'en 1691 que fut arrêté un plan de gouvernement dont on ne s'eſt pas écarté depuis.

A ſa tête eſt un chef nommé par la couronne. Elle lui donne douze conſeillers, ſans le conſentement deſquels il ne peut ſigner aucun acte. Vingt-ſept députés choiſis par les habitans, repréſentent la commune. Tous les pouvoirs ſont concentrés dans l'aſſemblée, com-

poſée de ces différens membres. Au commencement ſa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'eſt aujourd'hui à ſept, comme celle du Parlement d'Angleterre, dont elle a ſuivi les révolutions.

Appuyée ſur une baſe de gouvernement ſi ſolide, ſi convenable à la liberté qui fait tout proſpérer, la colonie ſe livra ſans inquiétude à tous les travaux où elle étoit encouragée par ſa ſituation. Un climat plus doux que celui de la nouvelle Angleterre, un ſol beaucoup plus favorable à la culture du grain, auſſi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vive avec un établiſſement qui l'avoit dévancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'égaloit pas dans les manufactures, ce déſavantage étoit compenſé par la ſupériorité d'un commerce en pelleteries vingt fois plus conſidérable. Ces moyens de proſpérité, ſoutenus d'une grande tolérance religieuſe, ont élevé ſa population à cent mille habitans, dont dix-huit mille en état de porter les armes forment une milice nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri

davantage, ſans le fanatiſme de deux gouverneurs, ſans les vexations de quelques autres, ſans les conceſſions immenſes faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvéniens ſont paſſagers dans le gouvernement Anglois. Les uns ont ceſſé, & les autres diminuent. Ainſi la province pourra voir un jour doubler ſes productions ; ſi les deux tiers de ſon territoire qui ſont encore en friche, doivent rendre autant, que le tiers déja cultivé.

Il n'eſt pas donné de prévoir quelle influence auront ces richeſſes ſur l'eſprit & le ſort des habitans. Mais on peut dire qu'ils n'ont pas abuſé juſqu'ici de celles qu'ils ont acquiſes. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie qui caractériſe leur nation. Comme ils formerent toujours le gros des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'eſprit général des nouveaux colons que la conquête leur aſſocia. Les Allemands pouſſés en Amérique par la perſécution qui les chaſſoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, ſe trouverent montés par là

nature à ce ton ſimple & modeſte ; & les François ou les Anglois que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, ſe conformerent ou par ſageſſe ou par émulation à cette maniere de vivre moins coûteuſe & plus aiſée que les modes & les airs du luxe & du faſte.

Qu'eſt-il arrivé delà ? que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole ; qu'ils ont conſervé une entiere liberté dans leurs ventes & dans leurs achats, & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuſe. Si leurs repréſentans avoient porté les mêmes principes dans l'adminiſtration, le revenu annuel de quarante-cinq mille livres ſterlings qu'avoit la province avant 1755, & qui a dû augmenter depuis, auroit ſuffi à toutes les dépenſes publiques. On ne l'auroit pas jetté dans des engagemens dont elle reſſent déja le fardeau ou la ſurcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords de la riviere d'Hudſon. Ce fleuve eſt navigable jour & nuit dans toutes les ſaiſons. On

peut le remonter, on peut le deſcendre par la marée qui va juſqu'à cent ſoixante milles dans les terres. C'eſt ſur ce magnifique canal qu'on embarque dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voiſin de l'océan, eſt propre par ſa ſituation à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l'iſle Longue qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal étroit.

Cette iſle, qui tire ſon nom de ſa figure, a cent vingt milles de long ſur douze de large. Elle étoit autrefois ſingulierement connue par le nombre de Baleines & de Veaux-marins qu'on y prenoit. Mais ſoit que la pêche ait épuiſé ou chaſſé ces races qui cherchent les mers tranquilles & les côtes déſertes, elles ont diſparu. Une autre induſtrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait multiplier les beſtiaux, ſurtout les chevaux, ſans qu'on ait pour cela négligé aucune eſpece de culture. Le produit de ces richeſſes coule au grand entrepôt. Il s'y trouve groſſi par des productions qui viennent de plus

loin. Quelques plages de la nouvelle Angleterre, du nouveau Jerſey, gagnent à verſer leurs denrées dans ce magaſin.

Ce marché général eſt une ville importante aujourd'hui déſignée comme la colonie entiere ſous le titre de nouvelle York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois ſous le nom de nouvelle Amſterdam dans l'iſle de Manahatan, longue de quatorze lieues ſur une largeur médiocre. Sa population étoit en 1756 de dix mille quatre cens ſoixante-huit blancs, & de deux mille deux cens ſoixante-quinze noirs. Peut-être n'eſt-il point de ville où l'on reſpire un air plus ſain, où l'on apperçoive une aiſance plus univerſelle & mieux repartie. Ses édifices publics, ſes maiſons particulieres ont de la ſolidité, de la commodité. Mais ſi cette cité ſe voyoit vigoureuſement attaquée, à peine tiendroit-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchemens de pierre qui défendent la rade & la ville.

La nouvelle York placée à deux milles de l'embouchure de la riviere

d'Hudſon, n'a proprement ni port, ni baſſin, mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade lui ſuffit. C'eſt delà qu'on expédie tous les ans deux cens quatre-vingt ou trois cens navires pour les différens parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre ; mais ce ſont les plus riches, parce qu'ils ſont chargés de Caſtor & de fourrures. Comment eſt-ce que la colonie ſe procure ces pelleteries ? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la nouvelle Amſterdam dans une poſition favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique ſeptentrionale. Les ſauvages voiſins de la ville en fourniſſoient peu, n'en offroient que de médiocres. Il falloit pouſſer au nord, pour en avoir une plus grande quantité & de meilleures. On forma le projet d'un établiſſement ſur les bords du fleuve Hudſon à cent cinquante milles de la capitale ; & les circonſtances ſe trouverent favorables pour obtenir le con-

ſentement des Iroquois de qui dépendoit le territoire ſur lequel on avoit jetté les yeux. Cette brave nation ſe trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre avec les François arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes ſemblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appellé depuis Albani. Jamais il n'y eut d'hoſtilité, jamais de démêlé entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fuſils que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer ſans concurrence la chaſſe entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faiſoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conſerverent l'union avec les ſauvages; mais ils ne ſongerent ſérieuſement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorſque la révocation de l'Edit de Nantes eût fait paſſer chez eux en 1685, l'art de fabriquer les chapeaux de Caſtor. Leurs efforts même furent

long-tems impuiſſans. Deux obſtacles s'oppoſoient principalement à leurs progrès. Les François tiroient d'Albani même des couvertures, de groſſes étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes même & des munitions qu'ils vendoient aux ſauvages, avec d'autant plus d'avantage qu'ils avoient acheté ces marchandiſes à un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs les nations Amériquaines, qui étoient ſéparées de la nouvelle Yorc par le pays des Iroquois où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guere traiter qu'avec les François.

Burnet qui gouvernoit la colonie Angloiſe en 1720 fut le premier qui connut le mal ou qui oſa l'attaquer dans ſa ſource. Il fit défendre par l'aſſemblée générale toute communication entre Albani & le Canada ; il amena les Iroquois à conſentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ſes frais le comptoir d'Oſwego ſur le lac Ontario, dans un endroit où paſſoient la plupart des nations en allant à Montréal. Après ces deux opérations, le Caſtor & les au-

tres fourrures furent à-peu-près partagés entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que groſſir la part de la nouvelle York, mieux ſituée pour le commerce que le pays qui le lui diſputoit.

Si la colonie Angloiſe a gagné par l'acquiſition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la ſéparation du nouveau Jerſey qui fut autrefois attaché à la nouvelle Belge, ſous le nom de nouvelle Suede.

Les Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laiſſoit leur patrie, trop foible pour étendre ſes bras ſi loin, les réduiſit au bout de ſeize ans à ſe donner eux-mêmes aux Hollandois qui réunirent cette acquiſition à la nouvelle Belge. Le duc d'York l'en détacha, quand il reçut l'inveſtiture de ces deux provinces; & partagea la moins conſidérable entre deux de ſes favoris, ſous le nom du nouveau Jerſey.

Carteret & Berkeley qui poſſédoient, le premier la partie de l'eſt, & le ſecond la partie de l'oueſt, n'avoient

ſollicité ce vaſte territoire que pour le vendre. Des hommes à ſpéculation leur en acheterent à vil prix de grandes portions qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces ſous-diviſions, la colonie reſta partagée en deux provinces ſéparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur adminiſtration, les dégoûterent de cette eſpece de ſouveraineté qui ne convenoit guere à des ſujets. Ils remirent en 1702 leur chartre à la couronne. Depuis cette époque les deux provinces n'en ont fait qu'une, qui comme la plupart des autres colonies Angloiſes eſt dirigée par un gouverneur, un conſeil, une aſſemblée générale.

Le nouveau Jerſey, ſitué entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude ſeptentrionale, a pour limites, la nouvelle York à l'eſt, & la Penſilvanie à l'oueſt; au nord des terres inconnues; au ſud eſt l'océan qui baigne ſes côtes dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la derniere révolution on ne voyoit dans un pays ſi vaſte que ſeize

mille habitans. C'étoient les deſcendans des Suédois, des Hollandois ſes premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de preſbytériens Ecoſſois s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, cauſoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté, ſembloit devoir être pour cette colonie, l'époque de la proſpérité; mais preſque tous les Européens qui cherchoient un aſyle ou la fortune dans le nouveau monde, préférant la Penſilvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du ſol les attiroit puiſſamment, le nouveau Jerſey ne put ſe rétablir de ſa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte pas plus de quarante mille blancs réunis dans quelques bourgades ou diſperſés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province ne lui permettant pas dans les commencemens d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ſes denrées à Phi-

ladelphie, & plus encore à la nouvelle York, où elles arrivoient par des rivieres d'une navigation facile. C'eſt la route que prennent encore la plupart de ſes productions. Les deux villes lui donnent en échange quelques marchandiſes de la métropole. Loin de pouvoir ſe procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier beſoin ; & ſe voit obligée à fabriquer elle-même, la plus grande partie de ſes vêtemens.

Auſſi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle eſt réduite au papier monnoie qui n'en eſt que le ſigne précaire. La maſſe de ſes billets ne monte qu'à ſoixante mille livres ſterlings. Comme ils ont un cours égal dans la Penſilvanie & dans la nouvelle York qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre, ils ont une prime de faveur ſur les billets de ces deux colonies, en ſervant à tous les payemens que celles-ci font entr'elles.

Mais un ſi léger avantage ne donnera jamais de l'importance au nouveu Jerſey. C'eſt de ſon ſein, c'eſt du défrichement de ſes déſerts immenſes qu'il

doit tirer ſa vigueur & ſa proſpérité. Il ne ſe relevera point de ſa langueur, tant qu'il aura beſoin d'agens intermédiaires. La colonie en eſt perſuadée ; & toute ſon ambition ſe borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déja fait quelques efforts heureux. Dès l'an 1751 elle expédia de ſes propres fonds trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les iſles méridionales de l'Amérique. Ces vaiſſeaux portoient cent ſoixante-huit mille quintaux de biſcuit, ſix mille quatre cens vingt-quatre barils de farine, dix-ſept mille neuf cens quarante-un boiſſeaux de bled, trois cens quatorze barils de bœuf & de porcs ſalés, quatorze cens quintaux de chanvre ; une aſſez grande quantité de jambons, de beurre, de biere, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente. On préſume que ces expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richeſſe doit inſpirer de l'émulation, de l'induſtrie, des eſpérances, des projets, des entrepriſes à une colonie qui juſqu'à préſent n'a pu ſoutenir dans le commerce le rang & le rôle où l'appelloit ſa ſituation. S'il

eſt des états pauvres & foibles qui tirent leur ſubſiſtance & leur ſoutien du voiſinage des états riches & brillans ; il en eſt bien plus encore qui ſont écraſés, affoiblis par ce même voiſinage. Tel a peut-être été le ſort du nouveau Jerſey. C'eſt ce qu'on va voir dans l'hiſtoire de la Penſilvanie qui ſerrant de trop près cette colonie, l'a juſqu'ici tantôt étouffée de ſon ombre, tantôt offuſquée de ſon éclat.

Fin du dix-ſeptieme Livre.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Etabliſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-HUITIEME.

LE luthéraniſme qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit de la réforme, avoit mis les eſprits dans une fermentation ex-

traordinaire, lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite, & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendart de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit dans la primitive égliſe ; mais ils n'avoient pas encore une ſeule fois mis en pratique, ce ſeul article de croyance qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du ſeigneur, s'inſcrire parmi les

fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon, ils n'avoient pas d'autre deviſe, d'autre diſtinction, dans leur origine.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiſtes ſongerent à donner quelque fondement, & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible qui l'unît & le cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole mêlé d'intolérance & de douceur, comme l'Egliſe Anabaptiſte eſt la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre Egliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles; mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt

une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles : un chrétien n'en a pas beſoin, un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre ; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au hazard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, *oui, oui ; non, non.*

Le baptême des enfans eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans ſon origine le ſyſtême religieux & charitable des Anabaptiſtes fougueux & rebelles. Tel il eſt encore aujourd'hui parmi ſes rigides obſervateurs. Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver

des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage de la glebe, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui de ſerfs les rendoit égaux aux ſeigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au magiſtrat, réunit contr'eux toutes les autres ſectes qui ne pouvoient ſubſiſter ſans ſubordination. Ils ſuccomberent ſous tant d'ennemis, après avoir fait une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit le croire. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été par-tout combattue & diſperſée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état, elle ne put former une Egliſe autoriſée par la légiſlation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obſcurité la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naiſſance des Quakers.

Cette ſecte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre, parmi les troubles de la guerre ſanglante qui vit un roi traîné ſur l'échaffaud par ſes propres ſujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obſcure. Un tour d'eſprit ſingulier qui le portoit à la contemplation religieuſe, le dégoûta d'une profeſſion mécanique, & lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Sòuvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie, ſans autre amuſement que ſa bible. Avec le tems même, il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des prophétes & des apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays où les délires de la religion tournoient toutes les têtes, embraſoient tous les cœurs. Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples qui par la biſarrerie de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles ne pou-

voient qu'étonner & faſciner les eſprits ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement, fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits ; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes, les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures que l'orgueil & la tyrannie impoſerent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils évitoient juſqu'à ces uſages de civilité, qui tirent leur origine de la crainte. Ils n'accordoient à perſonne aucun titre de diſtinction & d'honneur. L'*excellence* & l'*éminence* ne convenoient pas, diſoient-ils, à des vers de terre. Le nom d'*ami* ne devoit ſe refuſer à perſonne entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, étoit manquer

à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur extorquer aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'auſtérité de leur morale, ennobliſſoit la ſingularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime ; ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité ; ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon juſtaucorps, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire, que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'être ſaint, pour de miſérables débats entre des êtres vils & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour les vains dehors de la politeſſe dans la vie civile, ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléſiaſtique. Les temples n'étoient à leurs yeux

yeux que des boutiques de charlatanerie ; le repos du dimanche qu'une oiſiveté nuiſible ; la cêne & le baptême que des imitations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'eſprit ſaint une illumination, un caractere bien ſupérieur au ſacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui ſe ſentoit éclairé du ciel, ſe levoit, & révéloit ſes inſpirations. Les femmes même étoient ſouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois pluſieurs de ces freres en Dieu, parloient en même tems ; mais plus ſouvent régnoit un profond ſilence dans toute l'aſſemblée.

L'enthouſiaſme qui naiſſoit également & de ces méditations & de ces diſcours, irrita dans ces ſectaires la ſenſibilité du genre nerveux, au point de leur occaſionner des convulſions. C'eſt pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui ſignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit aſſez ridiculiſer leur manie, pour les en guérir à la longue. Mais on la rendit contagieuſe par la perſécution. Tandis que toutes les autres ſectes nouvelles étoient encouragées, on pourſuivoit, on tour-

menta celle-ci par des peines de toute eſpece. L'hôpital des foux, la priſon, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raiſonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les fouffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive, Cromwel leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération ; mais on éluda, ou l'on rejetta ſes invitations ; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion où il n'avoit pu rien gagner avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les rênes du gouvernement. Cet

habile marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays, qui quoiqu'entouré de colonies Angloiſes, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en faire l'aſyle des malheureux, & le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux deſſein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour ſon domaine, qui fut appellé dés-lors Penſilvanie. Tous les Quakers que le clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dîme & les autres taxes impoſées par l'avarice & l'impoſture eccléſiaſtiques, demandoient à le ſuivre. Mais par une prévoyance éclairée, il ne

voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au nouveau monde, fut ſignalée par un acte d'équité qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit ſur ſon établiſſement la ceſſion du miniſtere Britannique, il réſolut d'acheter des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les ſauvages; mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la ſanction du droit qu'il y acquéroit. Les Amériquains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples

une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux ſauvages. Elle s'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiſlation, il fonda la ſienne ſur les deux pivots de la ſplendeur des états & de la félicité des citoyens ; la propriété, la liberté. C'eſt ici qu'il faut ſe dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inſpire l'hiſtoire moderne, & ſur-tout l'hiſtoire de l'établiſſement des Européens au nouveau monde. Juſqu'ici ces barbares n'ont ſu qu'y dépeupler avant que de poſſéder, qu'y ravager avant de cultiver. Il eſt tems de voir les germes de la raiſon, du bonheur & de l'humanité ſemés dans la ruine & la dévaſtation d'un hémiſphere où fume encore le ſang de tous ſes peuples policés ou ſauvages.

Le vertueux légiſlateur établit la tolérance pour fondement de la ſociété. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu participât au droit de

cité ; que tout homme qui l'adoreroit ſous le nom de Chrétien , participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet être à ſa maniere , il n'admit point d'Egliſe dominante en Penſilvanie , point de contribution forcée pour la conſtruction d'un temple , point de préſence aux exercices religieux qui ne fût volontaire.

Penn , jaloux de l'immortalité de ſon nom , tranſmit à ſa famille le droit de nommer un gouverneur à ſa colonie ; mais ne donna point à ce chef d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les propriétaires des terres qui avoient intérêt à la loi , comme à la choſe que la loi régit , devoient être électeurs & pouvoient être élus. Les loix ſeroient faites à la pluraliré des ſuffrages ; mais il falloit les deux tiers des voix pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui ſeroient allés chercher la paix au-delà des mers ?

C'eſt ainſi que penſoit l'incomparable Penn. Il céda pour vingt livres ſterlings , mille acres de terre à ceux qui pou-

voient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle & perpétuelle d'un denier Anglois par acre. Le légiſlateur aſſura pour l'avenir à tout homme qui deviendroit majeur cinquante acres, ſous l'unique redevance de deux ſchelings.

Pour aſſurer à jamais ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſſédent; car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être sûr du reſte, & la juſtice à la longue épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit conſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit protéger. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévérement défendu à tous ceux qui devoient prêter leur miniſtere d'exiger & d'accepter aucun ſalaire pour leurs bons offices. De plus chaque canton fut

obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs qui devoient tâcher de concilier les différens à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'attention à prévenir les procés, naiſſoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, allerent au-devant de leur ſource, l'indigence & l'oiſiveté. On ſtatua que tout enfant au-deſſous de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. Ce réglement aſſuroit la ſubſiſtance au pauvre, & préparoit une reſſource au riche contre les revers de fortune. En même-tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deſtination qui eſt le travail, ſoit des mains ou de l'eſprit.

Ces premieres inſtitutions devoient par elles-mêmes amener une excellente légiſlation. Celle-ci ſe montra ſinguliérement dans la proſpérité rapide & ſoutenue de la Penſilvanie. Cette république, ſans guerres, ſans conquêtes, ſans efforts, ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle

pour l'univers entier. Ses voiſins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs ; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliſer & renouveller les tems héroïques de l'antiquité que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux, ſans maîtres & ſans prêtres. La Penſilvanie dément l'impoſture & la flatterie qui diſent impudemment dans les cours & dans les temples que l'homme a beſoin de dieux & de rois. Ce ſont des dieux cruels qui ont beſoin de rois qui leur reſſemblent, pour ſe faire adorer. Ce ſont des rois méchans qui ont beſoin de dieux tyrans, pour ſe faire reſpecter. Mais l'homme juſte, l'homme libre ne demande que ſes égaux pour être heureux. Voyez régner la paix & le bonheur avec la juſtice & la liberté chez ce peuple de freres que la mer nous dérobe.

La Penſilvanie eſt gardée à l'eſt par l'océan ; au nord par la nouvelle York & le nouveau Jerſey ; au ſud par la Virginie & le Maryland ; à l'oueſt par

des terres qu'occupent les ſauvages ; de tous côtés par des amis, & dans ſon ſein par la vertu de ſes habitans. Ses côtes fort reſſerrées, s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à cent vingt milles. Sa profondeur qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat très-ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & ſalubres y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y tempérent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de Janvier, n'expire qu'à la fin de Mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré ; mais quelquefois aſſez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution auſſi courte que ſubite, eſt l'ouvrage du vent de nord-oueſt qui ſouffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere qui s'accroît par degrés juſqu'à la fin de Juin. Les ardeurs de la canicule ſeroient vio-

lentes, ſans le vent de ſud-oueſt qui les rafraîchit ; mais ce ſecours aſſez conſtant eſt acheté par des ouragans qui vont juſqu'à déraciner les plus gros arbres, juſqu'à renverſer des forêts entieres ; ſur-tout dans le voiſinage des côtes de la mer, où ce vent tient ſon empire, exerce ſes ravages. Les trois mois ordinaires de l'automne n'ont d'autre déſagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'en eſt pas moins fertile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre griſâtre ſur un fond pierreux ; le plus ſouvent une terre graſſe, ſur-tout entre les ruiſſeaux qui la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres qu'ils avoient remuées, de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute

eſpece de grains, mais ſinguliérement de ſeigle & de mays qu'une heureuſe expérience découvrit propres au climat. On a pouſſé les défrichemens avec tant de vigueur & de ſuccès, que l'acre de terre qui dans l'origine avoit ſi peu de valeur, ſe vend aujourd hui, même à une très-grande diſtance de la mer, douze livres ſterlings avec quatre ſchelings de cens, & qu'on l'afferme au moins vingt ſchelings dans le voiſinage de la capitale.

D'où naît cette étonnante proſpérité ? De la liberté, de la tolérance qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Preſbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celles des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable à cinquante milles de Philadelphie pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira dans ſa

retraite pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent l'Euphrate, par alluſion aux Hébreux qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés en allées de promenade. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cens. Leur territoire n'a pas plus de deux cens cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte de forêts, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le ſommeil partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Qua-

kers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croient inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabat, ſi cher à tous les hommes oiſifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent avec raiſon l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, eſt pour eux un blaſphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'adminiſtrent jamais le baptême qu'aux adulteres. Ils le croient cependant ſi néceſſaire au ſalut, qu'ils s'imaginent que dans l'autre monde, les ames des chrétiens ſont occupées à convertir celles des hommes qui ne ſont pas morts ſous la loi de l'évangile. Ces pieux enthouſiaſtes veulent abſoudre Dieu de toutes les cruautés & les injuſtices dont tant d'autres dévots ont chargé ſon image.

Encore plus déſintéreſſés que les Quakers, ils ne ſe permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dé-

pouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles, ni plaintes de leur part : tant ils ſont par religion ce que les ſtoïciens étoient par ſageſſe ou philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vêtement. En hiver une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſiere, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit-là que de végétaux ; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme ennemi du ſang. On couche ſur des lits très-durs, avec un morceau de bois pour oreiller.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété ; mais encore un ſuper-

flu d'échanges proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville & vont former un établiſſement à la campagne, aux dépens du tréſor public, qu'ils groſſiſſent de leurs travaux, tandis que leurs enfans ſont élevés dans la métropole. Sans cette liberté ſage & chrétienne, les Dumplers ne ſeroient que des moines, qui deviendroient avec le tems féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une ſaiſon de ferveur ; le véritable chriſtianiſme eſt de tous les âges. Si l'on connoiſſoit les douceurs de la piété, avec une ame tendre, on pourroit ſouhaiter d'être dévot juſqu'à vingt ans, comme on peut deſirer d'être belle femme juſqu'à vingt-cinq ; mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus ſingulier en même-tems dans la conduite de toutes les ſectes qui ont peuplé la Penſilvanie, c'eſt l'eſprit de

concorde qui regne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuſes. Quoiqu'ils ne ſoient pas membres de la même égliſe, ces ſectaires s'aiment comme des enfans d'un ſeul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penſer en hommes. C'eſt à cette précieuſe harmonie qu'on peut ſur-tout attribuer les accroiſſemens rapides de la colonie. Au commencement de 1755, elle comptoit déja deux cens quatre-vingt mille habitans. Mais dans ce nombre, qui depuis a fort angmenté, il ſe trouvoit trente mille noirs. La tyrannie de l'eſclavage, cette horrible bréche faite au droit naturel, après avoir long-tems révolté ces pieux colons, fut adoptée d'abord par les Anglicans & les Preſbytériens, plus durs ou moins humains que les Quakers. Cependant l'eſclavage des negres n'a pas corrompu leurs maîtres. Les mœurs ſont encore pures, auſteres même en Penſilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Penſilvains ſont en général bien

faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres qu'en Europe, elles ceſſent auſſi plutôt d'être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l'inconſtance des ſaiſons paroît l'affoiblir. Il n'y a point de ciel, où la température ſoit plus capricieuſe; elle change par intervalles juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Ainſi l'abondance eſt conſtante, l'aiſance univerſelle. Les deux ſexes ſont vêtus ſans magnificence, mais avec propreté; l'un & l'autre à l'Angloiſe, ſi ce n'eſt que les hommes aiment la perruque au point que pas un ſeul ne garde ſes cheveux. La nourriture ne le céde pas au vêtement. Les familles les moins aiſées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la biere, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus cheres. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abon-

dance, n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont commodément entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin ; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus accueillante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La multiplicité des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. Huit mille livres ſterlings ſont plus que ſuffiſans pour remplir toutes les dépenſes du gouvernement, dont la plus grande eſt employée à faire des préſens aux ſauvages. Ce ſont des amis qu'on cultive pour la paix ; non des alliés ſoudoyés pour la guerre.

Les Penſilvains tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui leur rend pour l'ordinaire vingt & trente fois la ſemence qu'ils lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire leur eſpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des

contractans : ils prennent le juge ou le prêtre plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles, ils s'évadent enſemble à cheval : le garçon monte en croupe derriere ſa maîtreſſe, & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le magiſtrat. La fille déclare qu'elle a enlevé ſon amant, pour l'épouſer. On ne peut, ni ſe refuſer à ce vœu ſi formel, ni la troubler enſuite dans la poſſeſſion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eſt exceſſive. Un chef de famille dont les affaires ſe trouvent dérangées, a le droit d'engager ſes enfans à ſes créanciers ; punition bien capable, ce ſemble, d'attacher un pere tendre au ſoin de ſa fortune. L'homme fait acquitte dans un an de ſervice une dette de cinq livres ſterlings. L'enfant au-deſſous de douze ans, eſt obligé de ſervir juſqu'à vingt-un an, pour ſix livres ſterlings. C'eſt une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans

vivent iſolés dans leur famille. Chaque propriétaire a ſa maiſon au centre d'une vaſte plantation, bien environnée de haies vives. Ainſi chaque Paroiſſe de campagne ſe trouve avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une ſi grande diſtance des Egliſes, les cérémonies de religion, ont peu d'effet & d'influence. On ne préſente les enfans au baptême que pluſieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiſſance. Sans dogmatiſer, ſans diſputer ſur le culte, dans un pays où chaque ſecte a le ſien, on honore l'être ſuprême par des vertus plus qu'avec des prieres. L'innocence & l'*inſcience* gardent les mœurs plus sûrement que des préceptes & des controverſes.

La religion ſemble réſerver toute ſa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit de la terre, avant d'y être enfermé pour jamais. Auſſi-tôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue à cinquante milles d'alentour. Chaque maiſon envoie une perſonne au moins,

pour honorer le convoi funebre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt à peu près complette, ſi la perſonne morte eſt un homme marié, quatre hommes ſe chargent de ſa biere; ſi c'eſt un garçon, quatre filles la prennent; & ſi c'eſt une fille quatre garçons portent ſon corps au tombeau dans le cimetiere de ſa ſecte, ou ſi le cimetiere eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortege eſt formé de quatre ou cinq cens perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement conforme à l'eſprit de la cérémonie qui les a raſſemblés. Une choſe qui paroîtra ſinguliere, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagere, ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état, à leur fortune. Le cercueil des gens opulens ou conſidérables, eſt toujours conſtruit de bois de noyer, enduit d'un beau vernis brun, & décoré de quatre ances de cuivre où l'art & le travail ne ſont pas ſans recherche. On remarque en général

que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés au ſoin de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs ; ce ſont les parens, une épouſe, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes ; parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force ; tous les moyens, tous les reſſorts y ſont plus actifs. C'eſt la raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations ; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes ; pourquoi les Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur iſle.

Mais où la Penſilvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation ? Comment pourvoit-elle aux moyens d'y fournir abondamment ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol,

avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines qui lui viennent d'Europe, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux iſles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes, & Danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſallées, du cidre, de la biere, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du caffé, de l'eau-de-vie, de l'argent qui ſont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, ou d'autres colonies, ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal offrent un débouché avantageux aux grains & au bois de la Penſilvanie, qu'ils achetent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l'huile de lin, des vergues, des mâtures; & fournit du fil, des laines, des draps fins,

ſins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Mais comme elle vend plus de marchandiſes à ſa colonie qu'elle ne lui en achete; l'Angleterre eſt un gouffre où vont ſe perdre les métaux que les Penſilvains ont tirés des autres marchés qu'ils fréquentent. Ce ſacrifice qui ne vaut pas moins de cent mille livres ſterlings par année, ne libere pas encore la colonie de toute dette envers la métropole. Auſſi reſte-t-il peu d'argent à la Penſilvanie, & ſa monnoie la plus courante n'eſt-elle que du papier timbré des armes du roi & du nom du gouverneur. Les billets ſont depuis trois pennis juſqu'à ſix livres. En 1755, leur ſomme totale ne s'élevoit qu'à la valeur de quatre-vingt mille livres.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Penſilvanie à quinze mille tonneaux, & ſa marine a la moitié de ce port, parce que la plupart de ſes bâtimens font plus d'un voyage dans l'année. Les regiſtres font foi qu'en 1749, il entra trois cens navires dans la colonie, & qu'il en ſortit deux cens quatre-vingt-onze. C'eſt Philadelphie ſa capi-

tal qui les reçoit, qui les expédie tous ou preſque tous.

Cette ville célébre, dont le nom ſeul rappelle au ſentiment, eſt ſituée à cent vingt milles de la mer au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la deſtinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long entre les deux rivieres. Mais ſa population n'a pu remplir encore un ſi grand eſpace. En renonçant aux rives du Schuylkill, on s'eſt contenté de bâtir ſur les bords de la Delaware.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont la plupart cinquante pieds de largeur, & les deux principales en ont cent. Des deux côtés, il regne des trotoirs défendus par des poteaux qu'on a placés de diſtance en diſtance, pour garantir les gens de pied contre les chevaux & les voitures.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont communément à deux étages, conſtruites de brique, ou d'une pierre facile à travailler, & prompte à ſe durcir au grand air. Les murs ont peu d'épaiſſeur, parce qu'ils ne portent qu'une couverture de cédre

blanc, bois léger qui dure au moins cinquante ans, & ne ſe pourrit guere. Depuis qu'on a découvert des carrieres d'ardoiſe, les murailles ont pris une ſolidité proportionnée à la péſanteur de ces nouveaux toits. Les bâtimens aujourd'hui plus décorés que les anciens, doivent leur principal ornement à des marbres mous de différentes couleurs qui ſe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées, des jambages de porte, des pavés pour les appartemens ; & tous ces meubles ſont l'objet d'un commerce avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne ſauroient être communs dans les maiſons, ſans avoir été prodigués dans les temples. Chaque ſecte a le ſien, & quelques-unes en ont pluſieurs. Cependant on voit un aſſez grand nombre de citoyens, qui ne connoiſſent, ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni moins heureux, ni moins charitables, ni moins vertueux.

Un édifice auſſi reſpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eſt l'hôtel de ville. Il eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe. C'eſt-là que les légiſlateurs de la colonie s'aſſemblent

tous les ans, & pluſieurs fois s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. Tout y eſt ſoumis à l'autorité de la nation, à la diſcuſſion de ſes repréſentans.

A côté de l'hôtel de ville eſt une ſuperbe bibliothéque, fondée en 1742 par les ſoins du ſçavant & généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, Latins, François. Elle n'eſt ouverte au public que le ſamedi. Ceux qui ont contribué à la dépenſe de ſa formation, en jouiſſent toute l'année avec une entiere liberté. Les autres payent le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende, s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'eſt avec ces fonds toujours renaiſſans, que s'accroît & groſſit journellement ce précieux dépôt. Pour en rendre l'uſage pratique & plus utile, on y a joint des inſtrumens de mathématique & de phyſique, avec un beau cabinet d'hiſtoire naturelle.

Le collége qui doit préparer l'eſprit à toutes ces ſciences, ne l'a juſqu'à préſent initié qu'aux belles-lettres. On ſe propoſe d'y établir des maîtres pour les langues & les ſciences. Si le deſpotiſme, la ſuperſtition, ou la guerre, viennent ré-

plonger l'Europe dans la barbarie d'où les arts & la philoſophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'eſprit humain iront éclairer le nouveau monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville eſt ouverte à tous les ſecours de l'humanité, à toutes les reſſources de l'induſtrie. Ses quais, dont le principal a deux cens pieds de large, offrent une ſuite de magaſins commodes, & de formes ingénieuſement pratiquées pour la conſtruction. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent ſans difficulté hors les tems de glace. On y charge les marchandiſes qui ſont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du nouveau monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne ſauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention; & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfans. Ce qu'on a de plus certain, c'eſt qu'en 1731 il s'y trouvoit douze mille deux cens quarante habitans. Ce nombre doit avoir augmenté d'un

cinquieme au moins, ſi l'on en juge par l'accroiſſement que la colonie a pris depuis cette époque. Comme l'occupation de la plupart, eſt de vendre les productions de la province entiere & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable. Elle doit augmenter à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché juſqu'à préſent tout au plus que la ſixieme partie.

Philadelphie, de même que Newcaſtle & les autres villes de Penſilvanie, eſt entiérement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers, qui ont toujours conſervé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu'ils forment à peine le cinquieme de la population de la colonie. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Mais ne peut-on pas accuſer leur légiſlation d'imprudence?

En établiſſant cette liberté civile qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient,

ce ſemble, établir la liberté politique qui défend un état contre les entrepriſes d'un état. L'autorité qui maintient l'ordre & la paix au dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a prévenu les invaſions au dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuguer.

Mais d'un autre côté comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Si quelque choſe diſtingue honorablement les diſciples de Jeſus des enfans de Mahomet, ce ſont les armes que les premiers ſembloient avoir abandonnées aux derniers. N'eſt-ce pas la perſécution & le martyre qui peuplerent le chriſtianiſme dans ſa naiſſance? Eh bien! les Quakers ſe multiplieront ſous les bourreaux, ſous les conquérans. Avec la patience dans les fers & dans les tourmens, ils

s'attacheront plus de proſélytes que les méchans n'en detruiront avec les ſupplices. Que feroient des François, des Eſpagnols, s'ils entroient dans la Penſilvanie, les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poſtérité de ces hommes doux & charitables. La violence a ſes bornes dans ſes excès; elle ſe conſume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ſes alimens. Mais la vertu, quand elle eſt dirigée par l'enthouſiaſme de l'humanité, par l'eſprit de fraternité, ſe ranime comme l'arbre ſous le tranchant du fer. Les méchans ont beſoin de la multitude pour exécuter leurs projets ſanguinaires. L'homme juſte, le Quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir, ou lui donner du ſecours. Allez peuples guerriers, peuples eſclaves & tyrans, allez en Penſilvanie, vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre diſcrétion, pas un ſoldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais ſi vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront & vous laiſſeront leurs terres en friche,

leurs manufactures délabrées, leurs magaſins déſerts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné que la haine du genre humain & l'exécration des ſiecles à venir ?

C'eſt ſur cette perſpective & cette prévoyance que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Quant au préſent, ils n'ont rien à craindre derriere eux, depuis que les François ont perdu le Canada. Les établiſſemens Anglois couvrent ſuffiſamment les flancs de la colonie. Du reſte, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems, ou que du moins ils conſervent mieux les enfans de chaque génération ; ou que les agneaux y ſoient plus heureux, gardés par des bergers qui les defendent des loups pour les manger eux-mêmes ; ni que la méfiance qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſéde avec tant de crainte : ils vivent au jour préſent, ſans ſonger au lendemain. Peut-être ſe croient-ils gardés par les précautions même qui veil-

lent dans les colonies dont ils ſont environnés. Une des barrieres, un des boulevards qui préſervent la Penſilvanie d'une invaſion maritime, où elle reſte expoſée, c'eſt la Virginie.

Ce nom qui déſignoit originairement tout le vaſte eſpace que les Anglois ſe propoſoient d'occuper dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale, eſt aujourd'hui d'une ſignification beaucoup moins étendue. On n'y comprend plus que le pays circonſcrit, au nord par le Maryland; au ſud par la Caroline; à l'oueſt par les Apalaches; à l'eſt par l'océan. Cette enceinte lui donne deux cens quarante milles de longueur, ſur deux cens de largeur.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à la Virginie. James Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux haſard leur offrit au voiſinage un ruiſſeau d'eau douce qui ſortant d'un petit banc de ſable en entraînoit du talc qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiecle qui ne ſoupiroit qu'après les mines riches, on prit pour de l'or, pour de l'argent cette pouſſiere mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons fut

d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complette que deux navires étant venus porter des ſecours, on les renvoya chargés de ces richeſſes imaginaires. A peine y reſtoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce ſot orgueil. De cinq cens hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que ſoixante à ce fléau terrible. Ce reſte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-neuve n'ayant des vivres que pour quinze jours au plus, lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpece.

L'hiſtoire peint ce lord comme un génie élevé qui malgré les préjugés de ſon tems, où l'éclat des métaux attiroit ſeul un nouveau monde, malgré les pertes & les dépenſes qu'avoient coûté les établiſſemens qu'on y avoit commencés, prévoyoit tout ce que deviendroit ce germe, quand l'avenir l'auroit développé. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête homme à ſuivre le

penchant qu'il a pour la vertu ; que l'eſtime de la poſpérité, ſeconde récompenſe de la généroſité qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant ; il les conſola dans leurs peines ; il leur en fit eſpérer la fin prochaine ; & joignant à la tendreſſe d'un pere toute la fermeté du magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté l'obligea de retourner dans ſa patrie ; mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit a la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inſéparable des priviléges excluſifs. La compagnie qui les exerçoit, fut proſcrite à l'avénement de Charles Ier. au trône. La Virginie entra dès-lors ſous la direction immédiate du gouvernement qui ne ſe réſerva qu'une rente fonciere de deux ſchelings pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Juſqu'à ce moment, les colons n'a-

voient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au haſard, ou ſe fixoit dans l'endroit qui lui plaiſoit, ſans titres, ni convention. Enfin des bornes furent poſées ; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la ſociété, fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtimens qui furent environnés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie, une foule de gens actifs & courageux qui vinrent y chercher avec la fortune, ce qui la donne ou la remplace, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la conſtitution Angloiſe virent encore augmenter ce concours d'une foule de monarchiſtes qui allerent attendre auprès de Berkeley Gouverneur de la colonie & dévoué comme eux au roi Charles, la déciſion du deſtin ſur ce prince abandonné. Berkeley ne ceſſa pas de les protéger, même quand la fortune eût écraſé ce monarque ſous ſa roue ; mais quelques habitans ſéduits ou gagnés, ſe voyant ſecondés d'une puiſſante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef ſe vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut du moins parmi ceux que Charles

avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia ſous Cromwel, & le premier qui rompit ſes chaînes. Cet homme courageux gémiſſoit dans l'oppreſſion, lorſque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de ſon ſucceſſeur laiſſoit vacante. Loin de céder à des inſtances ſi flateuſes, il déclara qu'il ne ſerviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétabliſſement de la maiſon royale, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il le fût en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche ſi généreuſe le fruit qu'elle en pouvoit attendre. La cour ne tarda pas d'accorder à des hommes avides & accrédités des prérogatives exorbitantes qui abſorberent les terres d'un grand nombre de colons obſcurs. A cette vexation ſe joignit celle du parlement qui mit des droits énormes ſur tout ce que la Virginie fourniſſoit à la métropole, ſur tout ce qu'elle en tiroit. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la

colonie. Pour comble de calamités, les ſauvages qu'on n'avoit jamais eu la ſageſſe de ménager, renouvellerent leurs incurſions avec une fureur & une intelligence, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſpoir. Berkeley, après avoir été long-tems leur idole, n'eût plus à leurs yeux, ni aſſez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni aſſez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards ſe tournerent vers Bacon, jeune officier vif, éloquent, hardi, inſinuant, d'une phiſionomie agréable. On le choiſit tumultuairement, irréguliérement pour général. Quoique ſes ſuccès militaires euſſent juſtifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement ſi ſévere, & qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le proſcrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paiſiblement depuis ſix mois. La mort arrêta ſes projets. Les mécontens déſunis par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne ſon-

gerent qu'à demander grace. On ne ſouhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune ſuite fâcheuſe. La clémence aſſura la ſoumiſſion; & depuis cette ſinguliere criſe, l'hiſtoire de la Virginie s'eſt réduite à la culture de ſes plantations.

Ce grand établiſſement fut régi dans ſon origine par les prépoſés de la compagnie, qui s'en étoit comme emparée dès le berceau. La plupart des métropoles ont confié les colonies naiſſantes à des compagnies, comme les gens riches livrent leurs enfans à des nourrices. Mais au lieu de leur donner leur lait, ces meres d'emprunt ſuçoient le ſang de leurs nourriſſons. On voyoit ces infortunés deſſécher & dépérir dans des mains avides & mercénaires qui les auroient entiérement étouffés, ſi on ne ſe fût hâté de les leur arracher. La Virginie eut le bonheur d'être ſevrée à tems pour ſa mere patrie: c'eſt ainſi que les colons Anglois appellent leur métropole. Celle-ci commença par établir pour l'éducation de ſa nouvelle fille un gouvernement régulier. Dès 1620, il fut compoſé d'un chef, d'un conſeil, & des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conſeil & les

repréſentans du peuple, s'aſſembloient comme en Ecoſſe dans la même chambre. En 1689, ils ſe ſéparerent en deux chambres, à l'imitation du parlement d'Angleterre; & cet uſage s'eſt perpétué.

Le gouverneur toujours nommé par la cour & pour un tems illimité, diſpoſe ſeul des troupes régulieres, des milices, & de tous les poſtes militaires. Seul, il a le droit de rejetter ou de confirmer les loix de l'aſſemblée générale. De concert avec le conſeil, auquel il laiſſe d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette eſpece de parlement; il choiſit tous les officiers de juſtice, tous les commiſſaires de finance; il aliéne les terres libres d'une maniere conforme aux uſages établis; il adminiſtre le tréſor public. Tant de prérogatives qui menent à tant d'uſurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'eſt dans les colonies plus ſeptentrionales; elles ouvrent trop ſouvent la porte à l'oppreſſion.

Le conſeil eſt compoſé de douze membres créés par des lettres-patentes, ou nommés par un ordre particulier du roi. S'il s'en trouve moins de neuf dans le pays, le gouverneur choiſit entre les principaux habitans de quoi remplir le nombre. Les

conſeillers doivent l'aider à gouverner, & l'empêcher d'uſurper. Ils forment comme une chambre haute. A ce titre, ils ont le droit de rejetter tous les actes de la chambre baſſe. Les gages du corps entier ſe réduiſent à trois cens cinquante livres ſterlings.

On diviſe la Virginie en vingt-cinq cantons ou comtés, dont chacun a deux députés. La ville & le college de James, ont chacun le droit d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Tout colon, à l'exception des femmes & des mineurs, dès qu'il poſſéde un franc-fief, a le droit d'élire & d'être élu. Quoique les loix n'ayent pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'aſſemblée générale, elle ſe tient aſſez régulièrement tous les ans ou tous les deux ans. Rarement elle eſt différée juſqu'à trois. On s'aſſure l'avantage de s'aſſembler auſſi fréquemment, en n'accordant des ſubſides que pour un tems fort court. Tous les actes paſſés dans les deux chambres ſont envoyés au ſouverain, pour être revêtus de ſon autorité. Cependant juſqu'à ce qu'il les ait rejettés, ils ont force de loi lorſqu'ils ont été approuvés par le gouverneur.

Les revenus publics de la Virginie ſortent de pluſieurs ſources, & vont aboutir à différentes deſtinations. La taxe de deux ſchelings qu'on exige du colon par quintal de tabac; de quinze ſols par tonneau que chaque navire plein ou vuide paye au retour d'un voyage; de dix ſols par tête que tous les paſſagers libres ou eſclaves doivent en arrivant dans la province; les amendes & les confiſcations établies par divers actes; le droit d'aubaine ſur les terres, ſur les biens mobiliers de ceux qui ne laiſſent point de légitime héritier: tous ces droits dont le produit annuel eſt de plus de trois mille livres ſterlings, doivent être employés aux dépenſes ordinaires de la colonie, ſur l'ordre du conſeil & du gouverneur. L'aſſemblée générale n'a ſur cet objet que le droit de vérifier les comptes.

Elle s'eſt réſervé la diſpoſition abſolue des fonds deſtinés aux occaſions extraordinaires. Ces fonds viennent d'un droit d'entrée ſur les liqueurs fortes, d'un droit de vingt ſchelings pour chaque eſclave & de quinze pour chaque domeſtique non Anglois qui arrive dans la province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier; mais en

général il eſt conſidérable, & l'emploi en a été ordinairement aſſez judicieux.

Indépendamment de ces impoſitions qui ſe perçoivent en argent, on en exige d'autres en nature. C'eſt une eſpece de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches ſont ſeules déchargées. La premiere de ces capitations eſt ordonnée par l'aſſemblée générale pour ſubvenir à ſes dépenſes, à la ſolde de la milice lorſqu'elle eſt ſur pied, à d'autres beſoins publics. La ſeconde qu'on nomme provinciale eſt impoſée par les juges de paix dans chaque comté pour ſes beſoins particuliers. Enfin celle qu'on appelle paroiſſiale eſt réglée par les clefs des communautés pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

Dans l'origine de la colonie, la juſtice étoit adminiſtrée avec un déſintéreſſement qui garantiſſoit l'équité des jugemens. Une ſeule cour prenoit connoiſſance de toutes les cauſes, & les jugeoit en peu de jours avec droit d'appel à l'aſſemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un ſi bon eſprit ne ſe ſoutint pas. En 1692 on adopta tous les ſtatuts, toutes les for-

malités de la métropole ; & les ruſes de la chicane ſe gliſſerent en même-tems dans la colonie. Chaque comté maintenant a ſon tribunal, compoſé d'un ſcheriff, de ſes officiers ſubalternes & des jurés. De cette cour les affaires ſont portées au conſeil où préſide le gouverneur, & qui juge en dernier reſſort juſqu'à la concurrence de trois cens livres ſterlings. Dès qu'il s'agit d'une plus forte ſomme, on peut recourir au prince. En matiere criminelle, le conſeil prononce ſans appel ; non que la vie des citoyens ne ſoit plus précieuſe que leur fortune, mais parce que l'application des loix eſt bien plus ſimple & plus facile dans les procès criminels que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut d'ailleurs faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire & de la trahiſon d'état. Même dans ces deux cas, il a le droit de ſuſpendre l'exécution de la ſentence, juſqu'à ce que le monarque ait prononcé.

Quant à la religion, les habitans de la Virginie profeſſerent d'abord celle de l'égliſe anglicane. L'aſſemblée générale porta même en 1642 un décret qui ex-

cluoit indiſtinctement de la province ceux qui ne ſeroient pas de cette communion. La néceſſité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi plus hiérarchique encore que religieuſe. Une tolérance ſi tardive, & qui étoit viſiblement accordée avec répugnance, n'eut que de foibles ſuites. La colonie ne s'accrut que de cinq égliſes non conformiſtes, dont l'une fut de preſbytériens, trois de Quakers, & une de réfugiés François. La religion dominante a trente-neuf paroiſſes. Chaque paroiſſe choiſit ſon paſteur, qui ne peut cependant prendre poſſeſſion de ſa place qu'avec l'agrément du gouverneur. Quelques communautés donnent à leur miniſtre des terres convenablement pourvues de tout ce qui eſt néceſſaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour ſalaire ſeize mille livres peſant de tabac. Par-tout on lui paye cinq ſchelings ou cinquante livres de tabac pour chaque mariage; quarante ſchelings ou quatre cens livres de tabac pour les oraiſons funebres dont il doit honorer la ſépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des paſteurs ou miniſtres ne ſont point contents de leur

état, parce qu'ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur on conférés.

La colonie ne fut d'abord habitée que par un ſexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur ſituation, avec des compagnes. Ils donnerent d'abord cent livres ſterlings, par chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit, ſans autre dot qu'un certificat de ſageſſe & de vertu. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité du climat, ſur la fertilité du terroir, des familles entieres, même d'une condition honorable, paſſerent dans la Virginie. Avec le tems, elles ſe multiplierent au point qu'en 1703 on comptoit ſoixante-ſix mille ſix cens ſix blancs. Si cette population n'eſt augmentée depuis que d'un ſixieme, il faut en chercher la cauſe dans une émigration aſſez conſidérable, occaſionnée par l'arrivée des noirs.

Les premiers de ces eſclaves furent portés en Virginie par un bâtiment Hollandois en 1621. Leur nombre s'accrut lentement. Ce n'eſt que depuis le commencement du ſiecle, que le commerce inhumain a pris une malheureuſe activité. On voit aujourd'hui dans la colonie,

cent dix mille negres qui par une double perte pour l'eſpece humaine épuiſent la population de l'Afrique, en empêchant celle des Européens en Amérique.

La Virginie n'a, ni places, ni troupes régulieres. Ces moyens de défenſe ſont inutiles à une province qui, par ſon organiſation, par le genre de ſes cultures eſt ſuffiſamment préſervée de toute invaſion étrangere; & depuis long-tems raſſurée contre les incurſions, par la foibleſſe des ſauvages errans dans ce vaſte continent. Sa milice, compoſée de tous les hommes libres qui ont plus de ſeize ans & moins de ſoixante, ſuffit pour contenir les eſclaves. Chaque comté raſſemble ſes troupes une fois l'an, pour les paſſer en revue, & doit exercer à trois ou quatre repriſes les compagnies ſéparées. Dès qu'on donne l'allarme dans un diſtrict, il fait marcher ſes forces. Si l'expédition dure plus de deux jours, la ſolde eſt payée; ſi ce n'eſt qu'une vaine terreur, ce ſont des pas perdus. Telle eſt l'adminiſtration de la Virginie: telle eſt à peu près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détaché par des raiſons qu'il faut expliquer.

Charles

Charles premier, loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, avoit même trouvé des motifs de les chérir, dans le zele que l'eſpérance d'être tolérés par ce prince leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme, eût aliené les eſprits contre ce roi foible qui ne viſoit guere qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix où le ſchiſme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminerent le Lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive, intolérante elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui eſt ſituée entre la riviere de Potowmak & la Penſilvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus de la cour, lorſque la mort termina ſes jours.

Un fils digne de lui, pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cens catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éduca-

tion qu'ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, prévinrent les déſordres qui ne ſont que trop ordinaires dans les établiſſemens naiſſans. La nouvelle colonie vit les ſauvages voiſins, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ſes heureux membres unis par les mêmes principes de religion, & dirigés par les ſages conſeils de leur chef, ſe livrerent de concert à des travaux utiles. Le ſpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiſſoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perſécutoit, ou pour la même religion, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland déſabuſés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieuſe à toutes les ſectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans ſa nouvelle colonie. Il en modela le gouvernement ſur celui de la métropole.

Un eſprit ſi conforme aux vues de la ſociété, n'empêcha pas qu'après le ren-

verſement de la monarchie, on ne dépouillât ce lord des droits & des conceſſions dont il avoit fait le meilleur uſage. Deſtitué par Cromwel, il fut rétabli dans ſes poſſeſſions par Charles II; mais pour ſe les voir conteſter encore. Quoique au deſſus de toute accuſation de malverſation; quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontins; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer ſa chartre ſous le regne arbitraire de Jacques; & d'avoir un procès en regle pour la juriſdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit peuplée avec des frais énormes. Ce prince qui eût toujours le malheur de ne connoître, ni ſes amis, ni ſes ennemis, & le ſot orgueil de croire que l'autorité royale ſuffiſoit pour juſtifier tous les actes de violence, alloit ôter à Baltimore une ſeconde fois ce que les rois ſon pere & ſon frere lui avoient donné, lorſqu'il fut précipité lui-même du trône qu'il rempliſſoit ſi mal. Le ſucceſſeur de ce lâche deſpote termina d'une maniere digne de ſon caractere politique une conteſtation élevée avant ſon élévation. Il voulut que les Baltimores fuſſent dépouillés de leur

autorité, mais qu'ils continuaſſent à jouir de leurs revenus. Depuis que cette maiſon plus indifférente ſur les préjugés de religion, eſt entrée dans le ſein de l'Égliſe anglicane, elle a été réintégrée dans tous ſes droits ſur le Maryland.

Cette province eſt maintenant partagée en onze comtés. Elle a pour habitans quarante mille blancs & ſoizante mille noirs. Elle eſt adminiſtrée par un chef & un conſeil que nomme le ſeigneur propriétaire, & par deux députés élus dans chaque diſtrict. Le gouverneur a, comme le monarque en Angleterre, la négative ſur toutes les loix que propoſe l'aſſemblée, c'eſt-à-dire le droit de les rejetter.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun ſembleroit l'exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces deux établiſſemens. Placés entre la Penſilvanie & la Caroline, ils occupent le grand eſpace qui s'étend depuis la mer juſqu'aux monts Appalaches. L'air qui eſt humide ſur les côtes, devient pur, leger & ſubtil, à meſure qu'on approche des montagnes. Le printems, l'automne ſont de la plus heureuſe température; l'hiver a des jours

d'un froid très-vif, l'été des jours d'une chaleur aſſommante. Mais ces excès durent rarement une ſemaine entiere. Ce qu'il y a de moins ſupportable dans ce climat, c'eſt une exceſſive quantité d'inſectes dégoûtans.

Les animaux domeſtiques s'y multiplient prodigieuſement. Les fruits, les arbres, tous les végétaux y réuſſiſſent à ſouhait. On y récolte le meilleur bled de l'Amérique. Le ſol gras & fertile dans les lieux bas, eſt toujours bon, même loin des rivieres, quoiqu'il devienne ſablonneux : moins égal que ne l'ont dépeint quelques voyageurs, mais aſſez uni juſqu'au voiſinage des montagnes.

C'eſt de ces réſervoirs que tombe un nombre incroyable de rivieres, dont la plupart ne ſont ſéparées que par un intervalle de cinq ou ſix milles. Outre la fécondité que ces eaux diſtribuent dans le pays qu'elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu'aucune autre contrée du nouveau monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivieres ſont navigables à un très-grand éloignement de la mer pour tous les vaiſſeaux marchands, quelques-unes même pour tous

les vaiſſeaux de guerre. On remonte le Potowmak près de deux cens milles; la James, l'Yorck, la Rappahannock plus de quatre-vingt milles; les autres à une diſtance qui varie ſelon que leurs cataractes, impoſſibles à remonter, ſe trouvent plus ou moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature ſeule, aboutiſſent à la baie de Cheſapeak qui conſerve environ ſept ou neuf braſſes d'eau, tant à ſon entrée que dans toute ſon étendue, prolongée juſqu'à deux cens milles dans les terres, ſur une largeur moyenne de douze milles. Cette baie, quoique ſemée de petites iſles la plupart couvertes de bois, n'offre aucun danger; & toute la marine de l'univers y pourroit ancrer avec la plus profonde ſûreté.

Un ſi rare avantage devoit empêcher qu'il ne ſe formât de grandes peuplades, ou des villes conſidérables dans les deux colonies. Auſſi les habitans, certains de voir les navigateurs venir juſqu'à leur porte, & de pouvoir charger leurs denrées ſans ſortir de leurs plantations, ſe ſont diſperſés & fixés ſur les bords de toutes les rivieres. Ils trouvoient dans

cette ſituation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l'aiſance que le trafic apporte dans les villes ; la facilité d'étendre leurs cultures dans un terrein ſans limites, avec les ſecours que le commerce préſente à la fructification des terres. Mais la métropole ſouffroit doublement de cette diſperſion ; ſoit parce que ſes mariniers obligés d'aller former leurs cargaiſons dans des habitations éparſes, reſtoient trop long-tems abſens ; ſoit parce que ſes vaiſſeaux étoient expoſés à la piquure de vers dangereux qui dans les mois de juin & de juillet infeſtent toutes les rivieres de cette région éloignée. La cour de Londres a ſucceſſivement employé tous les moyens d'engager les colons à former des entrepôts, pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n'a pas été plus efficace que les voix d'inſinuation. Enfin il y a quelques années qu'on ordonna de bâtir à l'entrée de toutes les rivieres des forts dont le canon protégeroit le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. Si l'exécution de ce projet n'avoit pas manqué faute de fonds, il eſt vraiſemblable que les habitans ſe ſeroient inſenſiblement raſ-

ſemblés autour de ces citadelles; mais on peut douter ſi c'eût été un avantage de réunir ainſi la population, & ſi l'on auroit augmenté le commerce ou diminué l'agriculture.

Quoi qu'il en ſoit, parmi les villes de ces deux colonies, il n'y en a pas deux qui méritent le nom de ville. Celles même qui ſont le ſiege du gouvernement, n'offrent rien d'impoſant. Villiamſbourg que la ruine de James-Town a rendu la capitale de la Virginie; Annapolis devenue la capitale du Maryland après Sainte Marie, ne ſurpaſſent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les choſes humaines un mal eſt à côté d'un bien, il eſt arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu'il ne ſe formât un ouvrier, un artiſte dans les deux provinces. Avec tous les matériaux néceſſaires pour fournir à pluſieurs de leurs commodités, à la plupart de leurs beſoins, elles ont été réduites à tirer d'Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la quincaillerie, juſques aux meubles de bois les plus communs. A l'épuiſement où ces extractions nombreuſes & géné-

rales réduiſoient les habitans, s'eſt jointe une émulation de luxe que leur vanité ſe piquoit d'étaler aux yeux du négociant Anglois attiré dans leurs plantations par l'intérêt de ſon commerce. Auſſi dès le premier revers, ſe ſont-ils trouvés ſurchargés de dettes envers la métropole, & dès-lors obligés de vendre leurs terres pour ſe libérer; ou pour garder leurs poſſeſſions, de les obérer par un intérêt uſuraire de huit ou neuf pour cent.

Il eſt difficile que les deux provinces ſortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s'éleve pas au deſſus de mille tonneaux. Tout ce q i'elles envoient aux Antilles en blé, en beſtiaux, en planches; tout ce qu'elles expédient pour l'Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelleteries, en bois de cédre ou de noyer, ne leur rend pas quarante mille livres ſterlings. C'eſt dans le tabac qu'elles peuvent trouver l unique reſſource qui leur reſte.

Le tabac eſt une plante âcre, cauſtique, & même venimeuſe que la médecine a beaucoup employée, & met encore quelquefois en uſage. Tout le monde ſait qu'on la mâche ou qu'on la fume en

feuilles, & ſur-tout qu'on la reſpire en poudre par les narines.

Ce fut vers l'an 1520 que les Eſpagnols trouverent le tabac dans l'Yucatan, grande péninſule qui forme le golfe du Mexique. On le tranſporta de la Terre-ferme dans les iſles voiſines. Bientôt l'uſage de cette plante devint un ſujet de diſpute entre les ſavans. Les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont avec le tems prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou moins de ſuccès en Aſie, en Afrique, en Europe, & dans différentes contrées de l'Amérique.

Sa tige eſt droite, vélue, gluante; & ſes feuilles ſont épaiſſes, molaſſes, d'un verd pâle, plus grandes au pied que la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde, & qui ne ſoit pas trop expoſées aux inondations. Un ſol vierge convient extrêmement à ce végétal avide de ſuc.

On ſeme les graines du tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux

pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement dans un tems humide, & on les porte avec précaution ſur un ſol bien préparé où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération; & elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle ; l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut ; la débarraſſer des rejettons paraſites ; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cens tiges peuvent recevoir tous ces ſoins d'un ſeul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille livres peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure ; elles courbent

la tête ; mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain ils ſont dépoſés dans des magaſins conſtruits de telle maniere que l'air puiſſe y entrer librement de toutes parts. Ils y reſtent ſéparement ſuſpendus tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des clayes & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles qui ſont miſes dans des barils ou bien réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangeres à ſa culture.

De toutes les contrées où l'on plante du tabac, il n'en eſt point où il ait autant proſpéré que dans la Virginie & le Maryland. Leurs premiers colons en firent leur occupation. Plus d'une fois, ils en pouſſerent les récoltes au deſſus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie ; on brûle une certaine quantité de feuilles par habita-

tion dans le Maryland. Mais avec le tems la paſſion pour le tabac devint ſi générale, qu'il fallut en multiplier les cultivateurs blancs & noirs. Actuellement on recueille à peu de choſe près la même quantité de tabac dans les deux provinces. Celui de la Virginie plus doux, plus parfumé, plus cher trouve ſa conſommation en Angleterre & au midi de l'Europe. Celui du Maryland convient davantage au nord, par le bon marché, par ſa groſſiéreté même plus analogue à des organes moins déliés.

Comme la navigation n'a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l'Amérique ſeptentrionale que dans les autres, ce ſont les vaiſſeaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire eſt communément trois, quatre & juſqu'à ſix mois à former ſa cargaiſon. Cette lenteur vient de pluſieurs cauſes toutes très-ſenſibles. Premierement les tabacs ne ſont pas emmagaſinés dans les ports, & il faut les aller chercher dans les plantations même. En ſecond lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un chargement entier; & ceux qui le pourroient préferent de diviſer leurs riſques en pluſieurs bâtimens.

Enfin le prix du fret étant fixe, ſoit que les productions ſe trouvent prêtes ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs eux-mêmes viennent les ſolliciter de tout arranger pour l'exportation. Ces différentes raiſons font qu'on n'emploie à cette navigation que des bâtimens d'un port médiocre. Plus ils ſeroient grands, plus ils prolongeroient leur ſéjour en Amérique.

La Virginie paie toujours quarante ſchelings de fret par barrique de tabac. Le Maryland n'en paie que trente-cinq, à raiſon d'une moindre valeur dans ſa marchandiſe, & de moins de lenteur dans ſes chargemens. L'armateur Anglois y perd également comme navigateur; mais il y gagne en qualité de commiſſionnaire. Conſtamment chargé de toutes les ventes & de tous les achats qui ſe font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commiſſion le dédommage avec uſure de ſes pertes & de ſes peines.

Cette navigation occupe deux cens cinquante navires qui forment enſemble trente mille tonneaux. Ils tirent des deux colonies cent mille barriques de tabac qui, à raiſon de huit cens livres

l'une dans l'autre, donnent quatre-vingt millions de livres peſant. La partie de cette production qui croît entre les rivieres Yorck & James & dans quelques autres heureux cantons ſe vend fort cher; mais priſe dans ſa totalité, elle ne coûte rendue en Angleterre que deux deniers & un quart la livre. Quatre-vingt millions peſant à deux deniers & un quart donnent la ſomme de 750000 livres ſterlings.

Indépendamment des avantages que trouve l'Angleterre dans le débouché des produits de ſon induſtrie pour cette ſomme, elle en obtient encore d'autres par la réexportation des trois cinquiemes du tabac qu'elle a reçu. Cette ſeule branche de commerce doit former une augmentation de 450000 livres ſterlings dans ſon numéraire, ſans y comprendre ce qui lui revient pour le fret & la commiſſion.

Le fiſc tire un plus grand parti encore de cette culture que les citoyens. Chaque livre de tabac paie à ſon entrée dans le royaume ſix deniers un tiers. Quatre-vingt millions peſant de tabac à ſix deniers un tiers devroient donner à l'état 2, 111, 111 livres ſterlings. Mais com-

me il reſtitue les droits pour tout ce qui eſt réexporté, & qu'on réexporte les trois cinquiemes, le revenu public ne doit être groſſi que de 844, 444 livres ſterlings neuf ſchelings. L'expérience même prouve qu'il faut réduire cette ſomme d'un tiers, à cauſe des remiſes qu'on accorde au négociant qui paie comptant ce qu'il eſt autoriſé à ne payer qu'au bout de dix-huit mois, & parce qu'il ſe fait habituellement une fraude immenſe dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduction monte à 281481 livres neuf ſchelings, huit ſols ſterlings; par conſéquent il ne reſte pour le gouvernement que 562962 livres 19 ſchelings 4 ſols ſterlings. Malgré ces derniers abus, la Virginie & le Maryland ſont beaucoup plus utiles à la Grande Bretagne que ſes autres colonies ſeptentrionales, plus même que la Caroline.

Cette contrée qui s'étend trois cens milles ſur les côtes & qui a deux cens milles de profondeur juſqu'aux Appalaches, fut découverte par les Eſpagnols peu après leurs premieres expéditions dans le nouveau monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice; ils la mépriſe-

rent. L'amiral de Coligny plus ſage & plus habile, y ouvrit une ſource d'induſtrie aux proteſtans François qui ne demandoient au ciel qu'une terre où l'on pût adreſſer à Dieu des prieres qu'on entendit ſoi-même ; mais le fanatiſme qui les pourſuivoit, ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du ſeizieme ſiecle : un caprice inexpliquable voulut qu'ils abandonnaſſent ce ſol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure ſous un climat moins agréable.

On ne voyoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, lorſque les lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashlez, & les chevaliers Carteret, Berkley & Colliton, obtinrent en 1663 de Charles II la propriété de ce beau pays. Le ſyſtême légiſlatif de ce nouvel établiſſement, fut tracé par le fameux Locke. Un philoſophe ami des hommes, de la modération & de la juſtice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s'oppoſer au fanatiſme qui les diviſe, que par une tolérance indéfinie de religion ; mais n'oſant ſapper ouvertement les préjugés de ſon tems, également ci-

mentés par les crimes & les vertus, il voulut du moins les concilier, s'il étoit poſſible, avec un principe dicté par la raiſon & l'humanité. Comme les habitans ſauvages de l'Amérique, n'ont, diſoit-il, aucune idée de la révélation, ce ſeroit le comble de l'extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient ſans doute une liberté de conſcience que les prêtres & les princes leur refuſent en Europe; ce ſeroit donc manquer à la bonne foi que de les perſécuter, après les avoir reçus. Les Juifs & les payens ne méritoient pas plus d'être rejettés, pour un aveuglement que la douceur & la perſuaſion pouvoient faire ceſſer. C'eſt ainſi que raiſonnoit Locke, avec des eſprits imbus & prévenus de dogmes qu'il n'étoit pas encore permis de diſcuter. On peut douter que les philoſophes qui, à ſon exemple, ont cherché la tolérance dans l'évangile, aient cru l'y trouver. Elle eſt en général oppoſée à l'eſprit de proſélytiſme qui domine dans tous les codes religieux. Le chriſtianiſme n'eſt pas moins intolérant que les autres ſectes; quoique ſon fondateur ait prê-

ché la paix, de parole & d'exemple; quoiqu'on puiſſe déduire la tolérance de pluſieurs textes de l'évangile, des réponſes que fit Jeſus à ſes juges dans ſon interrogatoire, du ſilence même qu'il garda, quand on lui demanda publiquement, ce que c'étoit que la vérité; quoiqu'enfin ſa conduite & ſa vie ſemblent enſeigner aux hommes à ſupporter à l'envi leurs défauts, & par conſéquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui panchent vers la bienveillance, vers la tolérance univerſelle, ſont trop ſouvent démenties, lorſqu'il s'agit de ſa doctrine particuliere, de la préférence excluſive qu'elle exige, de la diviſion inteſtine qu'elle met entre ſes ſectateurs & les payens, entre les membres d'une même cité, d'une même famille. Celui qui s'appelle lui-même le Dieu de paix, vient porter le glaive; rejette ceux qui ne veulent pas l'écouter; déclare ſon ennemi quiconque n'eſt pas pour lui; donne enfin à tous ceux qui embraſſeront ou prêcheront ſon évangile, le droit ou le prétexte de perſécuter ceux qui ne s'y ſoumettront pas. C'eſt donc une illuſion de vouloir accorder la croyance de cet évangile, avec l'indifférence pour

les autres codes. En matiere de religion, les hommes ne ſavent point aimer ſans hair, & peut-être ſavent-ils plus ce qu'ils haiſſent que ce qu'ils aiment; témoin ce nombre infini de perſécutions & de guerres que la religion a toujours ſuſcitées; témoin le peu d'influence qu'elle paroît avoir ſur l'harmonie, le bonheur & la ſtabilité des ſociétés.

Cependant un peuple haraſſé des troubles & des malheurs qu'elle avoit enfantés dans l'Europe, voulut bien ſe prêter aux raiſons de Locke. On admit la tolérance ſans examen, comme on reçoit l'intolérance. L'unique reſtriction dont on enveloppa ce principe conſervateur, fut que toute perſonne au deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroit à la protection des loix, fit inſcrire ſon nom dans le regiſtre de quelque communion.

La liberté civile ne fut pas auſſi favoriſée par le philoſophe Anglois. Soit que ceux qui l'avoient choiſi pour rédiger un plan de légiſlation l'euſſent gêné dans ſes vues, comme le ſera tout écrivain qui prêtera ſa plume aux grands ou aux miniſtres; ſoit que plus métaphyſicien que politique, Locke n'eût ſuivi

la philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & Leibnitz, cet homme qui ferma la porte à tant d'erreurs dans ſa théorie ſur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la légiſlation. Il étoit réſervé à Monteſquieu d'éclairer à jamais les hommes d'état, & de faire un ouvrage digne de ſervir de texte à une tête couronnée qui veut civiliſer un peuple barbare, & fonder un grand empire ſur la baſe éternelle des loix. Oſons le publier à l'honneur de la philoſophie & du trône. L'inſtruction que l'impérarice de Ruſſie vient de donner aux ſénateurs qu'elle a chargés de compoſer un code légiſlatif, eſt priſe mot à mot dans *l'eſprit des loix*, dans ce livre dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, quand le deſpotiſme aura briſé tous les reſſorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple, cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes.

Le code de la Caroline, par une biſarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philoſophe, donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée & à leurs héritiers, non-ſeulement tous

les droits d'un monarque ; mais toute la puiſſance légiſlative.

On accordoit à la cour formée de ces membres ſouverains, à cette cour qu'on appelloit Palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la nobleſſe ; mais ſous des titres nouveaux & ſinguliers. On devoit donc créer dans chaque comté deux caciques, dont chacun poſſéderoit vingt-quatre mille acres de terre, & un Landgrave qui ſeul en auroit quatre-vingt mille. Les hommes revêtus de ces honneurs devoient compoſer la chambre haute. Leurs poſſeſſions devenoient inaliénables ; faute éternelle contre la ſaine politique. On ne leur laiſſoit que le droit d'en affermer ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre baſſe fut compoſée des députés des comtés & des villes. Le nombre de ces repréſentans devoit augmenter, à meſure que la colonie ſe peupleroit. Chaque tenancier n'auroit à payer qu'un ſol par acre, & pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitans, eſclaves ou libres, ſeroient obligés de prendre

les armes au premier ordre de la cour Palatine.

Le vice d'une conſtitution où les pouvoirs étoient ſi mal partagés ne tarda pas à ſe manifeſter. Les ſeigneurs propriétaires imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au deſpotiſme. Les colons éclairés ſur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la ſervitude. Du choc de ces intérêts oppoſés, naiſſoit une agitation inévitable qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La province entiere étoit livrée aux querelles, aux diſſenſions, aux tumultes qui la déchiroient, ne faiſoit aucun des progrès qu'on s'étoit promis des avantages de ſa ſituation.

Ce n'étoit pas aſſez de maux ; & leur remede devoit naître de leur excès. Granville, qui ſeul comme doyen des propriétaires, tenoit en 1705 les rênes du pouvoir excluſif, voulut aſſervir au rit de l'égliſe anglicane tous les non conformiſtes qui faiſoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique déſavoué & réprouvé par la métropole aigrit heureuſement les eſprits. Durant le cours des ſuites &

des progrès de cette animoſité, la province fut attaquée en 1720 par différentes hordes des ſauvages, qu'un enchaînement d'inſultes & d'injuſtices atroces avoit pouſſées au déſeſpoir. Ces malheureux Indiens battus par-tout, furent par-tout exterminés. Mais le courage & la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chûte des oppreſſeurs de la colonie. Ces tyrans ayant refuſé de contribuer aux frais d'une expédition dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l'exception de Carteret qui conſerva le huitieme de leur territoire, dépouillés en 1728, des prérogatives dont ils n'avoient encore ſu qu'abuſer. On leur accorda cependant vingt-quatre mille livres ſterlings de dédommagement. La couronne reprit le timon du gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La colonie fut aſſociée à la même conſtitution que les autres. Pour rendre même l'adminiſtration plus aiſée, on partagea le pays en deux gouvernemens indépendans, ſous le nom de Caroline méridionale & de Caroline ſeptentrionale. C'eſt de cette

cette heureuſe époque qu'il faut dater la proſpérité de cette grande province. L'œil ſe plaît à la contempler ; le cœur aime à s'y repoſer.

Le nouveau monde n'a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux ſaiſons de l'année qui pour l'ordinaire ne ſont que tempérer les excès des deux autres, y ſont délicieuſes. On y ſouffre très-peu des chaleurs de l'été ; on n'y ſent les froids de l'hiver que le matin & le ſoir. Les brouillards, aſſez communs ſur une longue côte ſe diſſipent avant le milieu du jour. Mais auſſi l'on y eſt expoſé, comme dans preſque toute l'Amérique à des changemens de tems, vifs & ſubits, qui obligent à garder dans le vêtement & la nourriture un régime dont l'Europe n'a pas beſoin. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent ſeptentrional, c'eſt d'être tourmenté par les ouragans, plus rares cependant & moins forts qu'aux Antilles.

Une vaſte plaine, triſte, uniforme & monotome ; s'étend des bords de la mer à quatre-vingt ou cent milles dans les terres, où le pays commençant à

s'élever préſente un aſpect plus riant, un air plus pur & moins humide. Cet eſpace, avant l'arrivée des Anglois, étoit couvert d'une immenſe forêt, qui s'avançoit juſqu'aux monts Appalaches. C'étoient de grands arbres jettés au gré de la nature, ſans ſymmétrie & ſans deſſein, à des intervalles inégaux qui n'étoient point fourrés de bois taillis. Auſſi pouvoit-on y défricher plus de terrein en une ſemaine, qu'on n'en défriche en pluſieurs mois dans nos contrées. Avec cet avantage pour la culture, on avoit encore celui de voir mourir en très-peu de tems les racines des arbres qu'on avoit abattus : preuve que le pays étoit ſablonneux & maigre, ou que les bois y tiroient leur ſeve & leur vie plutôt de l'air & du ciel que de la terre.

Le ſol de la Caroline eſt fort peu reſſemblant à lui-même. Sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivieres qui s'y jettent, il eſt couvert de marais inutiles & mal-ſains, ou compoſé d'une terre pâle, légere, ſabloneuſe, qui ne produit rien. On le trouve, ici d'une extrême ſtérilité, là d'une fécondité exceſſive entre les innombrables

ſources qui traverſent le pays. A meſure qu'on s'éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d'un ſable blanc qui n'offre que des pins; quelquefois des terres où le chêne & le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives & ces variations diſparoiſſent, lorſqu'on s'enfonce dans le pays; & la terre ſe montre par-tout agréable & productive.

A ces fonds excellens pour la culture, la province joint des terreins très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y éleve des milliers de bêtes à corne qui le matin vont paître ſans garde dans les forêts, & reviennent d'elles-mêmes le ſoir aux habitations. Les porcs s'engraiſſent avec la même liberté, plus nombreux encore, & beaucoup meilleurs dans leur eſpece. Mais le mouton y dégénére pour la chair & pour la toiſon. Auſſi n'eſt-il pas ſi commun.

La colonie entiere n'avoit en 1723, que quatre mille blancs & trente-deux mille noirs. Ses exportations pour l'Europe & pour l'Amérique ne s'élevoient pas au deſſus de deux cens vingt mille livres ſterlings. Elle a depuis ce tems acquis une proſpérité où il n'eſt pas per-

mis de méconnoître le droit ſacré de la liberté.

Quoique la Caroline méridionale ait réuſſi à établir des échanges aſſez conſidérables avec les ſauvages ; qu'elle ait reçu des réfugiés François une fabrique de toiles ; qu'elle-même ait imaginé de faire quelques étoffes en mêlant ſes ſoies à la toiſon de ſes moutons, on peut aſſurer qu'elle a dû ſpécialement ſes progrès au riz & à l'indigo.

C'eſt le hazard qui lui donna la premiere de ſes productions. Un vaiſſeau qui revenoit des Indes orientales, échoua ſur ſes côtes. Le riz dont il étoit chargé fut jetté par les flots ſur la côte, & s'y reproduiſit. Ce bonheur inattendu fit naître l'idée d'une culture, où le ſol ſembloit inviter de lui-même. Elle languit long-tems, parce que les colons obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole qui les tranſportoit en Eſpagne & en Portugal, où s'en faiſoit la conſommation, vendoient leur riz à ſi vil prix, qu'à peine rendoit-il les avances de la culture. Depuis qu'il leur fut permis par une adminiſtration plus éclairée, d'exporter & de vendre eux-mêmes ce grain à l'étranger, une

augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y eſt exceſſivement multipliée,& peut aller plus loin encore : mais il eſt douteux que ce ſoit toujours à l'avantage de la colonie. C'eſt la production la plus nuiſible à la ſalubrité du climat. La terre qui donne du riz a conſtamment dévoré ſes habitans ; du moins dans le Milanez où les rizieres n'offrent que des payſans livides & hydropiques ; du moins en France, où elles ont été ſagement prohibées. L'Égypte avoit ſans doute ſes précautions contre ce mauvais effet d'une culture d'ailleurs ſi nourriſſante. La Chine doit avoir des préſervatifs que l'art oppoſe à la nature dont les bienfaits ſont quelquefois empoiſonnés de maux. Peut-être auſſi que ſous la zone torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croître au milieu des eaux, diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres.Mais ſi la Caroline doit un jour ſe rallentir ſur cette culture, elle pourra s'en dédommager avec celle de l'indigo.

Cette plante originaire de l'Indoſtan, a réuſſi d'abord au Mexique, aux Antilles, mais plus tard dans la Caroline

méridionale, & ſur-tout moins heureuſement. Ce germe des teintures, y eſt d'une qualité ſi inférieure, qu'à peine ſe vend-t-il la moitié de ce qu'il vaut ailleurs. Cependant ſes cultivateurs ne déſeſpérent pas de ſupplanter avec le tems les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l'étendue de leur ſol, l'abondance & le bas prix des denrées comeſtibles, la facilité de ſe pourvoir d'uſtenſiles, & de multiplier les eſclaves ; tout flatte leur préſomption. Cet eſpoir encourageant s'eſt déja répandu chez les habitans de la Caroline ſeptentrionale.

On ſait que cette contrée reçut les premiers Anglois que la fortune fit aborder au continent du nouveau monde ; puiſque c'eſt ſur ſes côtes qu'eſt la baie de Roneoque que fit occuper Raleigh en 1585. Une émigration totale, la laiſſa bientôt ſans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voiſins ſe couvroient de grands établiſſemens. D'où venoit cet abandon ? Peut-être des obſtacles que cette belle région oppoſoit à la navigation marchande. Aucune des rivieres qui l'arroſent ne peut recevoir de navire au deſſus de ſoixan-

te-dix ou quatre-vingt tonneaux. Ceux d'un plus grand port ſont forcés de mouiller entre ce continent & quelques iſles voiſines. Les alleges qui ſervent à les charger & à les décharger, augmentent les frais & les embarras, ſoit des exportations, ſoit des importations.

Auſſi ne vit-on d'abord dans la Caroline ſeptentrionale que quelques miſérables ſans aveu, ſans loix & ſans projets. A meſure que les terres ſont devenues plus rares dans les colonies voiſines, les hommes qui n'avoient pas aſſez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres réfugiés ont profité de ce nouvel aſyle. L'ordre s'eſt établi avec la propriété; & ce pays avec moins de richeſſes que la Caroline méridionale, s'eſt trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers qu'un ſort errant diſperſa ſur ces rives ſauvages, ſe bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois qu'ils livroient aux navigateurs de la nouvelle Angleterre. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix.

Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir dans le tronc de l'arbre, des ſillons qui prolongés juſqu'au pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour les recevoir. Vouloient-ils du goudron ? ils élevoient une plate-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de bois de pin. On mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jettât en fuſion. C'étoit peu que cette induſtrie pour la ſubſiſtance des habitans ; ils y joignirent la culture du bled. Long-tems il s'étoient contentés du mays, à l'exemple de la Caroline méridionale, où le froment ſujet à la nielle, à monter en paille, n'a jamais proſpéré. Quelques experiences prouverent qu'on n'avoit pas à craindre ces inconvéniens ; & on réuſſit à cultiver aſſez de bled, même pour une exportation conſidérable. Le riz & l'indigo ſont venus depuis peu dans cette contrée de l'Amérique joindre aux moiſſons d'Europe, celles de l'Afrique & de l'Aſie.

Ces nouvelles cultures ſont encore médiocres ; mais elles peuvent s'accroître.

Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtieme partie de leur territoire. On n'y voir de cultivé juſqu'à préſent que les cantons les plus ſableneux & les plus voiſins de la mer. Si les colons ne ſe ſont pas enfoncés plus avant dans les terres, c'eſt que ſur dix rivieres navigables, il n'y en a pas une que l on puiſſe remonter à plus de ſoixante milles. On ne pourroit remédier à cet inconvénient que par des chemins ou des canaux ; mais ils demandent tant de bras, de dépenſes & de lumieres, que l'eſpérance d une ſemblable amélioration eſt encore bien loin.

Cependant le ſort des deux colonies n'eſt pas à plaindre. Les impôts qui ſont tous levés ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ne paſſent pas ſix mille livres ſterlings. La province du nord n'a de papier monnoie que pourcinquante mille livres. & celle du ſud infiniment plus riche, n'en a que pour deux cens cinquante mille livres. Ni l'une, ni l'autre ne ſont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même

dans les colonies Angloiſes, provient de l'étendue des exportations que font les deux Carolines, ſoit dans les provinces voiſines, ſoit aux Antilles ou en Europe.

En 1754 il ſortit de la Caroline méridionale ſept cens cinquante-neufs barils de térébenthine, deux mille neuf cens quarante-trois de goudron, cinq mille huit cens ſoixante-neuf de poix ou réſine, quatre cens ſeize de bœuf, quinze cens ſoixante de porc; ſeize mille quatre cens boiſſeaux de bled d'Inde, & neuf mille cent ſoixante-deux de pois, quatre mille cent quatre-vingt-ſeize cuirs tannés, & douze cens cuirs verds, un million cent quatorze mille planches; deux cens ſix mille lambourdes, & trois cens quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente; huit cens quatre-vingt-deux muids de peaux de bête fauve; cent quatre mille ſix cens quatre-vingt-deux barils de riz; deux cens ſeize mille neuf cens vingt-quatre livres d'indigo.

La Caroline ſeptentrionale expédia la même année ſoixante-un mille cinq cens vingt-huit barils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix, & dix

mille quatre cens vingt-neuf de térébenthine ; ſept cens ſoixante-deux mille trois cens trente planches, & deux millions ſix cens quarante-ſept pieds de bois ; ſoixante-un mille cinq cens quatre-vingt boiſſeaux de bled, & dix mille de pois ; trois mille trois cens barils de bœuf ou de cochon, & cent muids de tabac ; dix mille quintaux de cuirs tannés, & trente mille peaux de toute eſpece.

Il n'y a pas un ſeul article dans l'énumération qu'on vient de voir qui n'ait reçu un accroiſſement ſenſible depuis cette époque. Pluſieurs ont doublé ; & le plus riche de tous, l'article de l'indigo, s'eſt élevé même au deſſus du triple.

On exporte directement pour l'Europe & pour les Antilles quelques productions de la Caroline ſeptentrionale, quoiqu'il n'y ait aucun entrepôt pour les réunir ; & qu'Edenton, ſon ancienne capitale, & celle qu'on lui a ſubſtituée ſur la riviere de Neus ſoient à peine de foibles bourgades. La plus grande & la plus précieuſe partie de ſes exportations va groſſir à Charles-town les richeſſes de la Caroline méridionale.

Cette ville ſituée au confluent de

l'Ashley & de la Cooper, deux rivieres navigables, a vu s'élever autour d'elle les plus belles plantations de la colonie dont elle eſt le centre & la capitale. On la dit bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée avec aſſez de régularité. Les fortunes conſidérables que la réunion & le débouché du commerce y ont fait éclorre, devoient influer ſur les mœurs. C'eſt de toutes les cités de l'Amérique ſeptentrionale celle où l'on trouve le plus des commodités du luxe. Mais le déſagrément de ne pouvoir admettre dans ſa rade que des vaiſſeaux de deux cens tonneaux au plus, la fera décheoir de cette proſpérité. On l'abandonnera pour aller à Port-Royal qui s'ouvre aux plus nombreuſes flottes. Déja s'y eſt formé un établiſſement qui s'augmente chaque jour, qui peut ſe promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu'il doit naturellement attirer, il recevra celles d'une colonie qui s'éléve à ſon voiſinage : c'eſt la Géorgie.

La Caroline & la Floride Eſpagnole ſont ſéparées par un vaſte eſpace qui s'étend cent vingt milles ſur la mer, qui a trois cens milles juſqu'aux Appala-

ches, & qui eſt borné au nord par la rivierre de Savannach, au midi par celle d'Alatamaha. Depuis longtems le miniſtere Britannipue panchoit à occuper ce terrein qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaiſance que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que partout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatiſſant & riche, voulut en mourant, que ſes biens fuſſent employés à ſoulager les débiteurs inſolvables que leurs créanciers détenoient en priſon. La ſageſſe politique ſecondant ce vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés dont on romproit les chaînes, ſeroient tranſportés dans la terre déſerte qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Géorgie, en l'honneur du ſouverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation ; l'exécution d'une entrepriſe vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta dix mille livres ſterlings au legs ſacré d'un citoyen. Une ſouſcription volontaire produiſit des

ſommes encore plus conſidérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par ſon goût pour les choſes brillantes, par ſon amour pour la patrie, par ſa paſſion pour la gloire, fut chargé de conduire un ſi digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de ſe montrer égal à ſa réputation, Oglethorpe, fut le chef qui voulut mener lui même en Géorgie les premiers colons qu'on y faiſoit paſſer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ſes compagnons à dix milles de la mer, dans une plaine agréable & fertile ſur les bords de la Savannach. Cette riviere donna ſon nom au foible établiſſement qui devoit devenir un jour la capitale d'une colonie floriſſante. La peuplade bornée à cent perſonnes, fut groſſie avant la fin de l'année juſqu'au nombre de ſix cens dix-huit, dont cent vingt-ſept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cens vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles étoient le fonds de la nouvelle population, & l'eſpérance d'une nombreuſe poſtérité.

Ces fondemens s'accrurent en 1735,

de quelques montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établiſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voiſin. Ils y fonderent les bourgades de Darien & de Frederica, où pluſieurs de leurs compatriotes vinrent s'établir avec eux.

La même année un grand nombre de laboureurs proteſtans, chaſſés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Placés d'abord au-deſſus du berceau de la colonie, ils aimerent mieux être plus iſolés & deſcendre à l'embouchure de la Savannach, où ils bâtirent Ebenezer.

Des Suiſſes imiterent les ſages Saltzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi ſur la Savannach; mais à trente-quatre milles des Allemands Leur peuplade formée de cent maiſons, s'appella Puryſbourg, du nom de Pury qui, ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, mérita que par reconnoiſſance, ils le priſſent pour chef.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir pour aller fonder à deux cens trente-ſix milles de l'océan, la ville d Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils y cherchoient, quoiqu'il fût excellent, mais la facilité de former avec les ſauvages voiſins la traite des pelleteries. Leur projet réuſſit, & dès l'an 1739 ce commerce occupoit ſix cens perſonnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d'autant plus facile, que la Savannach conduit les plus grands bateaux juſqu'aux murs d'Auguſta.

La métropole devoit, ce ſemble, beaucoup eſpérer d'une colonie où depuis moins de ſix ans, elle avoit fait paſſer près de cinq mille hommes, & dépenſé ſoixante-ſix mille livres ſterlings, ſans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut ſon étonnement d'apprendre en 1741, qu'il reſtoit à peine dans la Georgie le ſixieme de la population qu'on y avoit tranſportée; & que le reſte languiſſant de ces nombreux colons

ne ſoupiroit qu'après un ſéjour plus heureux. On chercha la cauſe de ces diſgraces ; on la trouva.

Dans ſa naiſſance même, cette colonie avoit porté le germe de ſon dépériſſement. On avoit abandonné la juriſdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence ; mais chez les nations comme chez les individus, les fautes du paſſé ſont perdues pour l'avenir. Un gouvernement éclairé, ſurveillé par la nation, n'eſt pas même à l'abri des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Malgré ſon zéle pour le bien commun, le miniſtere Anglois livra l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier uſage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité ſans bornes, qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation qui mettoit dans leurs mains non-ſeulement la police, la juſtice & les finances du pays, mais la vie & les biens de ſes habitans. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui dans l'origine a tous les droits. Contre ſes intérêts & ſes lumieres, on vouloit

qu'il obéît. C'étoit-là, comme ailleurs, ſon devoir & ſon ſort.

Comme les grandes poſſeſſions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre, qu'elle ne pourroit pas les aliéner, qu'ils ne pourroient pas même paſſer en héritage aux filles. Il eſt vrai que cette ſubſtitution aux ſeuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laiſſoit ſubſiſter encore trop d'obſtacles à l'émulation. Rarement un homme ſe détermine-t-il à quitter ſa patrie ſans la vue de quelque avantage extraordinaire, qui frappe ſon imagination. Mettre des bornes à ſon induſtrie, c'eſt l'empêcher d'entrer dans la carriere. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir néceſſairement cette influence. Il reſtoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne payent qu'un foible cens ; encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut dès le berceau ſoumiſe aux redevan-

ces du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes s'accrurent outre meſure, à proportion qu'elle s'aggrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, juſqu'à ne pas voir que le plus petit droit ſur le commerce d'une province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, il s'en joignit un nouveau, qui pouvoit venir, (le croira-t-on) d'un principe d'humanité. On défendit aux colons de la Georgie d'avoir des eſclaves. La Caroline & d'autres colonies, avoient été fondées ſans la main des negres. On crut qu'une contrée qu'on deſtinoit à être le boulevard de ces poſſeſſions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévit pas que des colons moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins ; placés ſur une terre plus difficile à défricher ; dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d'encouragement.

L'inaction où les plongeoit tant d'obſtacles, s'autoriſoit d'une autre prohibition. Les déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, avoit fait défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays qu'ils trouvoient par-tout mal-ſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Antilles où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, & les beſtiaux qui devoient être leurs premieres richeſſes.

La métropole ſentit enfin combien les inſtitutions & les réglemens vicieux, arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu'elle lui avoit forgés. La Georgie reçut le gouvernement qui faiſoit fleurir la Caroline, & devint au-lieu d'un fief de quelques particuliers, une poſſeſſion vraiment nationale.

Quoiqu'elle n'ait pas un territoire

auſſi étendu, un climat auſſi tempéré, un ſol auſſi bon que la province voiſine ; & qu'avec le riz, l'indigo, & preſque toutes les denrées de la Caroline, elle n'en puiſſe jamais égaler la proſpérité ; cependant elle deviendra utile à la métropole, à meſure qu'on verra diminuer la crainte de s'y établir, trop juſtement fondée ſur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On ceſſera de dire un jour que de toutes les colonies Angloiſes du continent, la Georgie eſt la moins peuplée, eu égard aux ſecours que le gouvernement y a prodigués. Ce ne ſera pas ſans fruit qu'il y aura verſé, même en 1769 trois mille quatre-vingt livres ſterlings. Toutes ces avances ſeront heureuſement ſécondées par l'acquiſition de la Floride ; province qui par ſon voiſinage doit influer ſur la proſpérité de la Georgie, qui, à des titres plus précieux encore, mérite d'être connue.

Sous le nom de la Floride, l'ambition Eſpagnole comprenoit toutes les terres de l'Amérique qui s'étendent depuis le Mexique juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales. Mais la fortune qui ſe joue de l'orgueil national, a reſſerré

depuis long-tems cette dénomination illimitée, à la preſqu'iſle que la mer a formée ſur le canal de Bahama, entre la Géorgie & la Louiſiane. Les Eſpagnols qui s'étoient ſouvent contentés d'empêcher la population des pays qu'ils ne pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565, après en avoir chaſſé les François qui l'année précédente y avoient commencé un petit établiſſement.

La peuplade la plus orientale de la colonie s'appelloit San Mattheo. Quoiqu'établie à deux lieues de l'océan, ſur une riviere navigable, dans un ſol agréable & fertile, le conquérant l'auroit abandonnée, s'il n'y avoit pas trouvé le ſaſſafras.

Cet arbre, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans tout cet hémiſphere, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes, mais toujours dans un terrein qui n'eſt ni trop ſec ni trop humide. Droit, élevé comme le ſapin, ſans branches, ſa tête forme une eſpece de coupe. Ses feuilles toujours vertes reſſemblent à celles du laurier. Sa fleur jaune ſe prend en infuſion, comme le bouillon blanc & le

thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu'elle eſt utile à la médecine, doit être ſpongieuſe, légere, de couleur cendrée ; d'un goût âcre, douceâtre, aromatique ; d'une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la tranſpiration, de réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, de ſoulager la paralyſie & les fluxions froides. On l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de ce mal, ſans un remede ſi puiſſant ; ils auroient ſuccombé du moins aux fievres dangereuſes dont ils furent preſque tous attaqués à San Mattheo ; ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſaffras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. Cette expérience fut tentée & réuſſit. Cependant la bourgade ne ſortit jamais ni de l'obſcurité, ni de la miſere qui, ſans doute, étoit une maladie in-

curable & naturelle aux vainqueurs du nouveau monde.

A quinze lieues de San Mattheo, ſur la même côte, s'éleva un autre établiſſement ſous le nom de Saint Auguſtin. Les Anglois qui l'attaquerent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre. Les montagnards Ecoſſois voulurent couvrir la retraite des aſſiégeans ; ils furent battus & maſſacrés. Un ſergent fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinoient à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue des inſtrumens de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes :

» Héros & patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois ; mais enfin vous avez vaincu. Le ſort de la guerre m'a mis dans vos mains. Uſez à votre gré du droit de la victoire. Je ne vous le diſpute pas. Mais puiſque c'eſt un uſage de mon pays d'offrir une rançon pour ſa vie, écoutez une propoſition qui n'eſt pas à rejetter ».

» Sachez

» Sachez donc, braves Amériquains,
» que dans le pays où je ſuis né, cer-
» tains hommes ont des connoiſſances
» ſurnaturelles. Un de ces ſages qui
» m'étoit allié par le ſang, me donna,
» quand je me fis ſoldat, un charme
» qui devoit me rendre invulnérable.
» Vous avez vu comme j'ai échappé à
» tous vos traits : ſans cet enchante-
» ment aurois-je pu ſurvivre à tous les
» coups mortels dont vous m'avez aſ-
» ſailli ? Car j'en appelle à votre va-
» leur ; la mienne n'a, ni cherché le
» repos, ni fui le danger. C'eſt moins
» la vie que je vous demande aujour-
» d'hui, que la gloire de vous révéler
» un ſecret important à votre conſer-
» vation, & de rendre invincible la
» plus vaillante nation du monde. Laiſ-
» ſez-moi ſeulement une main libre,
» pour les cérémonies de l'enchante-
» ment dont je veux faire l'épreuve ſur
» moi-même en votre préſence ».

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours qui flattoit en même-tems, & leur caractere belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on

remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée ; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en marmottant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : » regardez mainte-
» nant, ſages Indiens, une preuve in-
» conteſtable de ma bonne foi. Vous
» guerrier qui tenez mon arme tran-
» chante, frappez de toute votre force.
» Loin de ſéparer ma tête de mon corps,
» vous n'entamerez pas ſeulement la
» peau de mon cou ».

A peine il eut prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les ſauvages étonnés reſterent immobiles ; regardant le corps ſanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards ſur eux-mêmes, comme pour ſe reprocher les uns aux autres leur ſtupide crédulité. Cependant admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier, pour ſe dérober aux tourmens en abrégeant ſa mort ; ils accorderent à ſon cadavre les honneurs funébres de leur pays. Si cette hiſtoire n'a pas toute la vérité que ſemble lui aſſurer ſa date, trop récente pour donner du poids à une fiction ; ce

ne ſera qu'un menſonge de plus dans les relations des voyageurs. D'ailleurs il nous faut des contes, pour nous ſoulager de l'hiſtoire.

Les Eſpagnols qui dans toute l'Amérique s'exercerent plus à détruire qu'à bâtir, ne formerent au débouquement du Canal de Bahama que les deux établiſſemens dont on vient de parler. A quatre-vingt lieues de Saint Auguſtin, ſur l'entrée du golfe du Méxique, ils avoient élevé Saint Marc à l'embouchure de la riviere des Appalaches. Mais ce poſte qui pouvoit établir la communication des deux continens du nouveau monde avoit déja perdu le peu d'importance qu'il avoit priſe d'abord, lorſque les Anglois de la Caroline le renverſerent en 1704 & le réduiſirent à rien.

A trente lieues plus loin, étoit la peuplade de Saint Joſeph, moins conſidérable encore que celle de Saint Marc. Jettée ſur une côte plate, expoſée à tous les vents, dans un ſable ſtérile, un pays perdu; c'étoit le lieu du monde, où l'on devoit le moins s'attendre à trouver des hommes. Mais l'avarice eſt ſouvent

trompée par l'ignorance. Des Eſpagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s'établirent en 1696 à la baie de Penſacola, ſur les confins de la Louiſiane, furent du moins plus heureux dans leur choix. Le ſol y étoit ſuſceptible de culture ; ils y avoient même une rade, qui avec plus de profondeur à l'entrée, eût pu paſſer pour bonne, ſi les vers n'y avoient en très-peu de tems percé les meilleurs vaiſſeaux.

Ces cinq établiſſemens diſperſés ſur une étendue où l'on auroit pu fonder un grand royaume, ne contenoient qu'environ trois mille colons, plus pareſſeux & plus pauvres les uns que les autres. Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. Les cuirs qu'ils en vendoient à la Havane & cent cinquante mille piaſtres qu'ils tiroient de cet entrepôt, pour payer leur garniſon, étoient tout le fonds & le prix de leur foible induſtrie. Malgré cette miſere où les laiſſoit la métropole, ils ont tous voulu paſſer à Cuba, quand la Floride a été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763. Cette conquête n'a donc été

qu'un déſert dans toute la rigueur du terme ; mais n'eſt-ce pas un gain que d'avoir perdu des habitans rébelles au travail & mal-intentionnés ?

La Grande Bretagne ſe félicite d'avoir à peupler une province immenſe, dont les limites ont encore été reculées juſqu'au Miſſiſſipi, par la ceſſion que les François ont faite d'une partie de la Louiſiane : ſacrifice foible, ſi l'on n'y conſidere qu'un pays qu'ils ne pouvoient plus garder ; mais irréparable quand on voit que c'eſt peut-être la derniere poſſeſſion qu'ils auroient dû céder. Tout eſt perdu pour la France & l'Eſpagne depuis leur réunion. Voyons comment l'Angleterre va mettre à profit leurs dépouilles.

Elle a partagé ſa nouvelle acquiſition ſur le golfe du Mexique en deux gouvernemens, dont l'un ſe nomme Floride orientale, & l'autre Floride occidentale. Depuis long-tems elle brûloit de s'établir ſur cette partie du continent, pour s'ouvrir une communication libre & facile avec les plus riches colonies de l'Eſpagne. Elle n'y cherchoit autrefois que les avantages d'un commerce interlope. Mais cette utilité

précaire & momentanée ne ſuffiſoit pas, ne convenoit pas même à l'ambition d'une grande puiſſance. Il n'appartient qu'à la culture de faire fleurir les conquêtes d'un peuple induſtrieux. Auſſi les Anglois prodiguent tous les encouragemens à l'exploitation d'un de leurs plus beaux domaines. Le parlement dans la ſeule année 1769 a accordé neuf mille cinq cens cinquante livres ſterlings pour les deux Florides. Dans cette iſle du moins, la mere s'épuiſe pour ſes nouveaux nés ; tandis qu'ailleurs le gouvernement ſuce & tarit à la fois, le lait de la métropole & le ſang des colonies.

Les deux Florides, une partie de la Louiſiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque & par le même traité, ont achevé, de mettre ſous la domination de l'Angleterre l'eſpace immenſe qui s'étend depuis le fleuve Saint Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi quand cette puiſſance n'auroit pas encore la baie d'Hudſon, Terre-neuve, & les autres iſles de l'Amérique ſeptentrionale, elle ne laiſſeroit pas de poſſéder l'empire le plus étendu qui jamais ait été formé ſur la

ſurface du globe. Ce vaſte empire eſt coupé du nord au ſud par une chaîne de hautes montagnes qui, s'éloignant alternativement & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entr'elles & l'océan un riche territoire de cent cinquante, de deux cens, quelquefois de trois cens milles. Au-delà de ces monts Appalaches, eſt un déſert immenſe dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cens lieues ſans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrêmité de ces lieux ſauvages, vont ſe perdre dans la mer du ſud. Si cette conjecture, qui n'eſt pas ſans probabilité, venoit à ſe réaliſer, l'Angleterre embraſſeroit dans ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du nouveau monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle toucheroit pour ainſi dire, à la fois aux quatre parties du globe. De tous ſes ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le nouveau monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes occidentales par la mer pacifique. C'eſt elle qui décou-

vriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'Iſthme ou le détroit qui tient l'Aſie à l'Amérique par l'extrêmité du ſeptentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit peut-être à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains : eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination ; puiſqu'il faut tout perdre, quand on a tout acquis ? Interrogez les Eſpagnols : eſt-on donc ſi puiſſant d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde, quand on regne dans un autre ?

Les Anglois ſeront aſſez heureux de conſerver par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand, dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix ; c'eſt au commerce de ſéconder les conquêtes d'une puiſſance maritime. Jamais la guerre ne valut au vainqueur, des champs plus dociles à l'induſtrie humai-

ne, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit en général ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes ; cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fond ou cette profondeur diminue inſenſiblement, à meſure qu'on avance. Auſſi l'on peut avec le ſecours de la ſonde connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres qui, paroiſſant ſortir de l'océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades, des criques, & des ports ſans nombre pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché ; mais atrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en prévient la récolte ; tandis que ſous une latitude plus ſeptentrionale on en recueille ſur notre continent, & le fruit & la graine ? Quelle eſt la raiſon de ce phénomene ? Avant l'arrivée des

Européens, l'Amériquain du nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croiſſoit une multitude de plantes. Les feuilles dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux euſſent entiérement pourri cette eſpece d'engrais ; & la nature abandonnée à elle-même, entaſſoit ſans ceſſe les uns ſur les autres, les fruits de ſa fécondité. Les plantes enſévelies ſous des feuillages humides qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, ſe ſont accoutumées à une végétation tardive La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiecles, ni l'art de corriger le pli de la nature. Mais ce climat ſi long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

Il a preſque tous les arbres qui ſont naturels aux nôtres. Il en a de propres à lui ſeul ; entr'autres l'érable & le tamarisk.

Le tamarisk eſt un arbriſſeau qui ſe plaît ſur un ſol humide. Auſſi ne s'éloigne-t-il guere de la mer. Ses graines ſont couvertes d'une poudre blanche qu'on diroit de la farine. Ramaſſées à la fin de l'automne & jettées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps viſqueux, qui ſurnage & qu'on écume. Lorſque cette ſubſtance eſt figée, elle eſt communément d'un verd ſale. On la fait fondre une ſeconde fois, pour la purifier ; elle devient alors tranſparente & d'un verd agréable.

Cette matiere mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre, aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'uſage, à meſure que les animaux domeſtiques ſe ſont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le ſuif, qu'elle eſt moins ſujette à fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur déſagréable, elle obtient toujours la préférence, par-tout où l'on peut s'en procurer, ſans la payer trop cher. La propriété d'éclairer eſt la moins précieuſe de ſes qualités. On en compoſe d'excellent ſavon, de bons em-

plâtres pour les bleſſures : on s'en ſert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le Tamarisk ; puiſqu'on l'appelle l'arbre à ſucre.

Elevé par la nature près des ruiſſeaux & dans des lieux humides, cet arbre croît à la hauteur du chêne. On fait dans les mois de Mars, au bas de ſon tronc, une inciſion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau qu'on inſere dans la plaie, reçoit le ſuc qui coule, & le conduit dans un vaſe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante, qu'en une demi-heure, elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. Les uns & les autres n'en fourniſſent que très-peu dans le mois de Mai, où elle diſtille naturellement. La qualité ne vaut pas mieux alors que la quantité. L'arbre ne veut qu'une inciſion, ou deux, au plus. Une plus grande perte l'épuiſe & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eſt un ſuc naturellement miéleux. Pour l'amener à l'état du ſucre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſ-

tance d'un ſirop épais. On la verſe enſuite dans les moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le ſirop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en ſucre roux, preſque tranſparent, aſſez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation altére toujours ſon goût. Ce ſucre ſert au même uſage que celui des cannes; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel eſt le ſucre des ſauvages de nos landes; l'érable eſt le ſucre des ſauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ſes douceurs; elle a par-tout ſes merveilles.

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique ſeptentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier; c'eſt l'oiſeau mouche qui tire ce nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille; ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire. On voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine eſt couleur de roſe, & ſon ven-

tre eſt blanc comme du lait. Du gris bordé d'argent & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate ſur ſon dos, ſes aîles & ſa queue. Le duvet qui regne ſur tout le plumage de cet oiſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fane au moindre attouchement.

Le printems eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid perché au milieu d une branche d'arbre, eſt revêtu en dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diamêtre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a ſouvent tenté d élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre ſemaines au plus.

L'oiſeau mouche ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les Abeilles. Quelquefois il ſe plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement ſemblable à celui d'un rouet à filer. Lorſqu'il eſt las, il ſe repoſe ſur un arbre, ou ſur un pieu voiſin: il y reſte quelques

minutes & revole aux fleurs. Malgré ſa foibleſſe, il ne paroît pas méfiant. Les hommes peuvent s'approcher de lui, juſqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être ſi petit fût ſi méchant, colere & querelleur ? On voit ſouvent ces oiſeaux ſe livrer une guerre acharnée & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec ſont ſi vifs & ſi redoublés, que l'œil ne peut les ſuivre. Leurs aîles battent & s'agitent avec tant de vîteſſe, qu'on les croiroit perchés en l'air, comme s'ils voloient, ſans ſortir de leur place. Lorſqu'ils ſe pourſuivent, on diroit une fléche qui part d'un bras nerveux. On les entend plus qu'on ne les voit : ils pouſſent un cri ſemblable à celui du moineau.

L'impatience eſt l'ame de ces petits oiſeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & ſans ſuc, ils lui arrachent toutes ſes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit ſur la fin de l'été, des milliers de fleurs que la rage des oiſeaux mouche, a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reſſentiment ne ſoit pas une ſorte de faim,

plutôt qu'un inſtinct deſtructeur ſans beſoin. Tant de beauté ſe joindroit-elle à tant de cruauté ?

L'Amérique ſeptentrionale étoit autrefois dévorée d'inſectes, comme tous les pays couverts de bois & d'eau. Aucune de ces eſpeces n'étoit utile à l'homme. Une ſeule aujourd'hui ſert à ſes beſoins. C'eſt l'Abeille. Mais on croit qu'elle a été tranſportée de l'ancien monde au nouveau. Les ſauvages l'appellent mouche Angloiſe ; on ne la trouve qu'au voiſinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les Abeilles errer dans les forêts en nombreux eſſaims ſous le nouvel hémiſphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens uſages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient de jour en jour, une branche conſidérable du commerce.

L'Abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les ſauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpece vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La do-

meſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La premiere conquête de l'homme, eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, chaque individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſi-tôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la premiere fois ſur la terre. Ce loiſir fut le pere des arts qui conſolerent peut-être le genre-humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut ſans doute une invention des ſociétés.

Peut-êrre n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine? Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de haſards. Car enfin on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des ſociétés & des empires avancés, même juſqu'aux arts de luxe; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus diſpoſés, par leur foibleſſe ou leur inſtinct, à re-

cevoir le joug de l'homme, qu'ils ne le ſont parmi nous. On a vu même des pays du nouveau monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme, vers l'état de perfection & de ſociété auquel ils étoient appellés par la nature ; c'eſt qu'ils vivoient ſans maître. L'homme ne les avoit pas aſſujettis à ſa voix menaçante, à ſon coup d'œil terrible, à ſa main toujours prête à frapper. Il étoit eſclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Car l'homme a été guerrier avant l'uſage de la cavalerie ; & la guerre a peut-être fait la ſociété, qui ne ſe reſſent que trop de ſon origine.

Mais l'Arabe, dira-t-on, ne marche jamais ſans chameaux ; le Tartare boit le ſang du cheval qui le porte ; les Lapons vivent de la chair & du lait des rennes ; les Kamſchadales ſe font traîner par des chiens. Tous ces animaux ont donc été ſoumis avant leurs maîtres.

Eh ! ne voit-on pas que ces peuplades, quoiqu'errantes, ſont dans un état de ſociété plus avancé, mais moins indépendant que celui des ſauvages de l'Amérique ? Quand on parle ici de ſociétés,

policées, il ne s'agit point des peuples paſteurs, dont les troupeaux ne peuvent pas même être comptés au rang des animaux domeſtiques. La culture a pu commencer ſans le ſecours du cheval & du bœuf, ſur-tout dans les pays féconds où la terre ne demandoit pour nourrir ſes habitans que le plus léger ſarclage, & non de profonds ſillons. Mais l'homme au contraire qui fut long-tems chargé tout ſeul des peines du labourage, n'aſſujettit guere ſa tête & ſon bras à des travaux réguliers, qu'après que le feu de la guerre eut incendié les bois qui lui donnoient des fruits ; qu'après que le fer eut fait des eſclaves pour ſervir des tyrans. Le Roi de la nature connut donc la ſervitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération eſt trop compliquée pour qu'il ſoit aiſé de découvrir dans quel ordre & comment ils ſont nés les uns des autres ; l'Amérique n'avoit point encore aſſocié les animaux aux hommes. Pour les travaux de la culture, lorſque les Européens y tranſporterent ſur des vaiſſeaux pluſieurs de nos eſpeces domeſtiques,

elles s'y ſont prodigieuſement multipliées ; mais à l'exception du porc, dont toute la perfection conſiſte à s'engraiſſer, elles ont beaucoup perdu de la force & de la groſſeur qu'elles avoient dans le ſéjour naturel de leur origine. Les bœufs, les chevaux & les brebis, ont dégénéré dans les colonies ſeptentrionales de l'Angleterre ; quoique les eſpeces en euſſent été choiſies avec ſoin & précaution. A la quatrieme génération la plupart n'ont preſque rien conſervé de la vertu, ni des qualités originelles de leur race.

C'eſt ſans doute le climat, c'eſt la nature de l'air & du ſol qui s'oppoſe au ſuccès de leur tranſplantation. Ces animaux furent d'abord, ainſi que les hommes, ſujets à des maladies épidémiques qui les ravagerent à leur arrivée. Si la contagion ne les entame pas comme l'eſpece humaine, à la racine même de la génération ; pluſieurs eſpeces du moins eurent beaucoup de peine à ſe reproduire. A chaque génération, elles s'abâtardirent ; & tel que les plantes d'Amérique tranſportées en Europe, le bétail de l'Europe s'eſt dégradé continuellement en Amérique. C'eſt la loi

des climats qui veut que chaque peuple, chaque eſpece vivante ou végétante, croiſſe & meure dans ſon pays natal. L'amour de la patrie eſt commandé par la nature à tous les hommes, ſous peine de la vie. L'hiſtoire des émigrations n'eſt que l'hiſtoire des guerres, du bouleverſement & de la deſtruction.

Cependant il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre l'expatriation des animaux & des plantes. Lorſque les Anglois aborderent dans l'Amérique ſeptentrionale, les naturels épars de ces contrées ſolitaires, ne cultivoient qu'à regret un peu de mays. Les Européens ajouterent à cette culture qui fut prodigieuſement augmentée, tous les grains, tous les légumes de leur propre continent. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent avec les iſles méridionales de l'Amérique un commerce qui ſuffiſoit à leurs beſoins, alors extrêmement bornés. La métropole voyant qu'il ne réſultoit rien pour ſa proſpérité, de cette communication; qu'au lieu de rendre ſes colonies

tributaires de ſon luxe & de ſon induſtrie, elle les auroit bientôt pour rivales dans tous les marchés des ſalaiſons & des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fuſſent plus utiles. Elle ne manquoit pas de motifs & de moyens ; l'occaſion vint de les mettre en œuvre.

La Suéde étoit en poſſeſſion de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray & du goudron, dont ils avoient beſoin pour leurs armemens. En 1703 cette puiſſance méconnut ſes vrais intérêts, au point de plier & de réduire ſous un privilége excluſif cette importante branche de ſon commerce. Une augmentation de prix, ſubite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea par des primes conſidérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produiſirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre ſanglante qui déſoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la-fois la métropole & les colonies de l'attention que méritoit cette

révolution naiſſante dans le commerce. Les nations du nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occaſionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuiſſance, crurent pouvoir impunément aſſujettir les munitions de la marine, à toutes les clauſes & les reſtrictions qui devoient en hauſſer le prix. Ce fut un ſyſtême de convention entr'elles qui devint public en 1718 ; tems où toutes les puiſſances maritimes ſoupiroient encore des bleſſures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue ſi odieuſe réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau monde des hommes aſſez éloquens, pour perſuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à ſeconder les vues de la mere patrie ; aſſez éclairés pour diriger les premiers travaux à de grands réſultats, ſans les faire paſſer par ces minces eſſais qui éteignent ſubitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures aborderent dans les ports de la grande Bretagne avec tant de profuſion,

qu'on fut en état d'en vendre aux pays voiſins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier eſſor de proſpérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ſes colonies ſur celles qui venoient de la mer Baltique, ſembloit lui promettre une préférence conſtante. Il crut pouvoir ſupprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ſes calculs la différence du fret qui étoit toute en faveur de ſes rivaux. L'interruption totale qui ſurvint dans cette veine de commerce, l'avertit de ſon erreur. Il reprit en 1729 le ſyſtême des gratifications Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles ſuffirent pour aſſurer en Angleterre au débit des munitions d'Amérique, la plus grande ſupériorité ſur celles du nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Anglois en exportoient en Eſpagne, en Portugal, dans la méditerranée, où ces matériaux étoient employés

employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas en retour, aſſez de marchandiſes pour completter leur cargaiſon, les Hamburgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de freter les vaiſſeaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit conſidérablement augmenté la marine Britannique. Le parlement inſtruit de ce ſuccès, ſe hâta de décharger en 1722 les bois que le nouveau monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Ruſſie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut ſuivie d'une gratification, qui comprenant en général tous les bois, portoit ſpécialement ſur les bois deſtinés à la conſtruction des vaiſſeaux. Un avantage ſi conſidérable en lui-même eût encore augmenté, ſi les colonies avoient conſtruit chez elles des bâtimens propres à voiturer des matieres d'un ſi grand encombrement ; s'il s'étoit formé des chantiers qui euſſent fourni des cargaiſons entieres ; ſur-tout ſi l'on avoit

aboli l'uſage de brûler au printems les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuſe détruira toujours les jeunes arbres qui commençoient à ſe développer. Il n'en reſtera que de vieux, trop mûrs pour la conſtruction. Perſonne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvénient peut avoir pluſieurs cauſes; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il eſt facile d'y remédier. Avec les bois & les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles & les agrêts, par la culture du chanvre & du lin.

Les proteſtans François, qui chaſſés de leur patrie par un roi conquérant tombé dans le bigotiſme, avoient apporté partout l'induſtrie & l'activité de leur nation à ſes ennemis, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres ſouverainement importantes pour une puiſſance maritime. L'Ecoſſe & l'Irlande cultiverent avec quelques ſuccès, & le lin, & le chanvre. Cependant les manufactures nationales tiroient principalement l'un & l'autre de la

Ruſſie. On imagina, pour mettre fin à cette importation étrangere, d'accorder ſix livres ſterlings de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique ſeptentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, éteignit cette amorce aux yeux des colons. Enfin elle a pris; & le produit des lins & des chanvres qu'ils cultivent, retient dans la grande Bretagne une partie conſidérable des deux millons ſterlings que l'achat des toiles étrangeres, en faiſoit ſortir chaque année. Peut-être ira-t-il juſqu'à ſuffire à la conſommation nationale; juſqu'à ſupplanter même les autres nations dans tous les marchés. Un ſol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas beſoin d'engrais, qui eſt traverſé par des rivieres navigables, & qui peut être travaillé par des eſclaves: quel fondement pour les plus vaſtes eſpérances! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine; faut-il ajouter le fer? Le nord du nouveau monde en offre, pour la conquête de l'or & de l'argent qui coulent au midi.

Ce premier métal ſi néceſſaire à l'homme, étoit ignoré des Amériquains, lorſque les Européens leur en apprirent le

plus funeſte uſage ; celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent long-tems les mines de fer que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce rameau de richeſſes, en le chargeant de droits énormes. Cette impoſition équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, ſoutenus des propriétaires des bois taillis qui devoient ſervir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les ſophiſmes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient ſoutenir. Enfin le gouvernement honteux de payer à l'Eſpagne, à la Norwege & à la Baltique, un tribut annuel de quatre cens mille livres ſterlings, décida en 1750 que le fer des colonies ſeptentrionales entreroit exempt de toute impoſition, dans les trois royaumes. Le mineray de l'Amérique eſt ſi abondant, ſi utile à tant d'uſages, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſpérent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes orientales, à tous les pays de l'univers où

l'intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagere-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promet de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffira qu'à l'aide de ſes colonies, elle puiſſe ſe tirer de la dépendance où les nations Européennes du nord l'avoient juſqu'à préſent tenue pour la conſtruction de ſes armemens. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ſes opérations par le refus de ces matériaux. Rien ne ſuſpendra déſormais ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul peut lui aſſurer l'empire du nouveau monde.

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine, libre, indépendante, & ſupérieure à toutes les marines, l'Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette eſpece de conquête qu'elle a faite en Amérique, moins par ſes armes que par ſon induſtrie. Elle a favoriſé la culture du riz, de l'indigo, du tabac, par des encouragemens que le plus grand ſuccès a promptement récompenſés. A meſure que ces établiſſemens par leur pente

naturelle ſe ſont avancés du nord au ſud, les projets & les entrepriſes ſe ſont multipliés, convenablement à la nature du ſol. On a demandé aux climats chauds ou tempérés, les productions qu'ils devoient rendre aux ſoins de la culture. Le vin ſeul ſembloit manquer au nouvel hémiſphere; les Anglois qui n'ont point de vin en Europe, ont voulu s'en procurer en Amérique.

On trouve ſur le continent immenſe que ce peuple ſeul occupe, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages qui produiſent des raiſins dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût fort âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée, & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôtoient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plan d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuſes. Le ſuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conſerver dans

un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois qui attirent & font ſéjourner les brouillards humides & brûlans ; les ſaiſons étoient trop inconſtantes ; les inſectes trop multipliés autour des forêts, pour laiſſer éclorre & proſpérer une culture ſi chere à la nation Angloiſe, à tous les peuples qui ne la poſſédent point. Un jour viendra peut-être, mais après des ſiecles, où ſes colonies lui fourniront une boiſſon qu'elle envie & qu'elle achete à la France, avec le ſecret dépit d'enrichir une rivale qu'elle brûle de dépouiller. Ce deſir eſt cruel. L'Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux d'atteindre à la proſpérité qu'elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd'hui dans les quatre parties du monde, vient s'offrir à ſon émulation : c'eſt la ſoie, ouvrage de ce ver rampant qui vêtit l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans ſon ſein ; c'eſt la ſoie double prodige de la nature & de l'art.

Cette riche matiere coûte à la grande Bretagne une exportation annuelle d'argent très-conſidérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l'envie de

tirer ſes ſoies de la Caroline, qui par la douceur de ſon climat & l'abondance de ſes mûriers, ſembloit favorable à cette production. Des eſſais que haſarda le gouvernement en attirant des Vaudois à cette colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit oſé l'eſpérer. Cependant les progrès de cette branche d'induſtrie ſont reſtés au deſſous d'une ſi riante promeſſe. On en a rejetté la faute ſur les habitans de la colonie, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte & ſûre, ont négligé d'avoir des negreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfans à élever des vers à ſoie; occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge les plus robuſtes. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphere dans un pays inculte & ſauvage, donneroient leurs premiers ſoins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des beſtiaux, aux travaux de premier beſoin. C'eſt la marche naturelle & conſtante des états bien gouvernés. De l'agriculture, baſe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe qui nourriſſent le commerce enfant de l'induſtrie, pere de la richeſſe. Le mo-

ment eſt venu peut-être où les Anglois peuvent occuper des colonies entieres à la culture de la ſoie. C'eſt du moins l'opinion nationale. Le parlement arrêta le 18 avril 1769, que pour toutes les ſoies crues qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les ſept années ſuivantes une gratification de vingt pour cent, & pendant ſept années encore une gratification de quinze pour cent. Si cet encouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas ſans doute à l'appliquer à la culture des cotonniers & des oliviers, que le ciel & le ſol des colonies Angloiſes ſemblent ſolliciter. L'Europe & l'Aſie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puiſſent être heureuſement tranſplantées & cultivées dans le vaſte continent de l'Amérique ſeptentrionale, lorſque la population y aura fourni des bras à proportion de l'étendue & de la fertilité d'un ſi riche domaine. C'eſt aujourd'hui le grand objet de la métropole que de peupler ſes colonies.

Ce furent les Anglois, qui perſécutés

dans leur iſle pour leurs opinions civiles & religieuſes, aborderent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage. Bientôt l'intolérance & le deſpotiſme qui peſoient ſur les autres contrées de l'Europe. pouſſerent de nouvelles victimes ſur cette plage inculte, qui dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans, en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de frais une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empreſſement ſi vif s'eſt ſoutenu, ſur-tout en Allemagne, où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre.

Tandis que la tyrannie & la perſécution, déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe peuploit de trois ſortes d'habitans. Les hommes libres forment la premiere claſſe. C'eſt la plus nombreuſe ; mais juſqu'à préſent, elle a dégénéré d'une maniere viſible. Tous les créoles, quoi-

qu'habitués au climat dès le berceau, n'y ſont pas auſſi robuſtes au travail, auſſi forts à la guerre que les Européens; ſoit que l'éducation ne les y ait pas préparés, ou que la nature les ait amollis. Sous ce ciel étranger, l'eſprit s'eſt énervé comme le corps. Vif & pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement; mais ne réſiſte pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poëte, un habile mathématicien, un homme de génie dans un ſeul art, ou une ſeule ſcience. Ils ont preſque tous de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien en arriere, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on que leur population y eſt peu nombreuſe, auprès de celle de l'Europe entiere; qu'on y manque de ſecours, de maîtres, de modeles, d'inſtrumens, d'émulation, dans les arts & dans les ſciences; que l'éducation y eſt trop négligée ou trop mal ſecondée. Mais obſervez qu'à proportion, on y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aiſée & libre;

plus de loiſir & de moyens pour ſuivre ſon talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'inſtitution même de la jeuneſſe, eſt ſouvent contraire au progrès & au développement de la raiſon & des talens. Eſt-il poſſible que parmi les créoles élevés parmi nous, & qui tous ou preſque tous ont de l'eſprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carriere; que parmi ceux qui ſont reſtés dans leur pays, aucun ne ſe ſoit diſtingué par une certaine ſupériorité dans les talens qui menent à la renommée? La nature les a-t-elle punis d'avoir paſſé l'océan? Eſt-ce une race qui s'eſt abâtardie à jamais en ſe tranſplantant, ſe croiſſant, ſe mêlant? Le tems ne pourra-t-il pas la naturaliſer avec le climat? Gardons-nous de prononcer ſur l'avenir avant une expérience de pluſieurs ſiecles. Attendons qu'un concours, une maſſe, un foyer de lumieres, ait éclairé, civiliſé ce nouvel hémiſphere. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'inſurmontable pente du climat vers les plaiſirs énervans de la molleſſe & de la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique eſt favorable au génie, aux arts créateurs de la paix & de la ſociété. Un

nouvel Olympe, une Arcadie, une Athenes, une Grece nouvelle, enfantera peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne des Homeres, des Théocrites, & ſur-tout des Anacréons. Peut-être s'élevera-t-il un autre Newton dans la nouvelle Bretagne? C'eſt de l'Amérique Angloiſe, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des ſciences, ſi elles doivent éclorre enfin ſous un ciel ſi long-tems nébuleux. Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du midi vers le nord, on verra dans le nouveau, le nord éclairer le midi. Laiſſez les Anglois défricher le terrein, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature; un nouvel univers ſortira de leurs mains pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Mais qu'il prennent donc des meſures conformes à ce noble deſſein; & qu'ils cherchent par des voies juſtes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'ils n'ont pas fait encore.

La ſeconde claſſe de leurs colons eſt compoſée de malheureux expatriés qui n'avoient pas même de quoi payer leur

paſſage d'Europe en Amérique. On les ſéduit, on les embarque. A leur arrivérrivée, les habitans viennent à bord du vaiſſeau qui les a tranſportés. On livre les enfans au deſſous de cinq ans, à ceux qui s'offrent de les élever ; mais à condition qu'ils en ſeront ſervis par reconnoiſſance juſqu'à l'âge de vingt & un ans. C'eſt à la même condition qu'on paye un demi paſſage pour les enfans qui ſont entre cinq & dix ans. Le paſſage, dont le prix varie en raiſon de la longueur & des frais de la traverſée, ſe paye entier pour les enfans de dix à quinze ans, qu'on prend toujours à la même condition. Les hommes au deſſus de vingt & un ans, s'engagent eux-mêmes pour un tems dont ils conviennent avec ceux qui veulent les libérer de leur paſſage. Cet engagement eſt de trois, quatre, ou cinq ans de ſervice, ſuivant leur âge, leur force & leur induſtrie. Avant l'embarquement, le pere, la mere, & leurs enfans au deſſus de dix ans, ſont réciproquement caution du prix de leur paſſage envers celui qui en avance les frais. Si l'un des engagés vient à périr dans la traverſée, ou qu'en

arrivant en Amérique il n'y trouve pas de libérateur, les autres ſont tenus de payer ſa dette.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit & qu'on le rattrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble, mais ce n'eſt que pour le tems de ſon premier engagement. Du reſte ce ſervice, cette vente n'ont rien d'ignominieux. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. On donne aux affranchis un habit neuf avec un cheval, ſi ce ſont des hommes; ou un préſent équivalent, ſi ce ſont des femmes.

Mais de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la

Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du nouveau monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Les indigens ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglement ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Roterdam. Ceux-ci ſoudoyés eux-mêmes par le gouvernement Anglois ou par des compagnies chargées de recruter les colonies, payent une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent, de s'y refuſer. Les Anglois forment des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec un but plus utile & plus humain, mais par les mêmes artifices. L'illuſion ſe perpétue en Allemagne par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui l'a forgé.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait adopter ces chimeres de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à l'eſpérance d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le deſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pouſſer à la déſertion par la défenſe même. Il faudroit les attacher par des ſoulagemens & des eſpérances: on les empriſonne, on les garotte; on empêche l'homme né libre d'aller reſpirer où le ciel & la terre lui donneront un aſyle. On aime mieux l'étouffer dans ſon berceau, que de le laiſſer vivre loin d'une cabane ſans toit & ſans pain. On ne veut pas même lui donner le choix de ſon tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix; peuples où ſont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui ſe machinent contre leur liberté ? Faut-il leur dire que par le complot le plus odieux, quelques puiſſances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute reſſource au déſeſpoir ? Depuis deux ſiecles tous les princes de l'Europe fabriquoient entr'eux dans les ténebres du cabinet, cette longue & péſante chaîne dont les peuples ſe ſentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit des anneaux d'airain à ce filet artificieuſement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les ſujets plus ſoumis, en ſubſtituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats ſe fortifioient également dans leur tyrannie par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la miſere à des ſujets puſillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition, ils ne ſe liguoient ou ne s'allioient que pour appéſantir la ſervitude. Soit qu'ils vouluſſent ſouffler la guerre ou conſerver la paix, ils étoient aſſurés de tourner au

profit de leur autorité, l'agrandiſſement ou l'affoibliſſement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuiſoient toutes les autres pour la recouvrer ou s'en dédommager. Sils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils en prenoient au dehors, étoit au dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, ſoit de la guerre, ſoit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités, & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations; comme ſi l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les aſſujettir les unes par les autres au deſpotiſme qu'ils avoient ſu leur façonner de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémiſſez tous, plus ou moins ſourdement, de votre condition; ceux qui ne vous ont jamais aimés, en ſont venus à ne vous plus craindre. Une ſeule porte vous reſtoit dans l'extrémité de l'oppreſſion; on vous l'a fermée: c'eſt celle de l'évaſion & de l'émigration.

Des princes ſont convenus entr'eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui la plupart enrôlés par force

ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non-ſeulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de réfuge nulle part; mais indiſtinctement tous leurs ſujets, quel que ſoit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainſi vous tous, malheureux payſans, qui ne trouvez ni ſubſiſtance ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les tribulations de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous la terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié; vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés; errez dans l'abandon & mourez de chagrin. Vous-mêmes, qui ſervez d'inſtrument au deſpotiſme, ſoyez-en auſſi la victime: officiers ſans fortune & ſans récompenſe, ruinés par une guerre malheureuſe, déſeſpérés par une réforme

qui vous prive de votre unique reſſource, vous avez vous-mêmes élevé ces barrieres de fer qui vous ôtent la liberté de vendre votre ſang, à qui voudroit le payer. Oſez gémir; vos cris ſeront répouſſés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés, à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Peut-être juſqu'ici ne plaignez-vous, ni la condition de vos ſoldats, ni celle des négres; c'eſt preſque la vôtre aujourd'hui; vous êtes nés, comme eux, eſclaves pour la vie. Vous encore à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs; qui oſez penſer d'après la vérité, parler d'après votre penſée, hâtez-vous d'étouffer la vérité, la nature, l'humanité dans votre ame; applaudiſſez à tous les attentats contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de la fortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par

un traité, ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer : *Voi ch'entrate, laſciate omai ogni ſperanza; vous qui paſſez ici, perdez toute eſpérance.*

Quoi ! ne reſte-il pas un aſyle même audelà des mers ? L'Angleterre n'ouvrira-t-elle pas ſes colonies aux malheureux qui préféreront volontairement ſa domination, au joug inſupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées ? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme la troiſieme claſſe de ſa population en Amérique ? Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, ſes colonies ſeptentrionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux iſles. Mais ils ont auſſi beaucoup plus à ſouffrir d'un climat où ils riſquent même de perdre les membres, lorſqu'on n'a pas la précaution de les y accoutumer inſenſible-

ment, en les dépoſant dans les provinces méridionales, avant de les fixer dans les pays ſeptentrionaux : heureux encore quand une prompte mort les délivre du fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle. Des ſectaires humains; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté que rien ne peut acheter; mais ils ont été long-tems retenus par une loi d'état qui ordonnoit d'aſſigner aux affranchis un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Diſons plutôt : l'habitude commode d'être ſervi par des eſclaves ; ce penchant à la domination, juſtifié par les douceurs dont on prétend alléger leur ſervitude; l'opinion où l'on ſe plaît à reſter qu'ils ne ſe plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce ſont là les ſophiſmes de l'amour propre, pour appaiſer les cris de la conſcience. La plupart des hommes ne ſont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature ſemble avoir formés juſtes & bons, il en eſt peu qui aient aſſez de déſintéreſſement, de courage, de

grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque ſacrifice.

Cependant les Quakers viennent de donner un exemple qui doit faire époque dans l'hiſtoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces aſſemblées où tout fidele qui ſe croît mû par l'impulſion de l'eſprit ſaint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là ſans doute étoit inſpiré), s'eſt levé & a dit : » Il eſt tems de nous accorder avec » nous-mêmes. Juſques à quand au- » rons-nous deux conſciences, deux « meſures, deux balances ; l'une en » notre faveur, l'autre à la ruine du » prochain ; toutes deux également » fauſſes ? Eſt-ce à nous, mes freres, » de nous plaindre en ce moment que » le parlement d'Angleterre veut nous » aſſervir, nous impoſer le joug du ſu- » jet, ſans nous laiſſer le droit du ci- » toyen ; tandis que depuis un ſiecle » nous faiſons tranquillement l'œuvre » de la tyrannie, en tenant dans les » fers du plus dur eſclavage, des hom- » mes qui ſont nos égaux & nos freres ? » Que nous ont fait ces malheureux que » la nature avoit ſéparés de nous par » des barrieres ſi redoutables, & que

» notre

» notre avarice eſt allé chercher au
» travers des naufrages, juſques dans
» leurs ſables brûlans, ou leurs ſombres
» forêts, au milieu des tigres ? Quel
» étoit leur crime pour être arrachés
» d'une terre qui les nourriſſoit ſans
» travail, & tranſplantés par nous ſur
» une terre où ils meurent dans les la-
» beurs de la ſervitude. Quelle famille as-
» tu donc créée, Pere céleſte, où les
» aînés, après avoir ravi les biens de
» leurs freres, veulent encore les forcer,
» la verge à la main, d'engraiſſer du
» ſang de leurs veines, de la ſueur de
» leur front, ce même héritage dont
» on les a dépouillés ? Race déplorable,
» que nous abrutiſſons, pour la tyran-
» niſer ; en qui nous étouffons toutes
» les facultés de l'ame, pour accabler
» ſes bras & ſon corps de fardeaux ; en
» qui nous effaçons, l'image de la di-
» vinité, & l'empreinte de l'humanité :
» race mutilée & déshonorée, dans ſa
» raiſon comme dans ſes membres. Et
» nous ſommes chrétiens, & nous ſom-
» mes Anglois ? Peuple favoriſé du ciel,
» & reſpecté ſur les mers ; quoi, tu
» veux être libre & tyran tout à la fois ?

» Non, mes freres, affranchiſſons ces
» miſérables victimes de notre orgueil ;
» rendons aux negres la liberté que
» l'homme ne doit jamais ôter à l'hom-
» me. Puiſſent à notre exemple, toutes
» les ſociétés chrétiennes, réparer une
» injuſtice cimentée par deux ſiecles
» de crimes & de brigandages ! Puiſ-
» ſent enfin des hommes trop long-
» tems avilis, élever au ciel des bras
» libres de chaînes, & des yeux baignés
» des pleurs de la reconnoiſſance ! Hé-
» las ! ces malheureux n'ont connu juſ-
» qu'ici que les larmes du déſeſpoir ! »

Ce diſcours réveilla les remords ; & les eſclaves furent libres dans la Penſilvanie. Une révolution ſi frappante devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un ſemblable héroïſme de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les vices du luxe, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions ; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de liberté pour les

peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas ſur les peuples ſauvages de la zone torride ?

Sans parler de la population des noirs, dont le nombre n'eſt guere au deſſous de trois cens mille, on comptoit en 1751 un million d'habitans dans les poſſeſſions Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale. Les calculs les moins exagérés, les plus exacts font monter en 1768 cette population à deux millions. Une multiplication ſi rapide doit avoir deux ſources. La premiere eſt cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzburgeois qui fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les ving-cinq ans. Cette vérité demande un développement, pour être ſentie.

Le peuple s'accroît par-tout en raiſon du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités

qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier de bonne heure. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur tout dans les plus grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſéde. La concurrence

qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein vaſte & inculte s'y donne, ou pour rien ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve en peu de tems un eſpace qui pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira longtems ſa poſtérité. Ainſi les habitans du nouveau monde, ſollicités d'ailleurs par le climat, ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il ſe fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique ; & ſi l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémiſphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître, on trouvera qu'avant deux ſiecles, les colonies ſeptentrionales de l'Angleterre auront une population immenſe, à moins que la métropole n'y mette des

entraves qui en rallentiront les progrès naturels.

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains, robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces Créoles ſont plus vifs & plutôt formés que les Européens; mais ils vivent auſſi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la biere, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement qui eſt toujoûrs fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités; il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, alterent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables; elles ont ces vertus qui

perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe qui traîne la miſere à ſa ſuite; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire, moins actif, mais plus ſatisfaiſant que le deſir de nuire qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt ni aſſez iſolé pour l'indifférence, ni aſſez voiſin pour la haine. On ſe rapproche, on ſe raſſemble; on mene enfin dans les colo-

nies cette vie champêtre qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouiſſances recherchées dont l'apprêt & les frais uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté; mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux pour qui ſait le goûter & mépriſer les autres; c'eſt-là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique ſeptentrionale: c'eſt dans les bois de la Floride & de la Virginie, c'eſt dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute ſa vie, ce qu'on aima pour la premiere fois; l'innocence & la vertu qui ne laiſſe jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies, tantôt éparſes, des familles de diverſes contrées de l'Europe.

Ces colons en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation, par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentimens, ils couvent des germes de diſſention qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre dépend tout entier du régime des gouvernemens.

La politique reſſemble pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, comme les enfans du bas âge, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent être menés par la douceur, & reprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des évé-

nemens & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſſante, le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumieres. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur ayent appris à ſe conduire par leurs intérets.

Les peuples policés ſemblables aux adoleſcens, plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur premiere inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre, ſans conſulter ſon pere : un prince au contraire, ne doit rien établir, ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon pere, ſouvent ne hazarde que ſon propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la regle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques,

ni la contrarier ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité, que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas, ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſçu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence par les ſuccès heureux de ſon gouvernement : l'autre aura peut-être empiré des malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale eſt la regle du gouvernement ; c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner comme les opinions. Mais quelle eſt la regle des opinions, chez les peuples

éclairés ; l'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événemens & des ſituations ; l'opinion publique & la force du gouvernement ſuivent ces différentes modifications. Delà toutes les formes du gouvernement que les Anglois, libres & penſeurs, ont établis dans l'Amérique ſeptentrionale.

Le gouvernement de la nouvelle Ecoſſe, d'une province de la nouvelle Angleterre, de la nouvelle York, du nouveau Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé royal, parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole ; un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays qui ſont ſes membres ; un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées, donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force

de loi, juſqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La ſeconde eſpece de gouvernement établi dans les colonies, eſt connu ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la nation Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées, un courtiſan avide, actif, accrédité n'avoit pas de peine à obtenir dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoit à un ſeigneur le droit de régner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd'hui le Maryland & la Penſilvanie ſont les ſeules aſſervies à cette forme ſinguliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Penſilvanie même, le gouverneur nommé par la maiſon propriétaire & confirmé par la couronne, n'eſt point appuyé

d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſieme régime que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la nouvelle Angleterre, il ne ſubſiſte plus que dans Connecticut, & dans l'iſle de Rhodes. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens éliſent, dépoſent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, ſans qu'elles ayent beſoin de l'approbation du monarque, ſans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquiſition de la Floride, a fait naître une légiſlation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande Bretagne. On a mis ou laiſſé ces provinces ſous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors abſolue. Sans avoir le droit de s'aſſembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulſion de la cour de Londres.

Cette diverſité de gouvernemens n'eſt pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une légiſlation raiſonnée, uniforme & réguliere. C'eſt le hazard, le climat, ce ſont les préjugés du tems & des fondateurs qui ont enfanté cette diverſité bizarre de conſtitutions. Ce n'eſt pas à des hommes jettés par la fortune ſur des plages déſertes qu'il appartient de former une légiſlation.

Toute légiſlation doit aſpirer par ſa nature au bonheur d'une ſociété. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire le ciel & le ſol, eſt la premiere regle du légiſlateur. Ses reſſources lui dictent ſes devoirs. C'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter, avant de rien ſtatuer. Une peuplade jettée ſur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture, ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par le cours d'un grand fleuve, bien avant dans les terres ; un légiſlateur

doit prévoir, & leur genre & leur degré de fécondité ; les relations que la colonie aura, ſoit au dedans du pays, ſoit au dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt ſur-tout dans la diſtribution de la propriété qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-a-dire à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille ; en diſtribuer du ſurplus à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour le mettre en valeur ; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues dont la colonie peut avec le tems groſſir & s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante eſt la ſubſiſtance & la population ; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive, ou défenſive ; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs & les moins diſputés ; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables &

proportionnées avec la conſiſtance que donne à la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources ; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au dedans, & de paix au dehors ; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable ; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité : ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat, ouvrira d'abord une large porte à la population par la facilité des mariages qui dépendent de l'aiſance à ſubſiſter. La ſainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclorre les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les phantômes. Mais

quand on établit un peuple déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne pullulent & ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un légiſlateur ne devroit jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe, c'eſt-à-dire des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enſeigner le bien que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu que l'on ſeme dans l'enfance des générations déja viciées, ſont étouffés dans l'adoleſcence & la jeuneſſe par le débordement & la contagion des vices, qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde, ſans y contracter tous les engagemens & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carriere ;

ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entiérement oppoſée à leurs principes ; des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la premiere génération peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu pour le travail. Les beſoins de la vie écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & ſujette à l'inſtabilité des hypotheſes qui ſe varient & compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultrivatrice ou commercante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuivent l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercénaires, c'eſt à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſés. Envain quelques écrivains modernes ont voulu par des ſophiſmes établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais, par-tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix, & le riche fera toujours la loi dans ce marché trop inégal. Delà vient le ſyſtême des contre-forces, établi chez tant de nation. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété qu'il regardoit comme ſacrée; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été preſque toujours mal aſſiſes, parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la ſociété. C'eſt donc à la répartition des terres qu'un légiſlateur

donnera la plus grande attention. Plus cette diſtribution ſera ſagement économiſée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conſerver la propriété, ſeront ſimples, uniformes & préciſes.

Les colonies Angloiſes ſe reſſentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne conſtitution de leur métropole. Comme le gouvernement actuel n'eſt qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conſervé beaucoup d'uſages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'eſclavage, ſont plus ſenſibles encore par leur contraſte avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laiſſoient beaucoup de droits à la nobleſſe, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent ou mitigent ces droits féodaux. Delà tant de loix d'exception pour une loix de principe, tant de loix interprétatives pour une loi fondamentale, tant de loix nouvelles qui combattent avec les loix anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande Bretagne. Les hommes les

plus ſages de cette nation éclairée ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui ſont ſurvenus de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglement adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ontgroſſi le fatras obſcur, de toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems, & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange a réſulté le cahos le plus difficile à débrouiller, un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconſultes qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très peu de tems, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété, mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits.

eſt venu le fléau de la finance qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

A la naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer de prix. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpeces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. On prétexta l'embarras que cauſoit cette exportation continuelle, pour imaginer la création d'un papier monnoie. Cette innovation fut d'autant plus dangereuſe, que loin de tendre à faciliter les opérations du commerce, elle n'étoit inſpirée que par les beſoins du gouvernement. Les différentes provinces d'Amérique avoient formé des projets, & des engagemens au deſſus de leurs facultés. Elles crurent ſuppléer à l'argent par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes. Mais avant que les impôts euſſent produit cet effet, il ſurvint de nouveaux beſoins qui exigerent de nouveaûx emprunts. Les dettes

s'accumulerent, & les taxes ne ſuffirent plus. Enfin la ſomme des billets d'état groſſit au point, qu'ils perdoient dix, vingt, cinquante, & même quatre-vingt pour cent, à proportion que les engagemens l'emportoient ſur les reſſources de chaque colonie. On obligeoit cependant tous les créanciers à prendre ces billets pour leur entiere valeur. Cette injuſtice frappoit par contre-coup ſur les négocians de la métropole qui avoient fait des avances conſidérables à leurs correſpondans du nouveau monde. On s'adreſſa au parlement qui défendit en mil ſept cent cinquante-un aux ſujets Amériquains de répandre de nouveaux papiers dans le commerce, & leur enjoignit de retirer peu-à-peu ce qu'ils en avoient mis de trop. Cet acte n'a pas eu tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l'agent général de toutes les affaires. Chaque piéce eſt compoſée de deux feuilles rondes, collées l'une contre l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui les diſtingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque province a un hôtel qui les fabrique,

brique, & des maiſons particulieres qui les diſtribuent. On y porte les piéces uſées ou trop ſales, & l'on en reçoit autant de neuves. Il eſt ſans exemple que les officiers chargés de ces échanges, ayent commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne ſuffit pas pour la proſpérité des colonies. Elles languiront dans la médiocrité, ne s'éléveront du moins jamais à l'état auquel la nature les appelle, ſi on ne briſe les fers qui enchaînent leur induſtrie intérieure, leur commerce extérieur.

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique ſeptentrionale, ſe livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils ſe virent comme forcés à élever quelques manufactures groſſieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la diſcuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes aſſez courageux pour défendre la cauſe des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année,

ce ſeroit une tyrannie de les obliger à perdre dans l'inaction le tems que la terre ne leur demandoit pas ; que les produits de l'agriculture & de la chaſſe ne fourniſſant pas à toute l'étendue de leurs beſoins, c'étoit les réduire à la miſere que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'induſtrie ; enfin que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naiſſant, qu'à en diminuer ou en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans réplique. On s'y rendit avec les plus grands débats. On permit aux Américains de manufacturer eux mêmes leurs habillemens, mais avec des reſtrictions qui laiſſoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la juſtice. Toute communication à cet égard, fut ſévérement interdite entre les provinces. On leur défendit ſous les peines les plus graves de verſer de l'une dans l'autre aucune eſpece de laine, ſoit en nature, ſoit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oſerent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appel-

ſoit un déſordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient ſi petit & ſi cruel des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après ſept ans d'apprentiſſage ; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun eſclave dans ſon attelier.

Les mines de fer, qui ſemblent devoir abſoudre les hommes de toute dépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſévéres encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole ; ſans creuſets pour le fondre, ſans machines pour le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le faconner. On eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne ſoit dans un péril évident de naufrage, ou qu'il ne ſoit chargé d'or & d'argent, ne peut entrer dans les ports de l'Amérique ſeptentrionale. Les vaiſſeaux Anglois eux-mêmes, n'y ſont pas reçus, s'ils viennent directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole ;

à l'exception des vins de Madere & des Açores; des ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes ont engagé le gouvernement à ſe relâcher. de cette extrême ſévérité. Il eſt actuellement permis aux colons de porter directement au ſud du cap Finiſtere des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions appartiennent excluſivement à la métropole. L'Irlande même qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermé par un acte parlementaire de 1766.

Le ſénat qui repréſente la nation, veut avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétend régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparſes d'un empire immenſe. Une puiſſance, en effet, doit ſtatuer en dernier

reſſort ſur les relations qui peuvent nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entiere. Le parlement eſt le ſeul corps qui puiſſe s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maximè eſt inviolable, ſur-tout dans un état où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'eſt écarté de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre ; lorſqu'on a obligé les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées ; lorſqu'on les a forcées à tirer de la métropole, toutes leurs marchandiſes, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte chargeant les ventes & les achats des Amériquains de frais inutiles & perdus, a néceſſairement arrêté leur activité, & par conſéquent diminué leur aiſance ; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole qu'on a ſacrifié les droits & les intérêts des co-

lonies. Elles ne devoient à l'Angleterre pour la protection qu'elles en retiroient qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit conſommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandiſes qui ſortoient de ſes fabriques. Juſques-là toute ſoumiſſion étoit reconnoiſſance; au de-là toute obligation étoit violence.

Auſſi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La tranſgreſſion eſt le premier effet des loix injuſtes, par-tout où le deſpotiſme n'a pas briſé les codes, les formes, les tribunaux; ſeul rempart légitime & ſacré de l'indépendance naturelle des hommes. Envain on a répété cent fois aux colonies que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établiſſement, à toute raiſon politique, aux vues expreſſes de la loi. En vain a-t-on établi dans les écrits publics que le citoyen qui payoit le droit étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas, & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le fruſtrant de ſon gain légitime. En vain on a multiplié les précautions pour prévenir ces fraudes, &

les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raiſon & de l'équité, a prévalu ſur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiſcale. Les marchandiſes de l'étranger, clandeſtinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloiſe, montent au tiers de celles qui payent les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtrainte à de juſtes bornes, arrêtera les liaiſons prohibées dont on ſe plaint ſi fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aiſance, qui leur permettra, & de ſe libérer du poids des quatre millions ſterlings quelles doivent à la métropole, & d'en tirer chaque année plus de deux millions de marchandiſes que demande leur conſommation actuelle. Mais au lieu de cette perſpective riante, qui devroit naître de la conſtitution du gouvernement Anglois, faut-il que par une prétention inſoutenable dans un état libre, on ait porté dans les colonies avec la dureté des impôts, un germe de trouble & de diſſenſion, peut-être une incendie qu'il n'eſt pas auſſi facile d'éteindre que d'allumer?

L'Angleterre ſortoit d'une guerre, pour ainſi dire univerſelle, où ſes flot-

tes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où ſes conquêtes avoient groſſi ſa domination d'un territoire immenſe dans les deux Indes. Cet accroiſſement ſubit, inattendu, lui donnoit aux yeux des nations un éclat, qui faiſoit taire ou parler l'envie & l'admiration ; mais au dedans d'elle-même, elle étoit continuellement réduite à gémir de ſes propres triomphes. Ecraſée ſous le fardeau d'une dette de cent quarante-huit millions ſterlings qui lui coûtoit un intérêt de quatre millions neuf cens ſoixante trois milles quatre cens quarante-quatre livres, elle ne ſuffiſoit qu'à peine aux dépenſes courantes de l'état, avec un revenu de dix millions ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même aſſuré de ſa conſiſtance.

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été, dans un tems de paix. De nouveaux droits ſur les maiſons & ſur les fenêtres, ſappoient ce genre de propriété ; une augmentation du fiſc ſur le contrôle des actes, peſoit ſur les biens fonds. On avoit épuiſé les veines du luxe, par des taxes entaſſées ſur l'argenterie, ſur les cartes, ſur les dez à jouer, ſur le vin,

ſur l'eau de vie. On n'avoit plus rien à eſpérer du commerce qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandiſes de l'Aſie, pour les productions de l'Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matieres d'exportation ou d'importation en nature ou en œuvre. Les entraves de la finance avoient heureuſement arrêté l'abus des liqueurs ſpiritueuſes ; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s'en dédommager par une de ces reſſources qu'il eſt toujous aiſé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de conſommation générale & de premiere néceſſité : le fiſc s'étoit jetté ſur la plus ordinaire boiſſon du peuple, ſur la dréche, ſur le cidre, & ſur la biere. Il n'y avoit point de reſſort qui ne fût forcé. Tous les muſcles du corps politique éprouvant à la fois une trop forte tenſion, étoient ſortis de leur place. Les matieres & la main-d'œuvre avoient ſi prodigieuſement renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui juſqu'alors n'avoient pu ſoutenir la concurrence de l'Anglois, étoient parvenues à le ſupplanter dans tous les marchés, juſques dans ſes ports. On ne pouvoit

évaluer qu'à deux millions & demi les bénéfices que retiroit la Grande Bretagne de ſon commerce avec toutes les parties de l'univers ; & ſa ſituation l'obligeoit à tirer de cette balance un million cinq cens ſoixante mille livres, pour payer les arrérages de cinquante-deux millions que les étrangers avoient placés dans ſes fonds publics.

La criſe étoit violente. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles qu'on faiſoit étoient inévitables, ſoit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent ; ſoit pour contenir le reſſentiment de la maiſon de Bourbon extrêmement aigrie par les humiliations de la derniere guerre, par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens, pour tenir d'une main ferme, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole, en leur faiſant porter une partie de ſon fardeau. Cette détermination paroiſſoit fondée ſur des raiſons inconteſtables.

Une maxime avouée de toutes les ſociétés & de tous les âges, impoſe aux différens membres qui compoſent un empire, l'obligation de contribuer à ſes dépenſes proportionnellement à leurs facultés. La ſûreté des provinces Américaines exige d'elles un ſecours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les tems. C'eſt pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmentoient, qu'elle s'eſt engagée dans une guerre qui a multiplié ſes dettes : elles doivent donc l'aider à ſupporter ou à diminuer le poids de cette ſurcharge. Maintenant hors d'atteintes contre les entrepriſes d'un voiſin redoutable qu'on a heureuſement éloigné, peuvent-elles refuſer ſans injuſtice aux beſoins preſſans d'un libérateur, l'argent que leur coûtoit le ſoin de leur conſervation ? Les encouragemens que ce protecteur généreux accorda long-tems à la culture de leurs riches productions ; les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées ; tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de ſoulagement & de ſervices ?

Tels étoient les motifs qui perſuaderent au gouvernement Britannique,

qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ſes colonies. On a ſaiſi l'occaſion de la derniere guerre, pour manifeſter une prétention dangereuſe à la liberté. Car ſi l'on y prend garde, on verra que la guerre, ſoit heureuſe, ſoit malheureuſe, ſert toujours de prétexte à toutes les uſurpations des gouvernemens; comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient bien plus d'aſſervir leurs ſujets que de vaincre leurs ennemis. On ordonna donc aux provinces Amériquaines de fournir aux troupes que la métropole envoyoit pour leur défenſe, une partie des approviſionnemens dont elles avoient beſoin. La crainte de troubler une harmonie ſi néceſſaire au dedans, quand on eſt environné d'ennemis au dehors, fit qu'on ſuivit les intentions du parlement; mais avec la ſageſſe de ne pas parler d'un acte qu'on ne pouvoit ni rejetter ſans cauſer une diſſenſion civile, ni reconnoître ſans expoſer des droits trop chers à conſerver. La nouvelle Yorck oſa ſeule s'écarter des ordres venus d'Europe. Quoique la tranſgreſſion fût légere, on l'en punit comme d'une déſobéiſſance, par la ſuſpenſion de ſes priviléges. Cette atteinte por-

tée à la liberté d'une colonie devoit, ce ſemble, exciter la réclamation de toutes les autres. Soit défaut d'attention ou de prévoyance, aucune n'éleva la voix. On prit ce ſilence pour de la crainte, ou pour une ſoumiſſion volontaire. La paix qui devroit par-tout diminuer les impôts, fit éclorre en 1764 le fameux acte du timbre, qui établiſſant des droits ſur le papier marqué, defendoit en même tems d'en employer d'autres dans toutes les écritures publiques, ſoit judiciaires, ſoit extrajudiciaires.

Toutes les colonies Angloiſes du nouveau monde ſe ſont révoltées contre cette innovation ; & leur mécontentement s'eſt manifeſté par des éclats tout-à-fait marqués. Une eſpece de conſpiration, la ſeule qui convient peut-être à des peuples policés & modérés, fut une convention formée entre tous les colons de ſe priver de toutes les marchandiſes fabriquées dans la métropole, juſqu'à ce qu'elle eût retiré le bil dont on ſe plaignoit. Cette eſpece de réſiſtance indirecte & paſſive, qui doit ſervir d'exemple à toutes les nations qui ſe ſentiront foulées par les abus de l'autorité, ne manqua pas ſon effet. Les manufactu-

riers de l'Angleterre qui n'avoient preſque plus d'autre débouché dans l'univers que les colonies nationales, tomberent dans le déſeſpoir où devoit les plonger le défaut de travail; & leurs cris ne pouvant être étouffés ni diſſimulés par le gouvernement, firent une impreſſion ſalutaire pour les colonies. L'acte du timbre fut révoqué après deux ans d'un mouvement convulſif, qui dans un ſiecle de fanatiſme auroit occaſionné ſans doute une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n'a pas été long. Le parlement n'avoit reculé qu'avec une répugnance extrême. On a bien vu qu'il ne renonçoit pas à ſes prétentions, quand en 1767, il a reverſé les impôts que devoit lui produire le timbre, ſur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui ſeroient portés d'Angleterre en Amérique. Les patriotes même qui ſembloient le plus étendre l'autorité de la métropole ſur les colonies, n'ont pu s'empêcher de blâmer une taxe dont le contre-coup devoit retomber ſur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu'il convenoit de fixer uniquement à

l'exploitation des terres. Les colons n'ont pas plus été le jouet de cette innovation que de la premiere. En vain a-t-on allégué que le gouvernement avoit bien le pouvoir d'établir ſur ſes exportations les droits qu'il lui plaiſoit, dès qu'il n'ôtoit pas à ſes colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandiſes ſujettes à la nouvelle taxe. Ce ſubterfuge n'a paru qu'une dériſion à l'égard d'un peuple qui purement cultivateur & réduit à ne commercer qu'avec ſa métropole, ne pouvoit ſe procurer, ni par ſes mains, ni par des relations au dehors, les objets de beſoin qu'on lui vendoit ſi cher. Que ce fut dans l'ancien ou dans le nouveau monde, qu'il payât un impôt, il a ſenti que les mots ne changeoient rien à la choſe, & que ſa liberté n'étoit pas moins attaquée par un tribut ſur les denrées dont il ne pouvoit pas ſe paſſer que par un droit ſur le papier timbré qu'on lui rendoit néceſſaire. Ce peuple éclairé a vu que le gouvernement vouloit le tromper, & n'a pas cru qu'il lui convînt de s'en laiſſer impoſer, ni par la force, ni par l'artifice. Il a jugé que le caractere le plus marqué de foibleſ-

ſe & de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des ſujets à toutes les fraudes & les violences du gouvernement pour la corrompre & la ſubjuguer.

L'éloignement qu'il a montré pour ces nouvelles impoſitions, ne venoit pas de leur poids exceſſif, puiſqu'elles ne s'élevoient pas au deſſus de ſeize deniers ſterlings par tête. Ce n'étoit pas de quoi effrayer une population immenſe, dont les dépenſes publiques n'ont jamais excédé chaque année cent ſoixante mille livres ſterlings.

Ce n'étoit pas la crainte de voir diminuer ſon aiſance. La ſécurité qui naiſſoit des ceſſions arrachées à la France; l'augmentation du commerce avec les ſauvages, l'extenſion des pêches de la Baleine, de la Morue, du Chien & du Loup-marin, le droit de couper du bois à Campêche, l'acquiſition de pluſieurs iſles à ſucre, de plus grandes facilités pour les liaiſons interlopes avec les poſſeſſions Eſpagnoles dont on s'étoit rapprochés: tant de moyens de fortune étoient une compenſation abondante du peu de revenu que le gouvernement ſembloit vouloir prélever.

Ce n'étoit pas l'inquiétude de laiſſer

écouler des colonies le peu d'eſpeces qui y reſtoient dans la circulation. La ſolde des huit mille quatre cens hommes de troupes réglées que la métropole entretient dans l'Amérique ſeptentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d'argent que l'impôt n'en pouvoit faire ſortir.

Ce n'étoit pas indifférence pour la mere patrie. Les colonies, loin d'être ingrates, ont montré tant de zéle pour ſes intérêts dans la derniere guerre, que le parlement a été aſſez équitable pour leur faire remettre des ſommes conſidérables, à titre de reſtitution ou d'indemnité.

Ce n'étoit pas enfin ignorance des devoirs ou des obligations du citoyen envers le gouvernement. Quand même les colonies n'auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu'elles en euſſent occaſionné peut-être la plus grande partie ; elles ſavoient bien qu'elles étoient contribuables pour les dépenſes de la marine, pour l'entretien des établiſſemens d'Afrique & d'Amérique, pour tous les frais communs & relatifs à leur propre conſervation, à leur proſ-

périté, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau monde a refuſé du ſecours à l'ancien; c'eſt qu'on exigeoit de lui, ce qu'il ſuffiſoit de lui demander; c'eſt qu'on vouloit tenir de ſon obéiſſance, ce qu'on ne devoit ſolliciter que de ſa liberté. Ses refus n'étoient point caprice, mais jalouſie de ſes droits. On ne pouvoit les lui conteſter.

Depuis près de deux ſiecles que les Anglois ſe ſont établis dans l'Amérique ſeptentrionale, leur patrie a ſouffert des guerres diſpendieuſes & cruelles, elle a été troublée par des parlemens entreprenans & tumultueux, elle a été gouvernée par des miniſtres audacieux & corrompus, toujours prêts à élever l'éclat & l'autorité du trône, ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Cependant l'ambition, l'avarice, les factions, la tyrannie: tout a reconnu, tout a reſpecté la liberté que les colonies avoient de s'impoſer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat ſolemnel appuyoit cette prérogative ſi naturelle & ſi conforme

au but fondamental de toute ſociété raiſonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartres de leur établiſſement qui les autoriſoient à ſe taxer de la maniere qui leur conviendroit. Ces actes n'étoient, à la vérité, que des conventions faites avec la couronne ; mais quand même le prince eût excédé ſon autorité par des conceſſions qui ne tournoient certainement pas à ſon profit, une longue poſſeſſion tacitement avouée & reconnue par le ſilence du parlement, ne formoit-elle pas une preſcription légale ?

Les provinces du nouveau monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu'un citoyen Anglois, dans quelque hémiſphére qu'il habite, ne doit contribuer aux charges de l'état que de ſon conſentement, donné par lui-même ou par ſes repréſentans. C'eſt pour défendre ce droit ſacré que la nation a verſé tant de fois ſon ſang, qu'elle a détrôné ſes rois, qu'elle a ſoulevé ou bravé des orages ſans nombre. Voudroit-elle diſputer à deux millions de ſes enfans un avantage qui lui coûta ſi cher, qui peut-

être eſt le ſeul fondement de ſon indépendance ?

On oppoſe aux colonies que les catholiques qui vivent en Angleterre, y ſont exclus du droit de ſuffrage, & que leurs terres y ſont aſſujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent-elles, les papiſtes refuſent-ils de prêter le ſerment de fidélité que l'état exige ? Dès-lors ſuſpects au gouvernement, la défiance qu'ils inſpirent juſtifie la rigueur qu'ils éprouvent. Que n'abjurent-ils une religion ſi contraire à la conſtitution libre de leur patrie ; ſi cruellement favorable aux prétentions du deſpotiſme ; aux attentats de la royauté ſur les droits des peuples ? Quelle eſt leur obſtination aveugle pour une égliſe ennemie de toutes les autres ? Ils méritent la peine qu'impoſe à des ſujets intolérans, l'état qui conſent à les tolérer. Mais les habitans du nouveau monde ſeroient punis ſans avoir commis d'offenſe, dès-qu'ils ne pourroient devenir citoyens qu'en ceſſant d'être Amériquains.

On oſe dire à ces fidelles colonies, que l'Angleterre nourrit dans ſon ſein une multitude de ſujets qui n'ont point

de repréſentans, parce qu'ils n'ont pas l'étendue de propriété requiſe pour concourir à l'élection des membres qui doivent compoſer le parlement. Sur quels fondemens prétendent elles à des priviléges plus grands que ceux dont jouiſſent les citoyens de la métropole ? Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une ſupériorité, mais une égalité de droits avec nos freres. Dans la Grande Bretagne, un homme qui jouit de quarante ſchelins de rente en fond de terre, eſt appellé à la déciſion des taxes ; & celui qui poſſéde en Amérique, des terres immenſes, n'aura pas la même prérogative ? Non, ce qui eſt une exception à la loi, une dérogation à la régle générale dans la métropole, ne doit pas être une conſtitution fondamentale pour les colonies. Que les Anglois qui veulent ôter aux provinces du nouveau monde le droit de ſe taxer, ſuppoſent pour un moment que la chambre des communes, au lieu d'être l'ouvrage de leur choix, n'eſt qu'un tribunal héréditaire & permanent, ou même arbitrairement créé par le roi ; ſi ce corps peut impoſer ſur la nation entiere des levées d'argent, ſans conſulter l'opinion

publique ni la volonté générale, ces Anglois ne ſe croiront-ils pas un peuple eſclave comme tant d'autres ? Cependant cinq cens hommes qui ſe trouveroient placés au milieu de ſept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération, ſi non par un principe d'équité, du moins par une crainte bien fondée de l'indignation publique, qui pourſuit les oppreſſeurs d'une nation, même au-delà du tombeau. Mais le ſort des Amériquains taxés par le ſénat de la métropole ſeroit ſans reſſource. Trop éloignés, pour être entendus, on les écraſeroit d'impôts, ſans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu'on exerceroit contr'eux, ſeroit colorée du beau nom de patriotiſme. Sous prétexte de ſoulager la métropole, on ſurchargeroit impunément les colonies.

Cette effrayante perſpective ne leur permettra jamais d'abandonner le droit de ſe taxer elles-mêmes. Tant qu'elles régleront le revenu public, leurs intérêts ſeront reſpectés ; ou ſi leurs droits ſont quelquefois léſés, elles obtiendront bientôt le redreſſement de leurs griefs. Mais il ne reſtera plus aucune force à

leurs remontrances auprès du gouvernement, lorſqu'elles ne ſeront pas appuyées du droit d'accorder ou de refuſer de l'argent aux beſoins de l'état. Le pouvoir qui aura uſurpé le droit d'établir des impôts, en uſurpera ſans peine l'adminiſtration. Juge de leur levée, il ſera l'arbitre de leur deſtination; & les fonds deſtinés en apparence au ſalut des peuples, ſeront employés à leur aſſerviſſement. Telle a été dans tous les tems la marche des empires. Aucune ſociété n'a conſervé une ombre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le privilége de voter dans la ſanction & la promulgation des lois fiſcales. Une nation eſt à jamais eſclave, quand elle n'a plus d'aſſemblée ni de corps qui puiſſe défendre ſes droits contre les progrès de l'autorité qui la gouverne.

Les provinces de l'Amérique Angloiſe ont tout à craindre pour leur indépendance. Leur confiance même pourroit les trahir, les livrer aux entrepriſes de leur métropole. Elles ſont peuplées d'une infinité de gens ſimples & droits. Ils ne ſoupçonnent pas que des hommes qui tiennent les rênes d'un empire, puiſſent

être emportés par des paſſions injuſtes & tyranniques. Ils ne ſuppoſent à leur patrie que des ſentimens maternels, qui s'accordent ſi bien avec ſes vrais intérêts, avec l'amour & le reſpect qu'ils ont conçu pour elle. A l'aveuglement de ces honnêtes citoyens qui chériſſent une ſi douce illuſion, ſe joint le ſilence de ceux qui ne croient pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hommes indolens ne voient pas que l'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'impoſition; que l'Angleterre ne cherche un exemple de ſoumiſſion que pour s'en faire à l'avenir un titre; que ſi le parlement a pu lever un ſcheling, il en pourra lever cent mille; & qu'on n'aura pas plus de raiſon pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit aujourd'hui de juſtice à le reconnoître. Mais une claſſe d'hommes la plus pernicieuſe à la liberté, ce ſont ces ambitieux qui ſéparant leur bonheur de celui du public & de leur poſtérité, brûlent d'augmenter leur crédit, leur rang & leurs richeſſes. Le miniſtere Britannique, de qui ils ont obtenu ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours diſpoſés à avancer ſes odieux projets, par

par la contagion de leur luxe & de leurs vices, par l'artifice de leurs inſinuations, par la ſoupleſſe de leurs manœuvres.

Que les vrais patriotes luttent donc avec conſtance contre les préjugés, l'indolence, la ſéduction; & qu'ils ne déſeſpèrent pas de ſortir victorieux d'un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera peut-être de leurrer leur bonne foi par l'offre impoſante d'admettre au parlement les députés de l'Amérique, pour régler avec ceux de la métropole les tributs de toute la nation. En effet, telles ſont l'étendue, la population, les exportations, l'importance enfin des colonies, que la légiſlation de l'empire ne ſauroit les gouverner avec ſageſſe & ſécurité, ſans être éclairée par les avis & les rapports de leurs repréſentans. Mais qu'on prenne garde de jamais autoriſer ces députés à décider de la fortune & des contributions de leurs conſtituans. Leurs voix foibles & peu nombreuſes ſeroient aiſément étouffées par la multitude des repréſentans de la métropole; & les provinces dont ils ſeroient l'organe, ſe trouveroient chargées par cette confuſion

d'intérêts & de voix d'une portion du fardeau commun, trop peſante & trop inégale. Le droit de fixer, de répartir & de lever les impôts, continuera donc de réſider excluſivement dans les aſſemblées provinciales du nouveau monde. Elles doivent en être d'autant plus jalouſes en ce moment, que la facilité de les en dépouiller, ſemble avoir augmenté par les conquêtes de la derniere guerre.

La métropole a tiré de ſes nouvelles acquiſitions, l'avantage d'étendre ſes pêcheries, & d'augmenter ſes liaiſons avec les ſauvages. Cependant, comme ſi ce ſuccès n'étoit rien à ſes yeux, elle ne ceſſe de répéter que cette augmentation de territoire n'a eu d'autre but & d'autre fruit que d'aſſurer la tranquillité des colonies. Les colonies ſoutiennent au contraire que leurs champs, d'où dépendoit toute leur fortune; ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extenſion immenſe de terrein; que leur population diminuant ou n'augmentant pas, leur pays reſte plus expoſé à l'invaſion; que leurs provinces ont trouvé un rival, les plus ſeptentrionales dans le Canada, les plus méridio-

nales dans la Floride. Les colons éclairés ſur l'avenir par l'hiſtoire du paſſé, diſent même que le gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes, que les nombreuſes troupes qu'on y a répandues, que les fortereſſes qui y ſont élevées, pourroient ſervir un jour à mettre aux fers des contrées qui n'ont fleuri, proſpéré que par la liberté.

La Grande Bretagne jouit dans ſes colonies de toute l'autorité qu'elle doit y ſouhaiter. Elle a le droit d'annuller toutes les loix qu'elles font. Le pouvoir exécutif eſt tout entier dans les mains de ſes délégués. On peut appeller à ſon tribunal de tous les jugemens civils. C'eſt ſa volonté ſeule qui décide de toutes les liaiſons de commerce qu'il eſt permis aux colons de former & d'entretenir. Appeſantir le joug d'une domination ſi ſagement combinée, ce ſeroit replonger un continent nouveau dans le cahos, dont il n'eſt ſorti qu'avec peine par deux ſiecles de travaux continuels; ce ſeroit réduire les hommes laborieux qui l'ont défriché à s'armer, pour défendre les droits ſacrés qu'ils tiennent également de la nature & des inſtitutions ſociales. Le peuple Anglois, ce peuple ſi paſ-

ſionné pour la liberté, qu'il l'a quelquefois protégée dans les régions étrangeres à ſon climat & à ſes intérêts, oublieroit-il des ſentimens dont ſa gloire, ſa vertu, ſon inſtinct, ſon ſalut, lui font un devoir éternel? Trahiroit-il des droits qui lui ſont ſi chers, juſqu'à vouloir réduire ſes freres & ſes enfans en eſclavage? Cependant s'il arrivoit que des eſprits factieux ourdiſſent une trame ſi funeſte, & que dans un moment de délire & d'ivreſſe, ils la fiſſent adopter à la métropole; quelles devroient être alors les réſolutions des colonies, pour ne pas tomber dans la plus odieuſe dépendance?

Avant de prévoir ce renverſement de politique, elles ſe ſouviendront de tous les biens qu'elles tiennent de leur patrie. L'Angleterre a toujours été pour elles une fortification avancée contre les puiſſantes nations de l'Europe. Elle leur a ſervi de guide & de modérateur, pour les préſerver & les guérir des diſſenſions civiles, que la jalouſie & la rivalité n'excitent que trop ſouvent entre des peuplades voiſines qui naiſſent & qui ſe forment. C'eſt à l'influence de ſon excellente conſtitution qu'elles doivent la

paix & la proſpérité dont elles jouiſſent. Tant que ces colonies vivront ſous un régime ſi ſain & ſi doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l'immenſité d'une carriere qui s'étendra ſous leur induſtrie juſqu'aux déſerts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie ſoit cependant accompagné d'une certaine jalouſie de leur liberté. Que leurs droits ſoient continuellement examinés, éclaircis, diſcutés; qu'elles s'accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront ſans ceſſe, comme les meilleurs citoyens. Cet eſprit d'inquiétude convient à tous les états libres; mais il eſt ſur-tout néceſſaire aux conſtitutions compliquées, où la liberté eſt mêlée d'une certaine dépendance telle que l'exige une liaiſon entre des pays ſéparés par une mer immenſe. Cette vigilance ſera le plus ſûr gardien de l'union qui doit indiviſiblement attacher la métropole & ſes colonies.

Si le miniſtere, toujours compoſé d'hommes ambitieux même dans un état libre, tentoit d'augmenter la puiſſance du prince, ou les richeſſes de la métropole, aux dépens des colonies;

celles-ci devroient oppoſer une réſiſtance invincible à cette uſurpation. Toute entrepriſe du gouvernement repouſſée avec de vives réclamations, eſt preſque toujours rectifiée ; tandis que les griefs qu'on n'a pas le courage de faire redreſſer, ſont conſtamment ſuivis de nouvelles oppreſſions. Les nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer ; elles n'ont d'autre idée de la légalité d'un pouvoir que l'exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à obéir ſans examen, elles ſe familiariſent preſque toutes avec la dureté de leur gouvernement ; & comme elles ignorent l'origine ou le but de la ſociété, elles n'imaginent pas des bornes à l'autorité. Dans les états ſur-tout où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion ; de même qu'une ſeule extravagance dans le dogme, eſt capable d'en faire adopter mille à des eſprits une fois déçus, une premiere uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins ; qui peut le plus, peut le moins : c'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités & les iniquités

en matiere de religion & de politique, ſont entrées dans le monde, pour écraſer les hommes ; heureuſement l'eſprit de tolérance & de liberté qui juſqu'à préſent a régné dans les colonies Angloiſes, les a préſervées de cet excès de foibleſſe & de malheur. Elles ſentent aſſez la dignité de l'homme, pour réſiſter à l'oppreſſion, fût-ce au péril de leur vie.

Ce peuple éclairé n'ignore pas que les partis extrêmes & les moyens violens ne peuvent être juſtifiés, qu'après qu'on a vainement épuiſé toutes les voies de la conciliation. Mais il ſait auſſi que réduit à opter entre l'eſclavage & la guerre, s'il lui falloit prendre les armes pour la défenſe de ſa liberté, il ne devroit pas ſouiller une ſi belle cauſe par toutes les horreurs & les cruautés qui accompagnent les ſéditions ; & qu'avec la réſolution de ne dépoſer l'épée qu'après le récouvrement de ſes droits, il lui ſuffiroit de borner le fruit de ſa victoire au rétabliſſement de ſon état primitif d'indépendance légale.

Gardons-nous en effet de confondre la réſiſtance que les colonies Angloiſes

devroient oppoſer à leur métropole, avec la fureur d'un peuple ſoulevé contre ſon ſouverain par l'excès d'une longue oppreſſion. Dès qu'une fois l'eſclave du deſpotiſme auroit briſé ſa chaîne, auroit commis ſon ſort à la déciſion du glaive, il ſeroit forcé de maſſacrer ſon tyran, d'en exterminer la race & la poſtérité, de changer la forme du gouvernement dont il auroit été la victime depuis des ſiecles. S'il oſoit moins, il ſeroit tôt ou tard puni de n'avoir eu qu'un demi courage. Le joug retomberoit ſur ſa tête avec plus de poids & de force; & la modération ſimulée de ſes tyrans ne ſeroit qu'un nouveau piege, où il ſe trouveroit pris & enchaîné ſans retour. Tel eſt le malheur des factions dans un gouvernement abſolu, que le prince ni le peuple ne voient point de bornes à leur reſſentiment, parce qu'ils n'en connoiſſent pas dans l'autorité. Mais une conſtitution tempérée, comme celle des colonies Angloiſes, porte dans les principes & les limites de ſes pouvoirs, le remede & le préſervatif contre les maux de l'anarchie. Dès que la métropole auroit ſatisfait à leurs

plaintes, en les rétabliſſant dans leur premiere ſituation, elles devroient s'y arrêter, parce qu'elle eſt la plus heureuſe où un peuple ſage ait droit d'aſpirer.

Elles ne pourroient embraſſer un ſyſtême abſolu d'indépendance, ſans rompre les liens de la religion, du ſerment, des loix, du langage, du ſang, de l'intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr'elles, ſous la paiſible influence de la métropole. Croit-on qu'un ſi grand déchirement n'iroit pas juſqu'au cœur, aux entrailles, à la vie même des colonies? Quand elles n'en viendroient point à la funeſte extrêmité des guerres civiles, leur ſeroit-il aiſé de s'accorder ſur une nouvelle forme de gouvernement? Si chaque établiſſement compoſoit un état ſéparé; que de diviſions entr'eux? Que l'on juge des haines qui naîtroient de leur ſéparation, par la deſtinée de toutes les ſociétés que la nature fit limitrophes. Que ſi tant de peuplades, où la diverſité des loix, l'inégalité des richeſſes, la variété des poſſeſſions, jetteroient un germe ſecret d'oppoſition

dans les intérêts, vouloient former une confédération, comment régler le rang que chacune y devra tenir, & l'influence qu'elle y devroit avoir à proportion de ſes riſques & de ſes forces? La jalouſie & cent autres paſſions qui diviſerent bientôt les ſages états de la Grece, ne mettroient-elles pas la diſcorde dans une multitude de colonies plutôt aſſociées par reſſentiment & par dépit qui ſont des liens paſſagers & corroſifs, que par les principes refléchis d'une combinaiſon naturelle & permanente? Toutes ces conſidérations ſemblent démontrer qu'un divorce éternel avec la métropole, ſeroit un très-grand malheur pour les colonies Angloiſes.

On ira plus loin : on dira que, fût-il au pouvoir des nations Européennes qui régnent au nouveau monde, d'opérer cette grande révolution, elles n'ont aucun intérêt à la ſouhaiter. Ce ſera peut-être un paradoxe aux yeux des puiſſances qui voient leurs colonies continuellement menacées d'une invaſion prochaine. Elles croient ſans doute, que ſi l'Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir

paiſiblement des richeſſes qu'elle leur envie & leur enleve ſouvent. On ne peut déſavouer qu'elle ne tire l'influence qu'elle a ſur-tout au nouveau monde, de l'étendue & de la population de ſes colonies ſeptentrionales. Ce ſont elles qui la mettent en état d'attaquer toujours avec avantage, les iſles & le continent des autres peuples, d'en conquérir les terres, ou d'en ruiner le commerce. Mais enfin cette couronne a dans les autres parties du monde, des intérêts qui peuvent traverſer ſes progrès en Amérique, y gêner ou retarder ſes entrepriſes, y anéantir ſes conquêtes par des reſtitutions.

Rompez le nœud qui lie l'ancienne Bretagne à la nouvelle; bientôt les colonies ſeptentrionales auront ſeules plus de force qu'elles n'en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous ſes mouvemens. Alors il lui deviendra auſſi important que facile, d'envahir des terres dont les richeſſes ſuppléeront à la médiocrité de ſes productions. Sa poſition indépendante lui permettra

d'achever les préparatifs de ſon invaſion, avant que le bruit en ſoit parvenu dans nos climats. Cette nation ſuivra ſes opérations guerrieres avec l'énergie propre aux nouvelles ſociétés. Elle pourra choiſir ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tombera toujours ſur des côtes priſes au dépourvu, ſur des mers trop mal gardées par des puiſſances éloignées. Les pays qu'on envoyera défendre ſeront conquis avant d'être ſecourus. On ne pourra ni les ravoir par des traités ſans de grands ſacrifices, ni les empêcher de retomber ſous le joug dont on les aura délivrés d'une main affoiblie. Les colonies de nos monarchies abſolues voleront peut-être d'elles-mêmes au devant d'un maître qui ne ſauroit leur offrir une condition plus fâcheuſe que celle de leur gouvernement ; ou bien à l'exemple des colonies Angloiſes, elles briſeront la chaîne qui les attache honteuſement à l'Europe.

Non rien n'engage les nations rivales de l'Angleterre, à précipiter par leurs inſinuations ou par des ſecours clan-

deſtins, une révolution qui ne les délivreroit d'un ennemi voiſin, que pour leur en donner au loin un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclorre du concours inévitable de tant d'autres ? car il ſeroit contre la nature des choſes que les provinces ſubordonnées à la nation dominante, reſtaſſent ſous ſon empire, lorſqu'elles ſeront parvenues à égaler ſa population & ſes richeſſes. Ainſi tout conſpire au grand démembrement, dont il n'eſt pas donné de prévoir le moment. Tout y achemine, & les progrès du bien dans le nouvel hémiſphere, & les progrès du mal dans l'ancien.

Hélas ! la décadence prompte & rapide de nos mœurs & de nos forces, les crimes des rois & les malheurs des peuples, rendront même univerſelle cette fatale cataſtrophe qui doit détacher un monde de l'autre. La mine eſt préparée ſous les fondemens de nos empires chancelans ; les matériaux de leur ruine s'amaſſent & s'entaſſent du débris de nos loix, du choc & de la fermentation de nos opinions, du renverſement de nos droits qui faiſoient notre

courage, du luxe de nos cours & de la miſere de nos campagnes, de la haine à jamais irréconciliable entre des hommes lâches qui poſſédent toutes les richeſſes, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A meſure que nos peuples s'affoibliſſent & ſuccombent tous les uns ſous les autres, la population & l'Agriculture vont croître en Amérique; les arts y naîtront fort vîte, tranſportés par nos ſoins; ce pays ſorti du néant brûle de figurer à ſon tour ſur la face du globe & dans l'hiſtoire du monde. O poſtérité, tu ſeras plus heureuſe peut-être que tes triſtes & mépriſables ayeux! Puiſſe ce dernier vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante par l'eſpoir d'une meilleure! Mais laiſſant l'avenir aux ſoins de l'avenir, jettons un coup d'œil ſur un paſſé de trois ſiecles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de miſere & de ténebres étoit l'Europe à la naiſſance de l'Amérique, voyons à quel état la conquête d'un monde, a conduit & pouſſé le monde conquérant. C'étoit l'objet

d'un livre entrepris avec le deſir d'être utile un moment : ſi le but eſt rempli, l'auteur aura payé ſa dette à ſon ſiecle, à la ſociété.

Fin du dix-ſeptieme Livre.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

LEs dernieres lignes de l'ouvrage qu'on vient de lire indiquent une ſuite. C'eſt évidemment l'état actuel de l'Europe que l'Auteur a annoncé dès la premiere page de ſon livre, & qui ne s'eſt pas trouvé dans le manuſcrit qu'on nous a remis. Si nous parvenons à recouvrer cet important morceau, nous ne tarderons pas à le donner au public.

7H·69
7Fco.3
RC Rom

E 772
R 274h.
v. 6